

GEO HISTOIRE

FÉVRIER-MARS 2016

N° 25

**CAHIER
PRATIQUE**
Les sites majeurs
et les commémorations

Verdun **GEO HISTOIRE**

**1916-2016
SPÉCIAL
CENTENAIRE**

VERDUN LA BATAILLE DU SIÈCLE

**120 pages pour revivre
l'affrontement majeur de la
Première Guerre mondiale**

ET AUSSI L'INCROYABLE HISTOIRE DU PREMIER TUEUR EN SÉRIE FRANÇAIS

PM
PRISMA MEDIA
M 01839 - 25 - F : 6,90 € - RD

Tous les papiers se recyclent,
alors trions-les tous.

**Il y a
des gestes simples
qui sont
des gestes forts.**

La presse écrite s'engage pour le recyclage
des papiers avec Ecofolio.



Les voix de Verdun



Derek Hudson

Cent ans après ce carnage que fut Verdun, que faut-il encore en dire ? Rappeler des chiffres que le temps, peu à peu, recouvre de la poussière de l'oubli. 700 000 morts, blessés ou disparus, plus de 50 millions d'obus tirés, pour gagner ou perdre quelques kilomètres carrés de boue. Voilà qui pourrait, à soi seul, résumer la stupidité de la guerre portée à son paroxysme : tuer pour ne pas être tué. Mais pour bien comprendre, il convient d'aller au-delà de cette comptabilité macabre et des récits factuels des historiens. Il faut revenir à hauteur d'homme. Verdun, ce sont 700 000 soldats, 700 000 vies, 700 000 voix, ce sont Jules-André Peugeot, 21 ans, le premier mort français, et Albert Mayer, 22 ans, le premier mort allemand. Et bien davantage de douleurs si l'on compte, loin derrière la ligne de front, les familles brisées, les suicides des épouses, les enfants qui ont fini à l'asile.

Une pièce de théâtre, *Les Coquelicots des tranchées**, créée en 2014, raconte bien ce que fut l'absurdité de Verdun, ramenée à la vie d'une famille. Les femmes laissées seules avec leurs cauchemars. La haine de l'Allemand, fut-il pacifiste. La propagande qui fait croire à l'adolescent qu'il faut aller combattre pour la gloire de la France. La vérité, qui peu à peu émane des lettres et des récits : l'horreur des blessures, les mourants qu'on achève au lance-flammes. L'arrogance des généraux dans les états-majors, qui envoient des hommes épuisés à l'assaut face aux mitrailleuses et aux canons. Qui emploient des tactiques archaïques dans la première bataille « industrielle » de l'Histoire. Eux ont leurs noms gravés dans les livres d'histoire et sur les plaques des rues de France, les autres sur le monument d'un ossuaire.

Verdun, qui fut avec la Somme le plus vaste et le plus coûteux cimetière de France, continue de nous parler. Les nombreuses commémorations qui s'ouvrent cette année, et qui vont culminer avec la venue d'Angela Merkel et François Hollande fin mai, seront l'occasion d'entendre à nouveau l'écho des hommes de 14-18. Non pas pour rouvrir le tiroir des blessures, mais pour tenter de donner un sens à cette guerre qui en apparaît dépourvue. Les soldats de Verdun nous disent aujourd'hui encore que l'intolérance et le fanatisme, lorsqu'on les laisse grandir, finissent par ravalier l'homme au rang du rat.

Y a-t-il eu un seul vainqueur dans cette boucherie ? Sans doute l'idée même, fondatrice, de l'Europe. C'est elle qui, après le deuxième choc, celui de 39-45, a uni le continent et ouvert le chemin de la paix aux enfants de 14-18. Et c'est elle aussi qui, aujourd'hui, nous pose les mêmes questions qu'il y a un siècle, lorsque les plaines de la Meuse étaient encore fumantes. Quel est le destin commun de la France et de l'Allemagne ? Quelle Europe faut-il bâtir pour sortir du diktat technocratique et financier, maintenir une maison commune et pacifique ? Quel projet fédéral faut-il activer ? Les 700 000 victimes de Verdun nous laissent en héritage le devoir de répondre à ces interrogations. ■

* *Les Coquelicots des tranchées*, texte de Georges-Marie Jolidon, adaptation et mise en scène de Xavier Lemaire. La pièce a été récompensée en 2015 par un Molière (Meilleur spectacle public).

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF



54

Cet avion allemand,
un Albatros, vient
de larguer une
bombe sur un train
de munitions français
se dirigeant vers
Verdun, en 1916.

S O M M A I R E

6 PANORAMA**Dans la boue et dans le sang**

La bataille de Verdun a été l'une des plus meurtrières de la Grande Guerre. Les images prises sur le front révèlent l'horreur quotidienne vécue par les soldats des deux camps.

22 L'ENTRETIEN**«De chaque côté du Rhin, on a construit un mythe»**

Deux historiens, le Français Antoine Prost et l'Allemand Gerd Krumeich, décryptent ce moment phare de la Grande Guerre.

28 LA BATAILLE**300 jours en enfer**

De février à décembre 1916, les combats de Verdun firent plus de 700 000 victimes au total. Récit d'un monstrueux affrontement où la France a bien failli perdre la guerre.

44 FOCUS**Les forces en présence**

Bien que légèrement supérieurs en nombre aux troupes françaises, les soldats allemands n'ont pu remporter cette bataille.

46 L'ÉTAT-MAJOR**Comment Pétain est devenu le héros de Verdun**

Avant même la fin de la guerre s'est forgée la légende de «l'homme de la défensive», celui qui avait gagné la bataille de la Meuse en épargnant le sang des soldats. Mais quel fut exactement son rôle ?

52 FOCUS**Un certain capitaine Charles de Gaulle**

Blessé à Douaumont en mars 1916, ce jeune officier au futur prometteur est interné en Allemagne dans un camp de prisonniers. Il en gardera une obsession : ne jamais cesser le combat.

54 L'AVIATION**Duel en plein ciel**

C'est à Verdun qu'est née la chasse française. Dix-huit escadrilles et les plus grands pilotes y ont combattu, participant largement à la victoire finale. Retour sur une épopée héroïque.

62 LE RENSEIGNEMENT**A l'écoute de l'ennemi**

Les services d'espionnage des deux camps ont eu à vaincre d'abord les réticences des états-majors. Avant d'être considérés comme indispensables.

68 LA LOGISTIQUE**La Voie sacrée, clé de la victoire**

Dès février 1916, la route reliant Bar-le-Duc à Verdun permit d'acheminer vers le front soldats et matériel. Une artère qui fut vitale pour l'armée française.

76 LES FEMMES**Des anges sur le front**

Infirmières, artistes, marraines de guerre... Chacune à leur manière, des femmes se sont engagées aux côtés des poilus. Portraits de quatre figures d'exception.

82 LA PROPAGANDE**De (trop) beaux soldats**

Censure de la presse, mûlage de l'information, «bourrage de crâne»... Tout sera fait pour masquer la réalité des combats auprès de l'opinion, mais aussi des troupes.

88 FOCUS**Chienne de guerre !**

Ils furent 100 000 chiens à prendre part au conflit. L'armée française a très vite pris au sérieux ces soutiens inattendus.

90 LE SOUVENIR**L'impossible oubli**

En février 2016, Verdun commémorera le 100^e anniversaire de la terrible bataille. Ici, la Grande Guerre est devenue un devoir de mémoire. Enquête.

110 GUIDE PRATIQUE

- **2016, l'année du centenaire :** le résumé des grands rendez-vous à Verdun et ses environs.
- **Les chemins de la mémoire :** les sites, musées et monuments à découvrir sur les lieux du conflit.
- **Pour en savoir plus :** une sélection de livres et DVD sur la bataille.

LE CAHIER DE L'HISTOIRE**120 RÉCIT****Joseph Vacher, le premier tueur en série français**

Dans les années 1980, un vagabond sème la terreur dans l'est du pays, égorgeant et mutilant femmes et enfants. Le criminel finit par être arrêté. Mais comment juger un monstre ?

130 À LIRE, À VOIR

Une exposition au musée Carnavalet sur le quartier du Marais, à Paris ; un livre sur la bataille des Ardennes, en 1944 ; un DVD sur l'historien Howard Zinn, qui révéla la part d'ombre des États-Unis, pays de la liberté...

Tallandier/Rue des Archives



Près de Verdun, des fantassins allemands dissimulés dans un fossé tirent sur des soldats français.

Ce numéro GEO Histoire est vendu seul à 6,90€ ou accompagné du DVD 1916, l'enfer de Verdun, un documentaire de José Delgado, pour 4,90 € de plus. Vous pouvez vous procurer ce DVD seul au prix de 4,90 € (frais de port offerts pour les abonnés/2,50 € pour les non-abonnés) en envoyant vos coordonnées complètes sur papier libre accompagnées d'un chèque à l'ordre de GEO à : GEO - 62069 ARRAS Cedex 09. Offre limitée à un exemplaire par foyer, valable en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

En couverture : soldat français à Verdun, portant une mitrailleuse prise aux Allemands. Crédit : L'illustration/Photo 12.

Abonnement : Ce numéro comporte un encart «L'invosges» de 22 pages diffusé aux abonnés, trois cartes jetées abonnement pour la Suisse, la Belgique et la France, un encart multitières «Welcome Pack» pour les nouveaux abonnés, et un encart courrier sur la hausse des tarifs ADI pour une sélection d'abonnés.



DANS LA BOUE ET **DANS LE SANG**

La bataille de Verdun a été l'une des plus meurtrières de la Grande Guerre. Ces images prises sur le front révèlent l'horreur quotidienne vécue par les soldats des deux camps.

PAR FRÉDÉRIC GRANIER (TEXTE)



**QUAND LE CIEL
S'ENFLAMME**

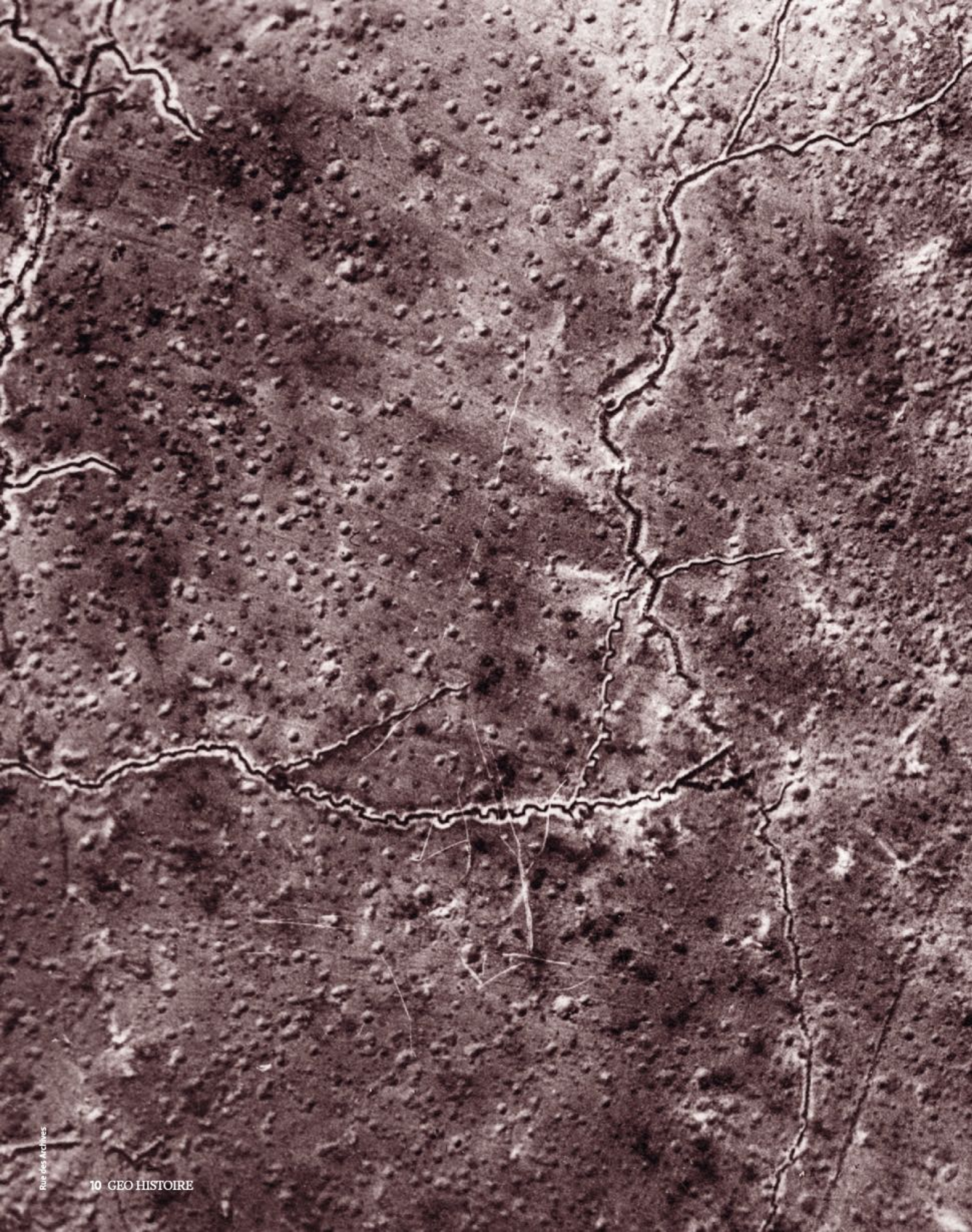
Alors que l'armée française effectue un tir de barrage, le ciel s'embrase au-dessus du «no man's land», l'espace situé entre les tranchées. Replié dans un trou d'obus, une section de soldats se prépare pour une attaque imminente.



LA PAUSE AVANT DE MONTER AU FEU

Scène de répit à l'arrière. On roule une cigarette, on boit le «pinard» et on mange le «rata», en essayant de ne pas penser aux camarades tombés au front. Afin d'assurer une combativité optimale de ses hommes, le général Pétain, nommé commandant en chef du secteur de Verdun le 25 février 1916, organise des repos et des relèves fréquentes : quatre jours sur le front pour deux jours de «respiration». Moins souvent relevées et usées par une bataille incessante, les troupes du Kronprinz n'ont pas ce privilège.





À VAUX, UN PAYSAGE SCARIFIÉ

Les bombardements ont dévasté le paysage de Verdun. La terre est comme lacérée, striée de cicatrices indélébiles. Sur cette photo, on distingue le fort de Vaux, dont la tourelle fut détruite en février 1916 suite au canonage allemand. Un caporal témoignera plus tard : «Huit mille obus tombaient chaque jour, et ceci par journée calme. On vivait dans la crasse, couverts de poux, au milieu d'une âcre odeur de sang.» Après une résistance héroïque, les hommes du commandant Raynal laisseront la place forte à l'ennemi le 7 juin, date à laquelle le fort sera constamment pilonné, cette fois-ci par l'artillerie française.



**REPOS ÉTERNEL
POUR LE POILU**

«Un soldat jeune,
bouche ouverte, tête
nue...» Immanquable-
ment, ce cadavre d'un
fantassin du 1^{er} régiment
d'infanterie coloniale
évoque le cinquième
vers du *Dormeur du val*
de Rimbaud. Mais ici,
pas de «trou de verdure
où chante une rivière» :
le jeune homme est
mort dans la boue,
le froid et la désolation,
le 24 octobre 1916, alors
que les Français par-
taient à la reconquête
du fort de Douaumont.
Il n'aura pas la joie
d'apprendre que la
place forte, aux mains
de l'ennemi depuis huit
mois, sera finalement
reprise par un régiment
d'infanterie coloniale,
renforcé de tirailleurs
sénégalais et somalis.





**DES PETITS FRANÇAIS
FACE AUX «BOCHES»**

Etrange sortie scolaire... A l'arrière du front, on emmène des enfants voir les prisonniers allemands, qui font figures d'épouvantails pour leur instituteur. Les soldats ennemis capturés dans le secteur de Verdun transitaient au camp militaire de Souilly, avant d'être acheminés vers d'autres centres, à Bourcq, Attigny ou Saint-Etienne. Malgré l'humiliation et les conditions de vie très rudes, les soldats étaient parfois moins malheureux de s'être fait «faire aux pattes» que de retourner dans la fournaise du champ de bataille.





**À CONFLIT MODERNE,
ARMES NOUVELLES**

L'offensive a débuté.
L'infanterie allemande grimpe le sommet du Mort-Homme, sur la rive gauche de la Meuse, le 15 mars 1916. On distingue les casques à pointe en cuir (vite remplacés durant la guerre par des casques d'acier) derrière les projections des *Flammenwerferapparat* (lance-flammes). Cela fait un an que l'armée allemande teste sur le front l'usage de cette arme qui présente autant d'avantages que d'inconvénients. Si elle impressionne l'ennemi, elle est d'un usage peu commode, et son porteur constitue une cible vulnérable. Une seule balle dans le réservoir, et c'est l'explosion assurée...





**DERNIER ADIEU
AUX CAMARADES**

Une cérémonie funèbre parmi tant d'autres... Face à une croix plantée dans le sol, les soldats de la 5^e armée allemande se recueillent en l'honneur de leurs camarades tombés au front. Même si le champ de bataille de Verdun se prête mal à la célébration des offices, la religion vient s'immiscer dans le chaos du conflit. Des aumôniers militaires accompagnent les divisions afin d'administrer les derniers sacrements. Et du côté français comme allemand, les nouvelles pièces d'artillerie lourdes sont bénies avant leur mise en service.





**DES OBUS TIRÉS
PAR MILLIONS**

Après une série de salves de l'artillerie française, ces douilles d'obus jonchent le sol. A Verdun, l'utilisation de ces calibres 75 mm a été colossale : 3,75 millions pour le seul mois de mars 1916. Durant la bataille, plus de 50 millions d'obus de tout type ont été tirés dans le secteur, dont un quart au moins n'aurait pas explosé. Entre deux offensives, les soldats se servaient parfois des douilles pour confectionner et graver des vases, des objets de piété et même des instruments de musique.



“

DE CHAQUE CÔTÉ DU RHIN, ON A CONSTRUIT UN MYTHE

”

Les poilus l'ont sacralisée, les nazis l'ont
ensuite instrumentalisée. Aujourd'hui,
deux historiens, français et allemand, décryptent
la bataille de Verdun et sa légende.

PAR CYRIL GUINET, FRÉDÉRIC GRANIER (TEXTE) ET ERIC BOUVET (PHOTOS)

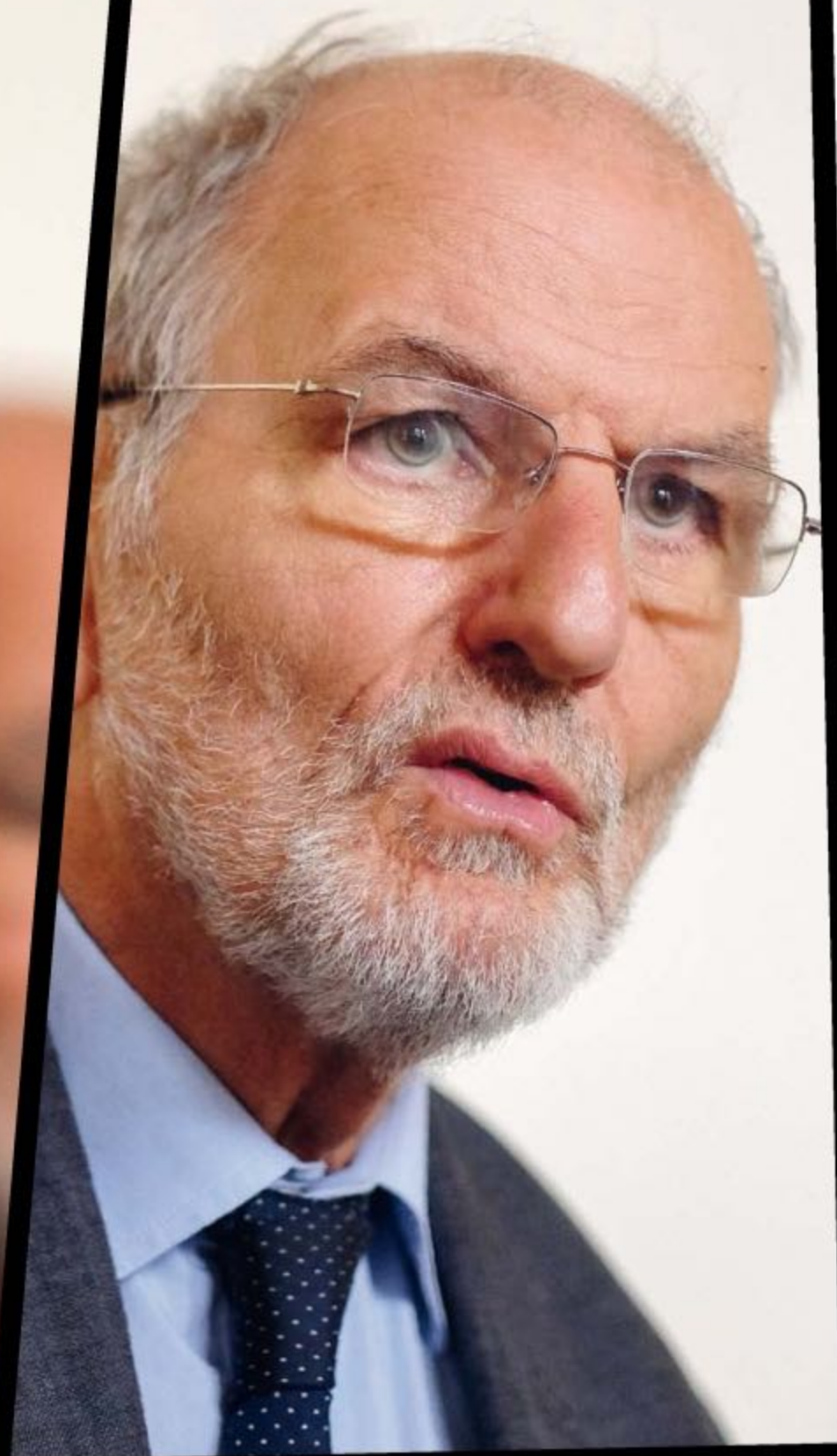
Gerd Krumeich

Outre son intérêt pour Jeanne d'Arc, à laquelle il a consacré une thèse et un livre, cet historien allemand est un expert de la Grande Guerre. Il a été nommé vice-président du Centre international de recherche de l'Historial de Péronne.



Antoine Prost

C'est l'un des meilleurs spécialistes français de la Première Guerre mondiale. Il préside le conseil scientifique de la Mission du centenaire et de celui du Mémorial de Verdun.





GEO HISTOIRE : Le 21 février 1916, après une préparation d'artillerie dantesque, les Allemands se ruent sur les troupes françaises massées au nord de Verdun. Pourquoi Verdun ? Était-ce un choix symbolique ou tactique ?

Antoine Prost : Avant la bataille, Verdun n'a aucune importance emblématique. La ville symboliquement forte, fondatrice, pour les Français, c'est Reims, la cité des rois. En outre, stratégiquement, la capitale champenoise est plus près de Paris. Si vous prenez Reims, vous pouvez percer. Mais du point de vue allemand, Verdun est un saillant enfoncé dans les lignes allemandes, qui constitue une menace pour les communications. C'est pour cela qu'ils décident de l'attaquer.

Gerd Krumeich : La place de Verdun constituait effectivement un point noir permanent pour l'armée allemande. Dès 1914, les Allemands avaient tenté, à plusieurs reprises, de prendre les

forts dont ils redoutaient la puissance. En 1916, au moment de relancer de grandes offensives en France, faire tomber Verdun devient une obligation.

Les Français, de leur côté, s'attendaient-ils à une offensive dans ce secteur ?

G. K. : Pas le moins du monde ! Joffre, commandant en chef des forces françaises, n'imagina pas un instant que Verdun puisse être attaqué. Il reçoit pourtant des messages d'avertissement, mais il ne croit pas ses agents de renseignements. Pourquoi les Allemands attaqueraient-ils ? Ils ne sont pas assez fous pour cela, pense-t-il.

A. P. : Les Français étaient persuadés qu'il ne se passerait rien à Verdun. C'est tellement vrai qu'en septembre 1914, l'état-major avait ordonné son évacuation. En 1915, on avait enlevé les gros canons. Le général Castelnau est l'un des rares hauts gradés à s'inquiéter. Il demande la permission de me-

Au musée de l'Armée, aux Invalides, à Paris, Antoine Prost et Gerd Krumeich répondent aux questions de nos journalistes. Vous pouvez retrouver cet entretien en vidéo sur <http://bit.ly/geo-verdun>

ner une inspection fin 1915. Joffre lui répond : «Allez-y si vous voulez, mais de toute façon, ils ne viendront jamais là.» Lors de son passage à Verdun, Castelnau découvre une première ligne vaguement organisée, la deuxième et la troisième ne le sont pas du tout. Il n'y a même pas de tranchées. Pourquoi ? Parce que ce terrain, en principe, ne se prête pas aux attaques d'envergure. C'est un lieu ravagé, creusé, avec des dénivelés qui peuvent atteindre jusqu'à 100 mètres... C'est aussi un sol boueux, épuisant pour les soldats. Il paraît inimaginable pour les stratèges français que l'ennemi choisisse un tel endroit pour attaquer. Les poilus y vivaient dans une relative tranquillité. Nous avons retrouvé le témoignage d'un soldat qui, arrivant sur le site, s'étonne de ne pas voir de boyaux de communication. Un autre, qui est là depuis plus de six mois, lui rétorque : «Ce n'est pas la peine, les Allemands ne tirent jamais.» Tous finissent dans la certitude qu'il ne se passera rien.

Dans ces conditions, comment expliquer que les Allemands n'aient pas remporté une victoire facile ?

A. P. : Il y a plusieurs explications. D'abord, au dernier moment, après l'inspection de Castelnau, les Français ont pris certaines précautions. Entre la fin janvier et l'attaque du 21 février 1916, on a travaillé jour et nuit pour creuser des tranchées et poser des barbelés. Ensuite, Joffre a enfin prêté l'oreille aux rapports insistants de ses agents et fait bouger le 20^e corps qui était du côté d'Epinal, renforçant ainsi la défense de Verdun. Il le déplace le 20 février... Si les Allemands avaient attaqué huit jours plus tôt, le 12 février comme ils l'avaient prévu, ils prenaient Verdun ! Les Français ont également été sauvés par le mauvais temps. Car le jour de l'offensive, la neige s'est mise à tomber, compliquant énormément la tâche des assaillants. Enfin, il faut aussi tenir compte de l'extraordinaire résistance des

soldats français. Prenez le 95^e RI par exemple, dont nous avons retrouvé le carnet de route. Ce régiment est envoyé à Fleury, le 24 février. Les hommes ont 56 kilomètres de marche dans les jambes. Ils n'ont pas mangé, n'ont eu droit à aucun repos, et lorsqu'ils arrivent à 4 heures du matin, on leur dit de poser leurs bardas et de monter tout de suite en première ligne ! Eh bien, un officier témoigne : « Il n'y a plus de dos courbés, il n'y a plus de traînards, j'ai pas besoin de me retourner, je sais qu'ils suivent tous. » Ils attaquent et ils vont passer toute la journée à se battre !

On a souvent dit que le plan des Allemands était de « saigner » l'armée française. Verdun devait-il porter un coup fatal aux Français et les éliminer de la guerre ?

G. K. : C'est un mythe tenace qui est apparu dans les années 1920, mais qui n'a rien à voir avec la réalité des combats : les Allemands auraient attaqué Verdun non pas pour gagner, non pas pour percer, mais pour « saigner » l'armée française. Des recherches récentes ont établi que cette assertion était fausse. Comme nous le démontrons dans notre livre, personne ne parle de « saignée » avant et au début de la bataille. En fait, les officiers allemands l'évoquent au moment où ils s'aperçoivent qu'ils n'auront pas Verdun. Au fur et à mesure que la bataille se poursuit et s'éternise, les Allemands comprennent qu'ils vont échouer. Donc, c'est une explication après coup, pour légitimer l'énorme effort porté sur Verdun et les gigantesques pertes humaines subies.

A quel moment la bataille prend-elle sa dimension mythique ?

A. P. : Pendant les combats eux-mêmes ! Verdun, c'est la grande bataille qu'il faut avoir faite. Les soldats sont fiers d'y aller, et la première fois qu'ils montent en ligne, ils le font avec le sentiment que c'est là que se joue le sort de la nation. Ils pourront revenir en disant : « J'y étais ! » Il faut dire

aussi qu'un gros travail de propagande était fait dans l'opinion publique, avec des articles dans la presse, des visites à Verdun. On décore même la ville de la Légion d'honneur, le 13 septembre 1916.

G. K. : C'est aussi vrai du côté allemand, mais à un degré moindre. Ceux qui ont participé aux combats en sont fiers, et ils les ont beaucoup racontés. Mais c'est surtout après la guerre que Verdun prend une dimension exceptionnelle avec le travail de mémoire effectué. On construit le mythe avec des films, des livres, des pèlerinages d'anciens combattants, la construction d'ossuaires, etc.

Comment ceux qui ont survécu aux combats vivent Verdun après la guerre ? Le sentiment allemand, tout de suite après la guerre, est-il identique au ressenti français ?

G. K. : Il n'est pas aussi fort chez nous. Il y a tant d'autres batailles qui ont été, d'un point de vue allemand, plus désastreuses, plus importantes. Donc, tout de suite après le conflit, il n'y a pas de vrai discours à propos de Verdun en Allemagne. Bien sûr, il y a des an-

tômes qui frappent l'imagination, y tient une place de plus en plus importante.

A. P. : Et il ne faut pas oublier que les Allemands ont vécu deux fronts, à l'ouest et à l'est. Ils ont donc une double mémoire. L'autre différence, c'est que les Français, à la fin du conflit, peuvent facilement venir en pèlerinage à Verdun. Pour les Allemands, c'est plus difficile. Ils n'obtiennent d'ailleurs l'autorisation d'y aller qu'à partir de 1925.

Après la Première Guerre mondiale, les Français se sont écriés « plus jamais ça ! », et 14-18 devait être la « der des ders ». Cet état d'esprit était-il partagé par les Allemands ?

A. P. : L'évolution me semble inverse. Le « plus jamais ça » va diminuant en Allemagne, tandis qu'en France, c'est l'inverse, il va en augmentant. Chez nous, on rejette de plus en plus fort l'éventualité d'une guerre qui, on le devine, sera une guerre de matériel, de gaz, d'avions, de lance-flammes...

G. K. : Pour l'Allemagne, c'est un peu plus compliqué. On a bien

“ Dans les deux camps, en 1916, Verdun devient la « grande bataille », celle qu'il faut avoir faite. ”

ciens combattants qui ont vécu l'enfer dans la Meuse, mais, en majeure partie, ils se sont aussi battus dans la Somme qui leur paraît pire. Ce n'est qu'à la fin des années 1920 que le travail de mémoire se concentre autour de Verdun. A cette époque, il y a un regain d'intérêt du public allemand pour la Grande Guerre. Des expositions sont organisées, et Verdun, avec ces champs de bataille ravagés, ses villages fan-

sûr, après l'horreur des combats, des pacifistes qui entendent faire la guerre à la guerre. Mais on a aussi une revendication, notamment de la part des nazis et de Hitler, qui, tout en clamant haut et fort qu'ils ne veulent pas la guerre, demandent tout de même qu'on rende justice à l'Allemagne. Ils sous-entendent que le Traité de Versailles, qui déterminait les sanctions prises à l'encontre de l'Allemagne et de ses alliés à ●●●

●●● l'issue du conflit, devait être revu. Pour eux, il est clair que la guerre n'était pas terminée.

Dans les années 1930, alors que pointait le spectre d'un nouvel affrontement, y a-t-il eu des rapprochements d'anciens combattants des deux camps pour tenter d'empêcher un nouveau carnage ?

A. P. : Bien sûr. Côté français, de manière très, très forte. Côté allemand, c'est plus délicat, parce que l'association d'anciens combat-

au nom des soldats tombés en ces lieux. Des rencontres entre anciens combattants furent ensuite organisées à Fribourg et à Besançon. Ces contacts se sont poursuivis jusqu'au début de 1939, avec un aveuglement incroyable. Car déjà, il paraissait évident qu'Hitler voulait tout autre chose que la paix.

En juin 1940, la Wehrmacht entre dans Verdun. Y a-t-il alors un sentiment de revanche au sein des troupes allemandes ?

nazis dans l'armée, et pas seulement dans la SS. Mais lorsque la Wehrmacht est entrée dans Verdun, il est exact que des hommes qui avaient combattu lors de la Grande Guerre ont tout fait pour que le sanctuaire de Verdun ne soit pas souillé. Je ne sais pas si c'est par camaraderie. Je pencherais plutôt par respect du site, respect de la bataille exemplaire, respect de ce qu'ils avaient vécu ensemble, de chaque côté. Verdun, pour ceux qui l'avaient connu, et cela dans les deux camps, restait marqué au fer rouge dans leur chair. C'est ce que montre l'histoire du général Carl-Heinrich Stülpnagel, le commandant militaire de Paris. Impliqué dans l'attentat contre Adolf Hitler en juillet 1944, il est rappelé à Berlin. Stülpnagel qui devine le sort que lui réserve le Führer, fait bifurquer son convoi et tente – en vain – de se suicider devant le fort de Douaumont où il avait combattu. Aveugle, il est rapatrié et pendu à Berlin. Ça, c'est aussi le mythe de Verdun.

Comment était enseigné Verdun à l'école dans les deux pays ?

A. P. : Avant 1939, Verdun n'occupe pas plus d'une page dans les manuels des petits écoliers français. Après la Seconde Guerre mondiale, la bataille se résume à quelques lignes mentionnant la Voie sacrée, Pétain et l'héroïsme des poilus. En revanche, pas un mot sur les pertes humaines.

G. K. : Après « l'Année zéro » (ndlr : nom donné à l'année 1945 en Allemagne), les livres scolaires allemands ont simplement repris ce que disaient ceux édités pendant la République de Weimar (1918-1933) qui évoquaient peu Verdun mais insistaient sur la prétendue « saignée » et la défense héroïque du site par les Français. En 1951, des deux côtés du Rhin, il y a eu une volonté, matérialisée par les accords de Mayence, de ne pas utiliser de termes infamants pour parler des belligérants. L'objectif des professeurs était de ne pas entretenir la haine.

Lors d'une cérémonie, un geste fort et réparateur : Mitterrand prend la main d'Helmut Kohl.

tants était sous les ordres d'un nazi, Hanns Oberlindober. Cela n'a pas empêché les anciens combattants allemands d'accueillir leurs homologues français. En 1935, Henri Pichot, le président de l'Union fédérale (900 000 adhérents), a même pu prononcer un discours au stade olympique de Berlin.

Comment Hitler a-t-il instrumentalisé Verdun ?

G. K. : Le Führer n'a pas combattu dans la Meuse, et il l'a peu évoquée dans ses discours. En revanche, ses adjoints ont vite compris que Verdun pouvait être un formidable outil de propagande, que cela soit en Allemagne ou à l'extérieur du pays. En 1936, pour le vingtième anniversaire de la bataille, Goebbels et Hess ont reçu des anciens combattants des deux camps. Et en juillet de cette année-là, une délégation allemande de 300 personnes s'est rendue au fort de Douaumont. Après une marche digne et silencieuse, derrière une bannière à croix gammée, les Allemands prononcèrent un serment solennel, jurant de protéger la paix

A. P. : Les soldats allemands ont défilé ostensiblement devant le monument commémorant la victoire française à Verdun. Ces images ont été diffusées largement aux actualités en Allemagne. Alors, oui, on peut en déduire qu'il y avait une sorte de sentiment de revanche.

G. K. : La presse a célébré l'événement. Le *Völkischer Beobachter*, organe officiel du parti nazi, jubilait : « Le symbole même de la résistance est tombé. Le drapeau de guerre allemand flotte sur Verdun. (...) Aujourd'hui, le mythe de Verdun est rompu. »

Dans votre livre, vous rapportez une anecdote stupéfiante : des soldats de la Wehrmacht auraient protégé le monument des juifs tombés pendant la Grande Guerre, pour éviter d'éventuels actes de vandalisme...

A. P. : Oui. Nous ne sommes pas sûrs que cela soit pour cette raison. Mais le fait est qu'il y a bien eu une palissade.

G. K. : Il ne faut pas être maniachéens. Il y avait d'authentiques

Angela Merkel doit assister aux cérémonies du centenaire de la bataille. Cela paraît aujourd'hui normal, mais Verdun n'a pas toujours eu cette place apaisée dans les relations franco-allemandes...

A.P. : Non, pendant longtemps, nos voisins n'ont pas été les bienvenus. C'est regrettable.

G.K. : En 1966, les autorités françaises ont refusé que le chancelier Adenauer assiste aux cérémonies du cinquantenaire. Le 22 septembre 1984, Helmut Kohl a été invité mais c'était aussi parce que la France avait refusé que les Allemands participent, quelques mois plus tôt, au quarantième anniversaire du Débarquement en Normandie. Le geste du président Mitterrand, qui a pris la main du chancelier Kohl devant l'ossuaire de Douaumont au moment où l'on jouait les hymnes de nos pays, apparaît aujourd'hui presque comme une réparation.

Qu'est-ce qui fait de Verdun la bataille la plus fascinante, la plus importante de la Grande Guerre ?

A.P. : Verdun est resté parce qu'on en a fait une bataille symbolique. Dans le camp français beaucoup plus que dans le camp

allemand. Peut-être parce que cela reste la seule bataille franco-allemande et que les Français, après avoir eu très peur d'être battus, ont fini par l'emporter.

G.K. : Je ne suis même pas sûr que, pour les historiens que nous sommes, la bataille de Verdun soit la plus fascinante. Ce que nous savons, c'est que, dans la mémoire des peuples, elle occupe une place particulière, elle symbolise la guerre. Aujourd'hui, à Verdun, la guerre est partout. On la voit à chaque pas. Je m'y suis rendu avec un groupe d'étudiants. Dès que les jeunes sont descendus du car, le silence s'est fait. Immédiatement, ils ont vu et ils ont compris. Là-bas, il y a une force qui vous saisit et vous fait appréhender ce que fut 14-18. Bien plus que la Somme, car la Somme est plate, alors que Verdun reste torturé. Il n'y a pas d'autres endroits pour se rendre compte aujourd'hui, cent ans après, de ce que furent les combats et de ce qu'endurèrent les hommes. Verdun, chez nous, n'est pas un mythe, c'est un souvenir précis : celui de la Grande Guerre et de ses milliers de morts. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
CYRIL GUINET ET FRÉDÉRIC GRANIER

Devant un canon de 75, célèbre pièce d'artillerie française de la Grande Guerre ici exposée au musée de l'Armée, les deux historiens s'accordent à dire que la souffrance était identique pour les combattants des deux camps.

Antoine Prost Gerd Krumeich

VERDUN 1916



UNE BATAILLE
DE LÉGENDE VUE
DES DEUX CÔTÉS

Tallandier

REGARDS CROISÉS

Réunis à l'initiative des éditions Tallandier, le Français Antoine Prost et l'Allemand Gerd Krumeich croisent leurs points de vue pour restituer, avec justesse, la plus grande bataille franco-allemande de l'Histoire. Entraînant leur lecteur aussi bien dans les états-majors que sur les champs de bataille, ils excellent dans la relation du quotidien des combattants. « Nous avons tenu à suivre les hommes au plus près », souligne Gerd Krumeich. Dans un des chapitres, les deux experts tordent notamment le cou au mythe du soldat alcoolisé avant les combats. Ces derniers n'ont souvent rien à boire, ni eau ni « gros rouge », et crèvent d'autant plus de soif que l'ordinaire est constitué de nourriture sèche et de conserves salées. Un ouvrage essentiel pour comprendre comment Verdun est resté aussi vivace dans la mémoire de nos deux pays.

Verdun 1916, d'Antoine Prost et Gerd Krumeich, éd. Tallandier, 20,90 €.





**UNE TERRE LABOURÉE
PAR LES TIRS**

L'explosion d'un obus
soulève une gigantesque
gerbe de terre dans un
nuage de fumée. Pour le
soldat tombé, au premier
plan, la guerre est déjà finie.

300 jours en enfer

De février à décembre 1916, les combats de Verdun firent plus de 700 000 victimes au total. Récit d'une monstrueuse bataille où la France faillit perdre la guerre.

A la Noël 1915, Erich von Falkenhayn, chef de l'état-major général de l'armée allemande, convainc le Kaiser Guillaume II de livrer la plus grande bataille «industrielle» de l'Histoire. Il choisit Verdun, la principale place forte de l'Hexagone.

Des semaines durant, les Allemands regroupent 600 000 hommes et un arsenal terrifiant de 3 millions d'obus de gros calibres, d'ogives à gaz et de bombes incendiaires. Car le

général Falkenhayn en est sûr, c'est grâce à sa redoutable artillerie, bien plus qu'avec l'infanterie, qu'il va vaincre la France, en lui imposant une épuisante guerre d'épuisement qui la conduira à demander la paix.

Le 12 février, les Allemands sont prêts. Mais les conditions météorologiques sont exécrables et l'offensive est différée de quelques jours. Un délai précieux qui permet aux différents renforts français (la 51^e division, le 7^e corps d'armée et le 20^e corps d'armée), que ne cesse de réclamer le général Frédéric Herr, qui commande Verdun, d'arriver sur place. Le 21 février, le temps se dégage : l'effroyable bataille peut débuter. ●●●

21-23 FÉVRIER 1916

Un déluge de feu sous la neige

Ce lundi 21 février 1916, les violentes averses ont enfin cessé de tomber sur Verdun et ses environs. L'épais brouillard a aussi disparu. Seules les températures glaciales et la neige persistent. Sur la rive droite de la Meuse, à la lisière du bois des Caures, les Allemands ont installé un arsenal sans précédent : 1 250 pièces d'artillerie, dont les monstrueuses Dicke Bertha (Grosses Bertha) ou encore les Skoda autrichiens à longue portée.

A 7 heures 15, une avalanche d'acier s'abat sur les positions françaises, au nord et à l'est de Verdun. Les canons crachent à une cadence infernale : un obus toutes les 15 secondes ! Pour mener à bien ce pilonnage, Falkenhayn a prévu de faire tomber, ce jour-là, 1 million d'obus. Le vacarme est assourdissant. La terre tremble jusqu'à 160 kilomètres de distance. Depuis le ciel, les aviateurs ne distinguent qu'un mur de flammes ininterrompu. Au sol, les tranchées et les abris ont disparu, broyés par cet ouragan infernal qui détruit tout sur son passage. Les arbres sont déchiquetés, et les vallons transformés en un paysage lunaire constellé de gigantesques cratères fumants.

Terrés, les soldats français qui ont échappé aux *shrapnels* (des obus contenant des balles en plomb) attendent la réplique de leur artillerie. Elle ne viendra pas. Malgré les renseignements recueillis par ses agents faisant état d'une concentration incroyable de troupes et de canons, le Grand Quartier général (GQG), qui a pourtant sous les yeux des photos aériennes probantes, croit à une opération de diversion. De toute façon, l'artillerie tricolore, elle-même prise sous le feu roulant des obusiers d'Erich von Falkenhayn, ne peut venir au secours des fantassins. Et même si elle le pouvait, elle ne ferait pas le poids : pour répliquer, le général français Frédéric Herr ne dispose que de 163 canons et de 15 000 obus...

A 16 heures, après neuf heures de bombardement furieux, le Kronprinz Guillaume de Prusse, qui commande la 5^e armée allemande, lance ses troupes d'assaut. Les *Sturmtruppen*, unités d'élite, ont pour mission de nettoyer à la grenade, au lance-flammes et à la mitrailleuse les éventuelles poches de résistance. Les Allemands qui progressent au milieu de lambeaux d'uniformes bleus, de corps déchiquetés, de cadavres éventrés et de brûlés agonisants, n'imaginent pas trouver âme qui vive. Et pourtant, des poilus ont survécu à ce carnage effroyable. Dans ce qu'il reste des bois d'Haumont, de Watrille ou de l'Herbebois, des hommes sortis de nulle part, couverts de boue et hébétés, tiennent tête aux Allemands. Ils n'ont presque plus de munitions et ne peuvent compter sur aucun renfort mais ils luttent jusqu'au sacrifice suprême. La résistance la plus vive a lieu dans le bois des Caures. C'est à cet endroit, où sont tombés depuis le matin 80 000 obus, que se bat le lieutenant-colonel Driant, par ailleurs écrivain et député de Nancy. Ce parlementaire, qui dès le mois de novembre 1915 a alerté sur l'insuffisance de la défense de Verdun, a perdu les trois quarts de sa demi-brigade de chasseurs. Les 300 à 400 rescapés réalisent alors l'inimaginable : stopper la progression ennemie.

Le 22 février, les bombardements reprennent. A midi, les terrifiantes *Sturmtruppen* munies de leurs lance-flammes sont de retour. Les réservistes de Driant, à bout de munitions, se défendent à la baïonnette, parfois même en utilisant une pelle ou une pioche. Le bois des Caures est sur le point d'être encerclé par 6 000 soldats allemands. Il est urgent pour Driant et ses hommes de décrocher vers le village de Beaumont. La retraite est sanglante. Le lieutenant-colonel est lui-même mortellement touché en pleine tête.

Le lendemain, les Français ploient encore sous le pilonnage. En deux jours, ils ont cédé 4 kilomètres. Les unités ont été saignées comme jamais. Depuis le 21 février, la 72^e division a perdu près de 9 800 hommes dans le

bois des Caures, soit plus de la moitié de ses effectifs. Dans les forêts de Ville et d'Herbebois, la 51^e division a été amputée de plus d'un tiers de ses effectifs : quelque 6 300 hommes ont été tués. Le 24 février, les Allemands ne sont plus qu'à 10 kilomètres de Verdun. Au GQG, les officiers redoutent déjà le pire : l'écroulement général.

25 FÉVRIER

Pétain arrive et... prend froid !

Les Allemands arrivés à moins de 10 kilomètres de Verdun, la principale place forte du pays menacent de tomber. Neuf villages des alentours ont déjà été rayés de la carte. La rive droite de la Meuse est en passe d'être abandonnée à l'ennemi. Les troupes sont épuisées, et le commandement, à bout de nerf, est totalement dépassé. En urgence, le Grand Quartier général décide de démettre de leur fonction les généraux Langle de Cary, chef du groupe des armées du Centre, et Herr, chef du groupe des armées de l'Est. Le général de Castelnau, adjoint du généralissime Joffre, propose de confier au général Pétain, en attente d'affectation, la haute main sur l'ensemble des forces armées de la rive gauche de la Meuse, ce qui comprend la défense de Verdun (lire page 46). Joffre ayant approuvé la nomination, il ne reste plus qu'à prévenir le principal intéressé. Il est près de 22 heures, le général Pétain est introuvable à Noyon (Oise) où il s'était retiré. Son chef de cabinet finit par le localiser au milieu de la nuit, à Paris, dans un hôtel où il a l'habitude de prendre du bon temps.

Les routes vers l'est sont couvertes de neige ou verglacées : Pétain n'arrive à Souilly que le 25 février vers 19 heures. Le général de Castelnau est là pour lui remettre officiellement le commandement des troupes. L'historien Pierre Miquel, dans *Mourir à Verdun* (éd. Tallandier, 2000), rapporte les consignes du GQG : « Sauvez Verdun. Demandez-nous ce qu'il faudra. On tâchera de vous le donner. » Le lendemain, le 26 février, comme

par miracle, l'offensive allemande est stoppée. Pétain n'y est pas pour grand-chose. Le général, qui a pris froid, est même cloué au lit. Ce jour-là, ce sont les renforts du 20^e corps d'armée qui ont fait la différence et préservé Verdun du désastre.

25 FÉVRIER

La chute du fort de Douaumont

Pour l'état-major allemand, c'est une certitude : le fort de Douaumont est la pièce maîtresse du système défensif de Verdun. Alors, ce 25 février 1916, le haut commandement impérial ne lésine pas sur les moyens : il charge un corps d'élite, la 5^e division Brandebourg, de s'emparer de cette redoutable citadelle qui domine tout le front nord. Mais avant d'espérer faire tomber ce mastodonte que les Allemands pensent puissamment défendu, il faut le marmiter en-

core et encore. En attendant que l'artillerie finisse de l'écraser sous les obus, le 24^e régiment Brandebourg a reçu pour instruction de s'arrêter à 800 mètres des murailles.

La 8^e compagnie de ce régiment s'installe donc dans des trous d'obus et se prépare à passer la nuit là, en attendant le déclenchement de l'assaut. Le lieutenant von Brandis, qui la commande, s'impatiente. Il scrute les abords qui sont étonnamment déserts. Curieux, il désobéit aux ordres et part en reconnaissance avec ses hommes. Le détachement d'une vingtaine de

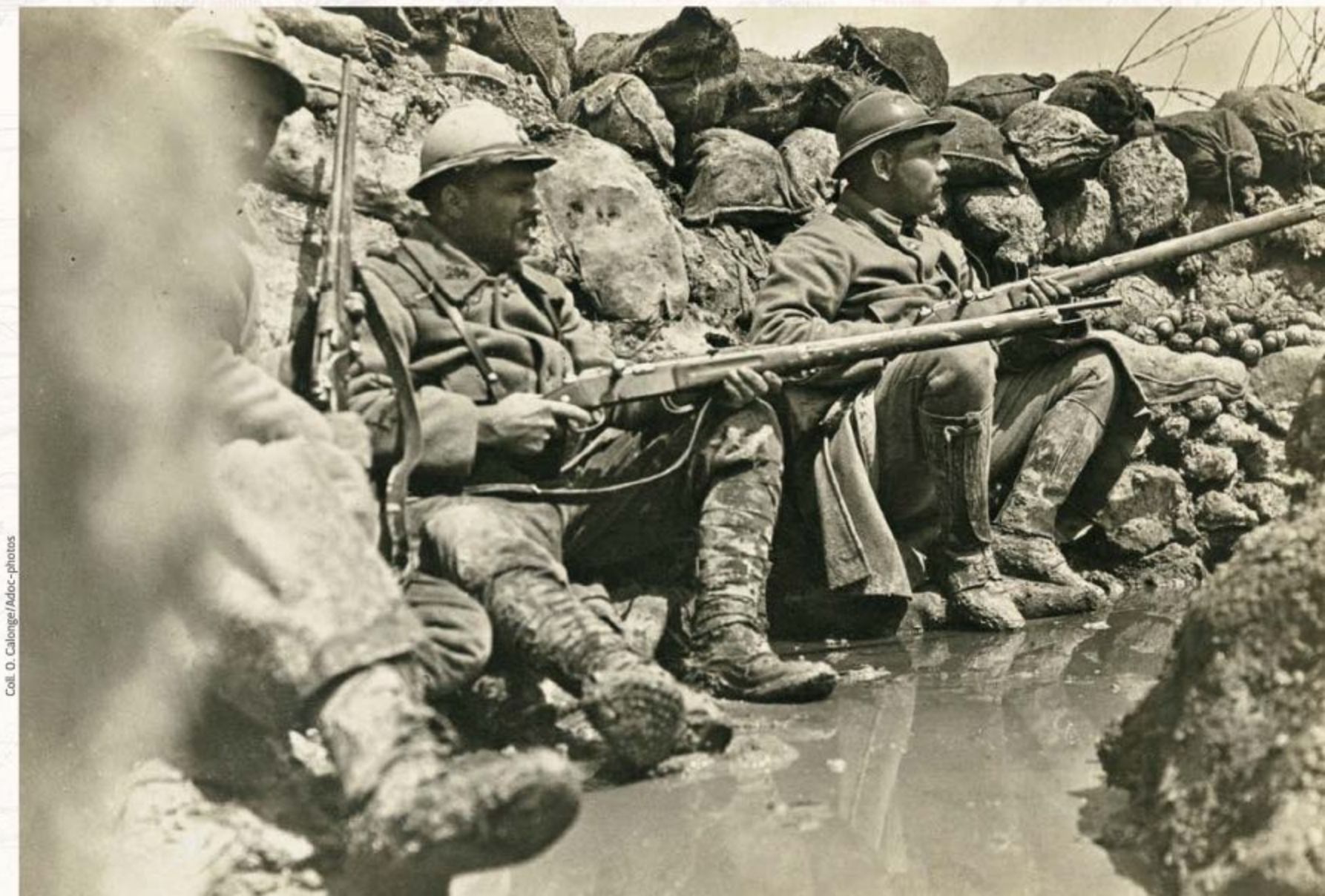
soldats coupe les barbelés, dévale un fossé puis escalade les contreforts. Sans rencontrer le moindre défenseur, il pénètre au cœur du fort. Brandis est médusé. Il découvre que la citadelle ne compte, en tout et pour tout, qu'une minuscule garnison de 57 territoriaux et 10 artilleurs. Tous se rendent sans un coup de feu.

Le drapeau jaune frappé de l'aigle noir est immédiatement hissé. Le lendemain, toute la presse allemande exulte. «*Douaumont ist gefangen*» («Douaumont est capturé»), claironnent les journaux. Dans toutes les villes du Reich, les cloches sonnent. Brandis reçoit la croix du mérite militaire. Le haut commandement allemand se garde pourtant bien de révéler la réalité moins glorieuse de «l'exploit» de la 8^e compagnie.



Du côté français commence aussi une vaste opération d'enfumage menée par le Grand Quartier général. Pour masquer le camouflet, l'armée fait circuler dans la presse ●●●




PRÊTS À PASSER À L'OFFENSIVE

Terrés dans le boyau d'un poste avancé, des soldats français du 204^e régiment d'infanterie attendent, les pieds dans la boue, fusil Lebel en main, l'ordre de monter à l'assaut.



Positions et dates des fronts successifs en 1916 :

 Lignes de front des offensives allemandes
 Lignes de front de la contre-attaque française

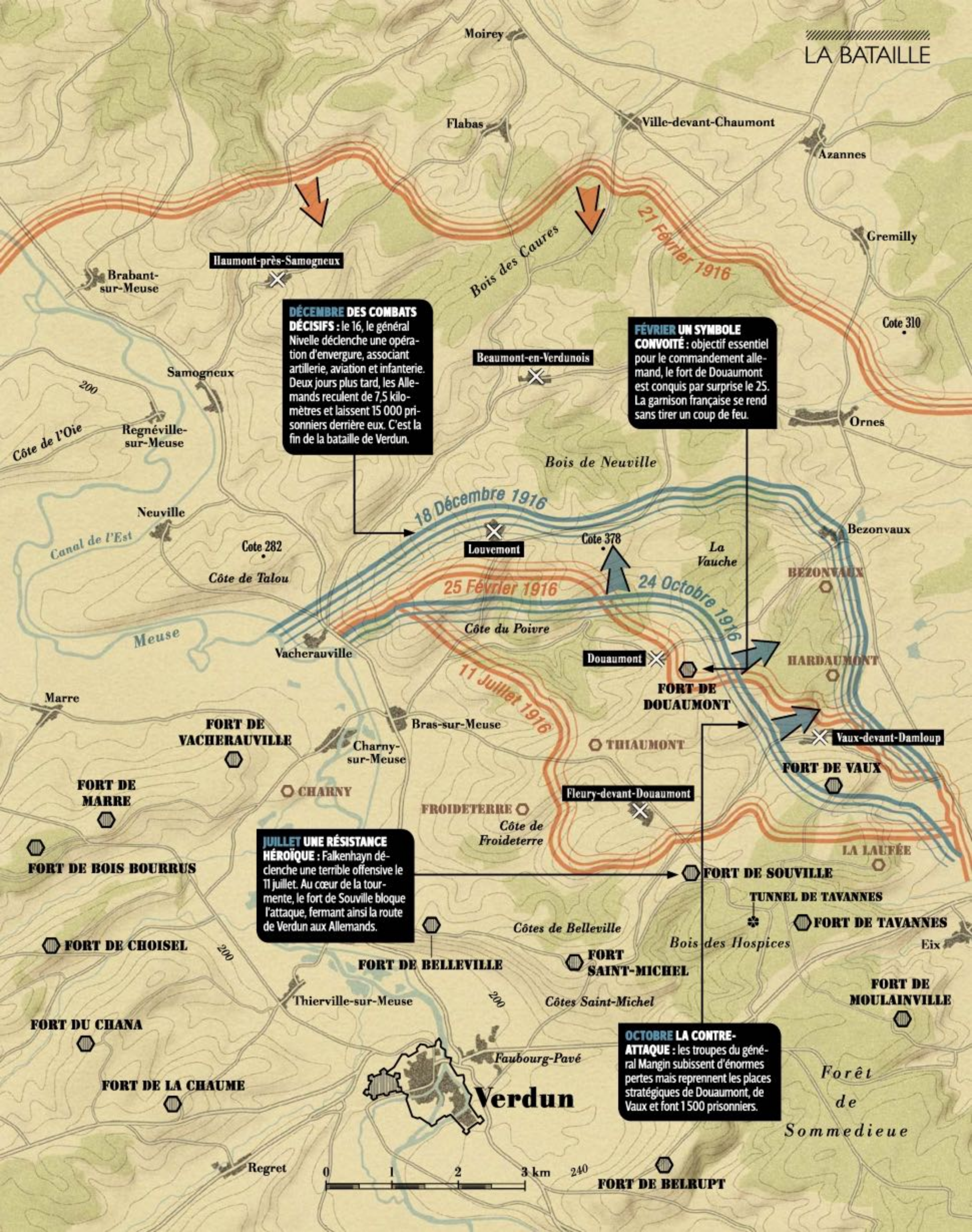
 Principaux forts
 Ouvrages défensifs
 Villages détruits lors des combats

FÉVRIER LA GRANDE OFFENSIVE : le 21 du mois, après un pilonnage effectué par 1 250 pièces d'artillerie, le général allemand von Falkenhayn lance 72 bataillons d'assaut sur les lignes françaises.

Mai UN OURAGAN DE FEU : les Allemands engagent 75 batteries qui concentrent leurs tirs sur la cote 304 et la colline du Mort-Homme.



En 1916, dix mois de combats incessants



DÉCEMBRE DES COMBATS DÉCISIFS : le 16, le général Nivelle déclenche une opération d'envergure, associant artillerie, aviation et infanterie. Deux jours plus tard, les Allemands reculent de 7,5 kilomètres et laissent 15 000 prisonniers derrière eux. C'est la fin de la bataille de Verdun.

FÉVRIER UN SYMBOLE CONVOITÉ : objectif essentiel pour le commandement allemand, le fort de Douaumont est conquis par surprise le 25. La garnison française se rend sans tirer un coup de feu.

JUILLET UNE RÉSISTANCE HÉROÏQUE : Falkenhayn déclenche une terrible offensive le 11 juillet. Au cœur de la tourmente, le fort de Souville bloque l'attaque, fermant ainsi la route de Verdun aux Allemands.

OCTOBRE LA CONTRE-ATTAQUE : les troupes du général Mangin subissent d'énormes pertes mais reprennent les places stratégiques de Douaumont, de Vaux et font 1 500 prisonniers.



... un scénario imaginaire. «A la suite d'assauts répétés où l'ennemi a accumulé des monceaux de cadavres, le fort avait fini par être enlevé... L'ordre de la contre-attaque a déchaîné une poussée irrésistible et nos admirables troupes reprenaient Douaumont», rapporte *L'Echo de Paris*, le 26 février 1916. Le GQG ment pour cacher ses propres erreurs d'appréciation. Car, si Douaumont est tombé si facilement, c'est parce qu'en août 1915, l'état-major français a convaincu le gouvernement de désarmer les forts et d'envoyer les garnisons sur le front.

Même au sommet de l'Etat, personne ne sait ce qui s'est passé à Douaumont. Le président de la République, Raymond Poincaré, tout comme le général Gallieni, ministre de la Guerre, sont tenus dans l'ignorance. Intoxiqué par le GQG, le président du Conseil Aristide Briand affirme à la Chambre des députés que «des contre-attaques heureuses ont refoulé l'ennemi». Les services du général Joffre s'enferment dans un mensonge qui se prolonge plusieurs semaines. Il faudra attendre le mois de mai 1916 et une tentative avortée de reprise du fort, menée par le général Mangin, pour que le GQG reconnaisse que Douaumont est tombé aux mains des Allemands.

6-13 MARS

Semaine sanglante sur la rive gauche de la Meuse

L'armée allemande, qui jusque-là avait concentré ses offensives sur la rive droite de la Meuse, attaque les Français sur la rive gauche au matin du 6 mars. La 5^e armée du Reich espère ainsi prendre le contrôle des buttes et crêtes afin de disposer d'une vue panoramique sur Verdun et, qui sait, percer enfin le front français. Comme le 21 février, l'artillerie du général von Falkenhayn arrose copieusement les premières lignes. Si les bombardements n'ont jamais cessé depuis février, le pilonnage reprend ce jour-là de plus belle sur un front de 4 kilomètres, délimité par les villages de Béthincourt et des Forges que

défendent difficilement les six régiments d'infanterie du général Aimé.

A 7 heures du matin, les Allemands canonisent violemment les ouvrages défensifs. De tous les côtés, le labourage infernal des obus crée de monstrueux cratères. A 10 h 30, malgré le brouillard et la neige, les forces d'assaut allemandes traversent le ruisseau glacé de Forges pour nettoyer le terrain au lance-flammes.

Malgré les tirs de l'artillerie française, les *Sturmtruppen* progressent inexorablement. En fin de journée, les Allemands ont gagné 3 kilomètres, laissant derrière eux des bataillons anéantis ou prisonniers. En urgence, l'état-major français dépêche des renforts aux bois des Corbeaux. Il faut contenir à tout prix cette offensive. Le lendemain, le village de Cumières subit de nouveaux tirs destructeurs. La bourgade n'est plus qu'un amas de

ruines fumantes. Des fantassins accrochés aux murs du cimetière résistent avec leurs mitrailleuses et interdisent aux Allemands d'avancer plus loin. Durant une semaine, de jour comme de nuit, une avalanche de bombes s'abat sur la rive gauche de la Meuse. A certains moments, il tombe plus de 100 obus à la minute. L'offensive est rythmée par les attaques et les contre-attaques. Le bois des Corbeaux est pris, perdu, repris, à nouveau reconquis...

Des milliers de soldats périssent dans ces combats. Faute de pouvoir évacuer et enterrer les morts, «les cadavres sont entassés derrière le bois des Corbeaux», témoigne, horrifié, un soldat en permission qui participe, début avril 1916, à une réunion du parti socialiste à Paris. On ne compte plus, en effet, les unités décimées dans ces forêts. Certaines, à l'image



Tallandier/Rue des Archives



de la 6^e division d'infanterie, du 1^{er} régiment de zouaves ou du 9^e bataillon de tirailleurs algériens, connaissent des pertes de 80 à 90 %.

Les récits sont plus effroyables les uns que les autres. «On marchait sur des morceaux de viande, c'était une bouillie humaine», écrira plus tard le capitaine Grand, du 211^e régiment, cité par Pierre Miquel (*Mourir à Verdun*, éd. Tallandier, 2000). Mais, Falkenhayn a beau déverser des tonnes d'obus et faire des milliers de victimes, les Français résistent toujours et encore. Comme le rapporte l'historien américain Paul Jankowski dans son *Verdun* (éd. Gallimard, 2013), le général Max von Gallwitz, qui commande les forces allemandes de la rive gauche de la Meuse, commence à douter de cette stratégie : «Nous ne prendrons Verdun qu'en 1920, au mieux !» dit-il.

PRIS AU PIÈGE DE LA BOUE

Sur des terrains ravagés par les bombardements et détrempés par les intempéries, chaque déplacement est périlleux. On voit ici un canon français de 155 mm embourbé dans les environs de Verdun.

1^{ER} MAI

Après avoir promis «On les aura !», Pétain quitte Verdun

Dans son ordre général du 9 avril 1916, Pétain avait écrit : «Les assauts furieux des armées du Kronprinz ont été partout brisés. Les Allemands attaqueront sans

doute encore, que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier !» Le général conclut : «Courage ! On les aura !»

Mais le 1^{er} mai 1916, après deux mois de commandement, Pétain quitte déjà Verdun. Pour l'éloigner du théâtre de la bataille, le général Joffre lui offre en effet une promotion spectaculaire à la tête des armées du Centre, dont Verdun n'est qu'un des éléments. Une manière habile d'écarter un officier à qui le Grand Quartier général reproche d'avoir résisté aux injonctions le pressant d'attaquer l'ennemi et de reconquérir le terrain perdu coûte que coûte. Pétain installe alors son QG à Bar-le-Duc et nomme le général Nivelle à sa place, à la tête de la 2^e armée.

2-7 JUIN

La résistance héroïque de la garnison du fort de Vaux

Ce 4 juin 1916, cela fait déjà soixante-douze heures que les quelque 600 hommes de la garnison de Vaux, emmenés par le commandant Raynal, sont retranchés dans les souterrains du fort. Depuis que l'ouvrage est tombé aux mains des Allemands, le 2 juin, les Français, asphyxiés par les gaz, soumis aux jets de grenades et inondés de liquides enflammés, refusent de se rendre. Ils poursuivent le combat, barricadés dans les tunnels où, derrière des sacs de sable, ils résistent dans des conditions abominables.

L'air où flottent les vapeurs toxiques de chlore, les odeurs de poudre, d'excréments et de cadavres mêlés, est irrespirable. Dans cette atmosphère infecte, où la chaleur est accablante, les poilus manquent de tout. De nourriture et surtout d'eau. Ils en sont réduits à lécher les murs suintants et à boire leur urine.

«Tenons toujours mais nous subissons une attaque par les gaz et les fumées, très dangereuse. Il y a urgence à nous dégager... C'est mon dernier pigeon», prévient Raynal. Baptisé «Vallant» par les soldats, le volatile, ●●●

SEUL AU MILIEU DES DÉCOMBRES

Une sentinelle française, masque à gaz sur le visage, monte la garde dans les ruines du fort de Souville, près de Verdun, en septembre 1916. Le soldat a fixé sur son fusil sa «Rosalie», surnom donné à la baïonnette.



Musée Nicéphore Népce, ville de Chalon-sur-Saône/Adoc-photos

Écrasés sous un déluge d'obus, les français opposent une résistance désespérée



Picture Alliance/Photo 12

Collection Dagji Ont/Imperial War Museum/Aurimages



COMME UN RIDEAU EMPOISONNÉ

Attaque au gaz à Verdun : avant d'ouvrir les bonbonnes contenant les produits asphyxiants, on attendait que le vent souffle dans la direction des lignes ennemies.



L'HORREUR OMNIPRÉSENTE

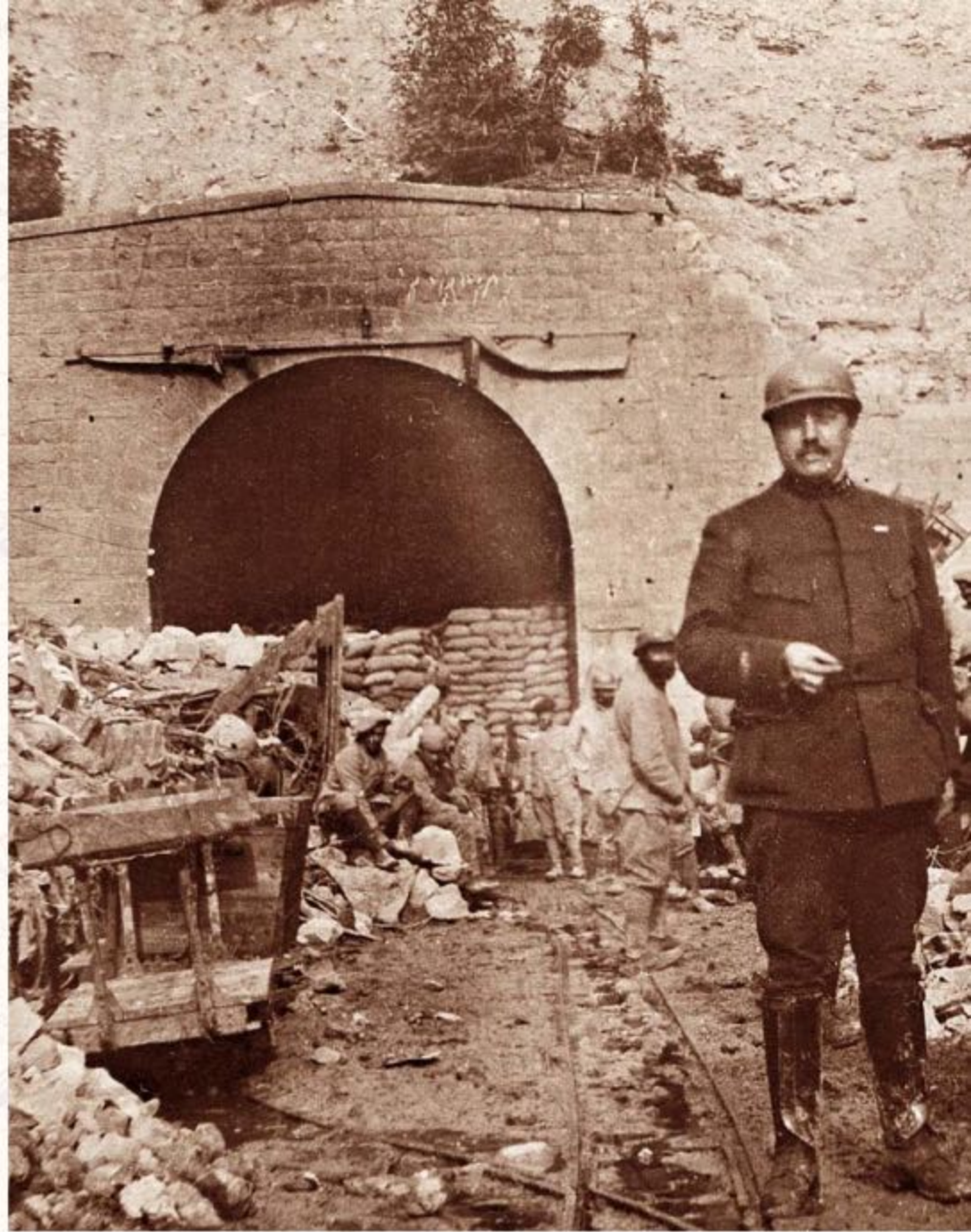
Les morts sont partout dans les zones de combats. Ce soldat allemand, aux aguets dans une tranchée près du fort de Vaux, doit cohabiter avec le cadavre à demi enseveli d'un fantassin français.

●●● portant le matricule 787.15 parvient à traverser les fumées toxiques pour livrer ce message à la forteresse de Verdun. D'autres appels de détresse parviennent par communication optique. Toujours plus dramatiques. Dans la nuit du 5 au 6 juin, alors que huit régiments allemands sont en position, Raynal se désespère. Il envoie un nouveau message optique qui parvient tronqué à cause des bombardements : «53 blessés... aspire... pertes... complet épuisement. Vive la France !»

Le 6 juin, une ultime tentative française de dégagement du fort échoue. Dans ce qu'il leur reste de souterrain, les reclus n'en peuvent plus. Au sol, certains, totalement déshydratés, agonisent alors que d'autres sont pris d'accès de folie. Ceux qui en ont encore la force tirent à la mitrailleuse sur les assaillants qui se présentent. Leur courage impressionne les Allemands. Le correspondant de guerre Kurt von Raden écrit : «La conduite de la garnison française est admirable.»

Au matin du 7 juin, un officier allemand va à la rencontre de Raynal pour négocier la reddition des assiégés. Quelques instants plus tard, les 250 derniers défenseurs du fort, assoiffés et à bout de force, se rendent. Fait exceptionnel, les Allemands se mettent au garde-à-vous pour recevoir leur capitulation. Le Kronprinz tient à rendre hommage en personne à ses ennemis. Le prince héritier salue, en français, la bravoure du commandant Raynal et lui offre un poignard et un sabre d'officier.

Le général Joffre n'est pas en reste. La veille de la reddition, il a fait nommer Raynal commandeur de la Légion d'honneur. Quant au pigeon Vailant, il sera cité plus tard à l'ordre de la Nation et décoré de la croix de guerre 1914-1918. C'est que l'épisode du fort de Vaux, aussi héroïque soit-il, tombe au mieux pour le commandant en chef des armées françaises. «A point pour camoufler la honte de la chute de Douaumont en février, tombé sans même avoir été défendu», estime l'historien Jean-Yves Le Naour dans 1916, l'enfer (éd. Perrin, 2014).



CET OUVRAGE SERA LEUR TOMBEAU

Pause cigarette pour ces officiers en charge des travaux de consolidation du tunnel de Tavannes, transformé en abri. En septembre 1916, un accident provoquera la mort de 500 soldats français.

11 JUILLET

Le miracle de Souville

Les Allemands opèrent leur dernière grande offensive sur Verdun le 9 juillet 1916. Elle se déroule dans le secteur de Souville, principal poste d'observation de l'armée française depuis la chute de Douaumont.

Prendre ce site stratégique devient alors un objectif majeur pour le général von Falkenhayn.

Depuis le début du mois de juin, le site est soumis à un pilonnage tellement massif et intensif – 1 600 obus par jour – qu'il rappelle les plus terribles orages de feu du mois de février. Les murs du fort sont percés de toutes parts. Les fortins, les tourelles et autres casemates se sont effondrés. Le réseau de tunnels n'est plus praticable. L'ouvrage est en ruine mais toujours aux mains des Français dont les mitrailleuses positionnées à chaque entrée réussissent encore à tenir l'ennemi à distance.

Le 11 juillet, les Allemands emmenés par le général von Knobelsforf déclenchent une nouvelle tentative d'assaut, précédée par une attaque



Coll. O. Calonge/Adoc-photos

aux gaz. A proximité du fort de Souville, plusieurs unités françaises dépêchées sur place progressent péniblement, sont décimées, faites prisonnières ou mises en déroute.

L'une d'elle, la 3^e compagnie du 7^e régiment d'infanterie, n'a pas réussi à gagner la position des Carrières qui lui a été assignée. Elle ne compte plus qu'une soixantaine d'hommes vivants. L'officier le plus gradé de la compagnie est désormais un lieutenant de 34 ans : Kléber Dupuy. Il est originaire du bassin d'Arcachon, joueur de rugby et instituteur dans le civil. Il décide de conduire sa cohorte dans les ruines du fort et de s'y retrancher. Parvenu sur place, il découvre que la garnison a presque entièrement succombé aux gaz asphyxiants. Le lieutenant-colonel

Astruc, qui commande l'ouvrage, est lui-même à l'agonie.

Au cours de la nuit, Dupuy est rejoint par le capitaine Decap, accompagné de quelques hommes. Pour échapper aux bombardements, tous se terrent dans les rares parties de souterrains encore en état. La résistance s'organise. Durant plusieurs heures, le lieutenant Dupuy et une poignée de fantassins repoussent les assaillants à coups de grenades. Une trentaine de soldats du Kaiser parvient néanmoins à grimper au sommet du fort. Mais leur exploit est de courte durée. Les hommes de Dupuy ne tardent pas à les déloger et à faire prisonniers les survivants. La place forte reste imprenable. Les Allemands, affaiblis par les grenades, bloqués et repoussés dans les fossés par le feu des mitrailleuses, finissent par renoncer.

Le 12 juillet, à 11 heures du matin, le lieutenant Dupuy et sa quinzaine de fantassins encore vivants sont enfin relevés. En stoppant l'attaque allemande, cette poignée d'hommes a, sans le savoir, sauvé Verdun. Le Kronprinz ne s'y trompe pas. Quelques heures plus tard, il écrit : « Les objectifs fixés n'ayant pas été atteints, l'ordre est désormais de se tenir sur une stricte défensive. »

4 SEPTEMBRE Catastrophe dans le tunnel de Tavannes

Dès le début de la bataille, le tunnel ferroviaire de Tavannes, qui relie Metz à Verdun, est fermé. L'ouvrage enterré, long de près d'un kilomètre et demi, est aménagé par l'armée française pour accueillir le poste de commandement de plusieurs unités. Le lieu sert aussi d'abri, d'infirmerie d'urgence, de prison et encore de dortoir. Au fil des opérations, des chevaux, des marchandises, du matériel et des munitions sont stockés aux deux extrémités de ce tunnel en proie à l'insalubrité et aux odeurs pestilentielles.

Le 4 septembre, vers 21 h 30, deux formidables explosions retentissent

dans la galerie souterraine. Des fusées transportées à dos de mules prennent feu. L'incendie, alimenté par les cloisons de bois, se propage à des bidons d'essence puis gagne le dépôt de munitions. La panique est totale : les soldats sont prisonniers de l'épaisse fumée qui envahit tout. Ceux qui ne réussissent pas à s'échapper meurent piétinés ou asphyxiés.

Le brasier est si intense qu'il faudra une semaine aux équipes de secours avant de pénétrer dans le tunnel. Le 11 septembre, ils dégageront les cadavres carbonisés de près de 500 soldats. L'origine du drame n'a jamais été élucidée avec certitude.

24 OCTOBRE La contre-offensive et la prise de Douaumont

La bataille de Verdun fait rage depuis déjà sept mois. Contrairement aux attentes du général Falkenhayn – il a été remplacé à la fin août par le maréchal Hindenburg – la France n'est pas à genoux. Elle est même prête à lancer une contre-offensive.

Le 24 septembre, le général Mangin évoque pour la première fois la possibilité de reprendre le fort de Douaumont. Cette campagne est minutieusement préparée. Les stratèges français ont tiré les leçons d'une première tentative, au mois de mai précédent, qui avait abouti à un échec. La zone de l'offensive en projet devient un vaste chantier. Tout doit être prêt pour la mi-octobre. En prévision des combats qui doivent mobiliser entre 100 000 et 200 000 hommes, deux gares sont aménagées, à Baley-court et à Landrecourt. A raison de cinq trains par jour, ce sont quelque 50 000 tonnes de matériel et de munitions qui sont déchargées.

Par tous les temps, des sapeurs du génie s'activent. Ici, pour creuser des boyaux et des « parallèles de départ » (espaces aménagés parallèlement à la tranchée de première ligne, permettant de concentrer les combattants d'une vague d'assaut). Là, pour édifier en hâte des abris bétonnés ●●●



Musée Nicéphore Niépce, ville de Chalon-sur-Saône/Adoc-photos

UN GUETTEUR MONTE DANS LE CIEL

A l'abri d'une carrière, un ballon captif Caquot (du nom de son concepteur) prend son envol. Ces engins volants étaient utilisés pour observer les lignes adverses et renseigner les artilleurs afin qu'ils ajustent leurs tirs.

**Sur terre comme dans les
airs, on se bat pour tenir
coûte que coûte les positions**

EN ATTENDANT LE CORPS À CORPS

Moment de répit dans une tranchée, toujours trop bref. En octobre 1916, les troupes du régiment d'infanterie coloniale du Maroc (le régiment le plus médaillé de France) s'apprêtent à reprendre le fort de Douaumont aux Allemands.



World History Archive/Photoshot/Aurimages



Coll. Casagrande/Adoc-photos

LE PETIT TRAIN DE LA GRANDE GUERRE

Imaginée et fabriquée par l'industriel Decauville, cette voie de chemin de fer étroite (0,60 mètre d'écartement) permettait de ravitailler les premières lignes ou de transporter des pièces d'artillerie ou, comme ici, des obus.

●●● destinés à protéger les mitrailleurs. Ailleurs, pour empierrer solidement les voies de desserte et ainsi éviter qu'elles ne se transforment en un bournier impraticable.

Cette fois, rien n'est laissé au hasard. L'emplacement des canons et des mortiers est étudié et décidé en fonction du terrain et des défenses allemandes. Ainsi, les tubes de 155 millimètres sont-ils positionnés de façon à frapper les secteurs fortifiés et ceux de 75 millimètres à marmiter les terrains les plus dangereux. Quant aux soldats, en plus des munitions et des vivres pour quatre jours, ils seront cette fois dotés d'une tente, d'une couverture et d'une protection de culasse afin que leur fusil-mitrailleur ne se remplisse pas de boue.

Mangin, qui a en mémoire les défaillances de liaison entre les troupes et l'état-major, a ordonné un enfouissement très profond de câbles téléphoniques afin que la première ligne puisse rendre compte des événements. Dans ce même souci, il a prévu que l'aviation soit mise à contribution pour la transmission des ordres. Chaque division d'attaque sera ainsi reliée à une escadrille qui l'informera par radio ou par signaux visuels des résultats de ses tirs.

Tout est prêt pour que l'attaque puisse intervenir le 15 octobre. Mais, ce jour-là, il pleut à torrent. Les soldats ont les pieds dans l'eau. A certains endroits, il y a un mètre d'eau dans les tranchées. Prudent, Mangin repousse l'offensive d'une semaine. Le 21 octobre, commence l'attaque préparatoire de l'artillerie. Elle est suffisamment violente pour que les Allemands prennent peur : certains préfèrent se rendre sans combattre quand d'autres reçoivent l'ordre de procéder à l'évacuation de Douaumont.

Trois jours plus tard, c'est l'attaque générale. A 11 h 40, le 24 octobre, 654 canons entament le bombardement massif des lignes allemandes : 240 000 obus sont tirés. Douaumont est frappé à mille reprises. Vaux quatre cents fois. Malgré l'épais brouillard, les Français progressent sur le champ de bataille. Le village de Douaumont, en ruine, est pris. Le ravin de la Couleuvre

aussi. Mille cinq cents hommes sont faits prisonniers. A 17 heures, les fantassins du régiment colonial du Maroc, qui a déjà perdu 800 soldats, pénètrent dans le fort de Douaumont. A 20 heures, la garnison allemande se rend. Elle ne compte que 25 hommes...

CET AMAS DE PIERRES FUT VERDUN

Après huit mois de bombardements, la ville est en ruine mais elle n'est pas tombée. Après la fin des combats, on estimera que plus de 60 000 obus se sont abattus sur la préfecture de la Meuse.

L'attaque du fort de Vaux se révèle moins facile car l'artillerie française n'a pas détruit toutes les tranchées alentour. Les combats y sont longs et sanglants. Le mauvais temps qui persiste gêne l'avancée des troupes de Mangin. Malgré les 4 000 obus de 75 tombés depuis le 22 octobre sur le fort de Vaux, les Allemands tiennent toujours l'ouvrage. La bataille se prolonge jusqu'au 2 novembre quand les soldats du Kaiser préfèrent se retirer. A 2 heures 30 du matin, le 3 novembre, le 298^e régiment d'infanterie prend possession du fort... quasiment vide.

Dans le communiqué qu'il rédige, lui-même, Joffre triomphe et met en avant «une démoralisation certaine» de l'ennemi. Ce que le généralissime



garde secrètes, ce sont les conditions réelles de la victoire : la prise de deux forts préalablement désertés. Quoi qu'il en soit, la nouvelle fait la une de tous les journaux qui rivalisent de superlatifs pour raconter ces succès dont le pays a tant besoin. Ce jour-là, la France en est certaine, la bataille de Verdun est gagnée.

DÉCEMBRE 1916

Les Alliés repoussent la main tendue de l'Allemagne

En cette fin d'année 1916, l'Allemagne impériale joue son va-tout. Bousculé en octobre par la contre-offensive du général Mangin

et étranglé par le blocus que la France et la Grande-Bretagne lui imposent, le Reich propose soudain la paix à ses ennemis. Berlin entend profiter de sa récente victoire sur la Roumanie pour se présenter en position de force.

Le 12 décembre, dans une note qu'il remet aux représentants des Etats-Unis, de l'Espagne et de la Suisse, le chancelier impérial Bethmann-Hollweg tend donc la main aux Alliés. Si la paix que propose Berlin n'évoque nullement la restitution de l'Alsace-Lorraine occupée, elle est en revanche assortie d'une menace à peine voilée : en cas de refus, ce sera la reprise de la guerre sous-marine que l'Allemagne promet de mener à outrance. Des torpillages qui, dans les mois précédents, ont frappé indistinctement les bâtiments militaires et les navires de commerce. A Paris et à Londres, la proposition est accueillie avec frilosité. Le 13 décembre, à la tribune de la Chambre des députés, le président du Conseil, Aristide Briand, lance : «J'ai le droit de dire qu'il y a là une ruse. Il y a là une tentative de diviser les Alliés pour troubler les consciences et faire chanceler le moral des peuples...»

Au même moment, sur le champ de bataille de Verdun, l'infanterie et l'artillerie françaises, épaulées comme jamais par l'aviation, préparent une offensive de grande envergure. Elle est programmée pour le 10 décembre sur un front d'une dizaine de kilomètres. Près de 900 canons dont 360 de calibre 75 millimètres – les fameux 75 – ont été transportés sur place malgré un sol détrempé. Cette fois encore, en raison des intempéries, le général Nivelle, qui commande la 2^e armée, reporte la date de l'offensive au 14 puis au 15 décembre. Ce jour-là, l'attaque débute à 10 heures dans des conditions épouvantables pour les hommes et le matériel. Par une température qui frôle - 20 °C, les Français connaissent des succès mitigés : en plusieurs points les Allemands résistent avec vigueur.

Le 16 décembre, il est presque 1 heure du matin quand les Français déclenchent un assaut surprise. A

9 heures, ils reprennent le village de Bezonvaux. L'attaque est cette fois un succès. Le Grand Quartier général français a de quoi pavoiser : les poilus ont fait plus de 11 000 prisonniers, saisi plus d'une centaine de canons et autant de mitrailleuses lourdes. Les opérations se poursuivent les deux jours suivants, jusqu'au 18 décembre.

Les Allemands sont refoulés à 7,5 kilomètres de Verdun. Mangin jubile : «Personne ne peut plus douter qu'il soit possible de vaincre un ennemi supérieur en nombre et disposant d'une formidable artillerie...». Dans ses *Souvenirs de guerre*, le Kronprinz impérial écrira : «Pour la première fois, j'eus conscience de ce qu'était perdre une bataille.» Le Reich est aussi défait sur le terrain diplomatique. Le 30 décembre, les Alliés rejettent officiellement son idée de conférence de la paix.

AOÛT 1917

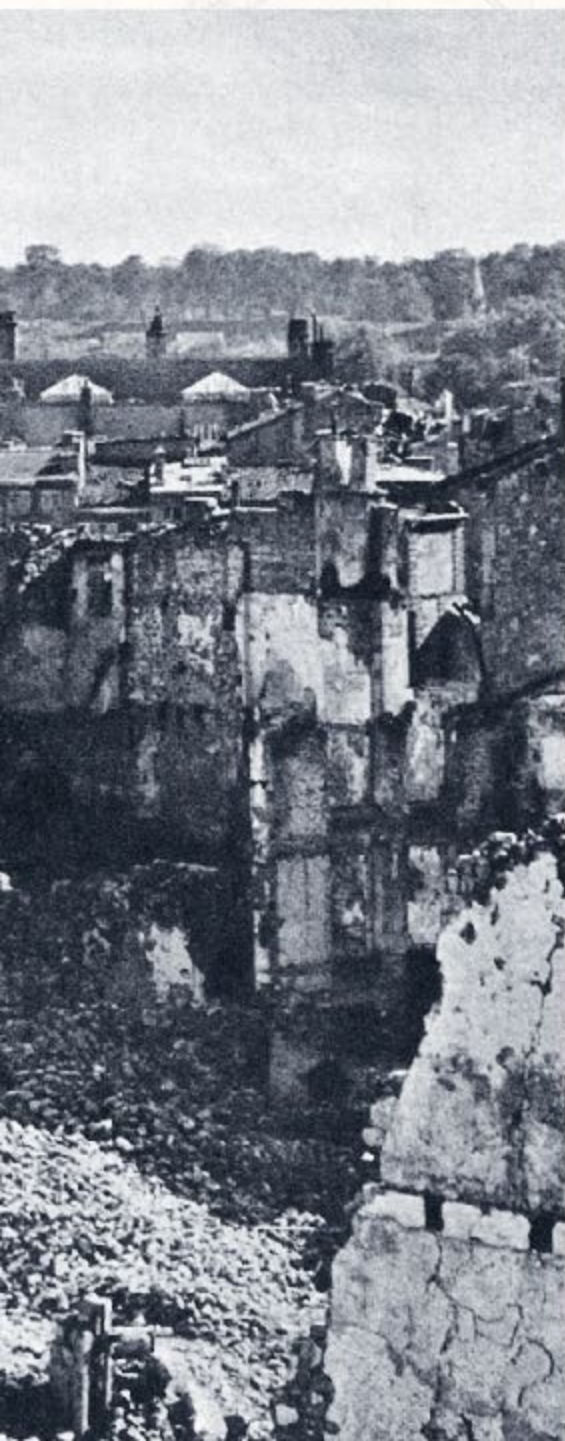
Les derniers soubresauts de la bataille

La reprise du fort de Douaumont, le 24 octobre 1916, puis l'offensive victorieuse du mois de décembre suivant ne marquent pas tout à fait la fin de la bataille de Verdun. Près de huit mois plus tard, en août 1917, les poilus mènent une très violente offensive dans ce secteur de la rive gauche de la Meuse.

L'artillerie tricolore crache des tonnes d'acier et inonde les poches ennemies de gaz toxiques. A l'issue de cette opération meurtrière, les derniers postes d'observation – notamment ceux de la crête du Mort-Homme et de la côte du Talou – sont repris. Les soldats français font 10 000 prisonniers et s'emparent d'une centaine de canons.

Les nouveaux maîtres de l'armée du Reich, le maréchal Hindenburg et le général Ludendorff ne contre-attaqueront pas. Une manière de confirmer que la bataille «industrielle» voulue par Erich von Falkenhayn avait été un échec. ■

JEAN-JACQUES ALLEVI



Bilderwelt/Roger-Viollet

FRANCE LES FORCES EN

LE CASQUE

Le modèle Adrian (du nom de son concepteur, le sous-intendant Adrian) se compose d'une bombe en tôle, d'une courte visière et d'un couvre-nuque.

L'ÉQUIPEMENT

Le havresac dit « as de carreau » contient une couverture et des effets personnels. Au-dessus trône invariablement la gamelle individuelle, inclinée vers l'arrière pour permettre le tir couché. Le sac en bandoulière contient, lui, des objets personnels.

L'ARMEMENT

Robuste, précis, très apprécié des soldats, le fusil Lebel avec son chargeur de huit cartouches est prolongé par une « Rosalie », longue et fine baïonnette à la lame cruciforme.

LE MASQUE À GAZ

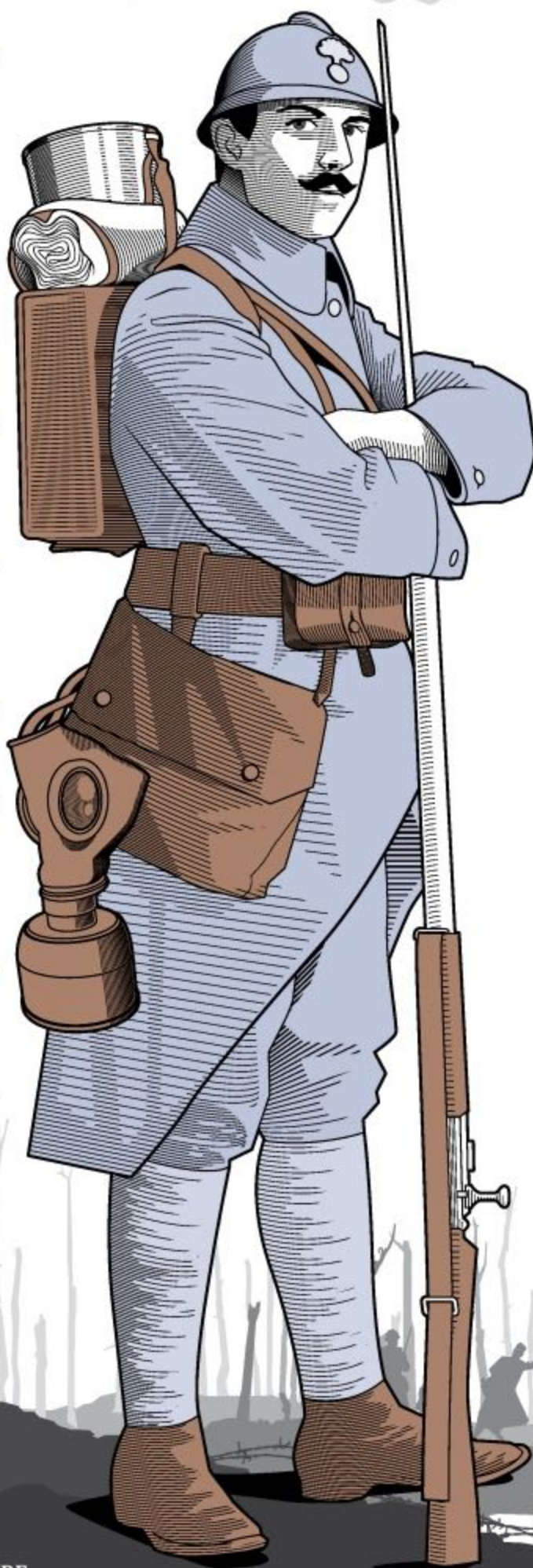
Il évolue tout au long de la guerre. On voit ici le modèle ARS (Appareil respiratoire spécial), le plus performant, mis en place à la fin du conflit.

LA TENUE

Le poilu français est vêtu d'une capote « modèle Poiret », en drap bleu horizon, et d'un pantalon de même couleur, s'arrêtant aux genoux et fermé par des lacets.

LES CHAUSSURES

Les brodequins associés aux bandes molletières furent préférés aux bottes que les soldats perdaient facilement en terrain boueux.



LES COMBATTANTS Des troupes en nombre à peu près

Grâce au système de rotation mis en place par Pétain, 70 % des soldats de l'armée française ont été mobilisés à Verdun.



L'ARTILLERIE Un avantage numérique et technologique

Moins nombreuse, l'artillerie légère, grâce au canon de 75 mm, a pourtant une cadence de feu plus importante que celle de l'ennemi.



LE NOMBRE D'OBUS Deux tactiques opposées : un feu

Choissant un tir rapide (un coup par minute), un régiment envoie au maximum 3 200 obus en une semaine sur l'ennemi.



L'AVIATION Les as de la chasse française se sont battus

En février 1916, l'état-major ne compte que quatre escadrilles d'observation et de photo aérienne et qu'une seule de combat.



LE BILAN DES PERTES HUMAINES Plus de 700 000 victimes,

Les nombres de tués et de blessés sont sensiblement similaires dans les deux armées : les affrontements de février et de mars 1916 sont toutefois les plus meurtriers.



PRÉSENCE ALLEMAGNE

égal mais plus fraîches côté français



1 250 000

Côté allemand, ce sont pour l'essentiel les mêmes corps d'armée qui ont combattu pendant toute la durée de la bataille.

pour les batteries du Reich



2 200 pièces

L'armée possède davantage de canons lourds : performants et plus récents, ils tirent plus vite et plus loin (5 à 6 km de plus).

intensif contre un pilonnage méthodique



30 millions

Le marmitage systématique fait pleuvoir en moyenne 100 000 projectiles par jour sur les lignes françaises.

à un contre quatre



280 appareils

Le 21 février 1916, l'armée allemande aligne à Verdun une flotte de 280 appareils, dont 40 redoutables chasseurs Fokker.

dont 80 % causées par l'artillerie



143 000 tués ou disparus

Après dix mois de combats, chaque camp revient à la position initiale, de début 1916. Les historiens considèrent que le résultat militaire de la bataille de Verdun fut nul.



190 000 blessés



LE CASQUE

Le Stahlhelm (casque) en acier, plus adapté que le casque à pointe fait de cuir bouilli, fut distribué pour la première fois à Verdun.

L'ÉQUIPEMENT

Le havresac contient des vivres, des effets de rechange et un nécessaire de toilette. On y fixe gamelle, capote, toile de tente, outil individuel. Le ceinturon porte les cartouchières, un poignard ou des grenades.

L'ARMEMENT

Le fusil Mauser Gewehr 98 est doté d'une baïonnette à lame à double tranchant. Conçue à l'été 1916, la grenade à manche (Stielhandgranate), étanche à la boue, sera une des armes principales dans les tranchées.

LE MASQUE À GAZ

Plus avancés que les Français en matière de guerre chimique, les soldats sont équipés de Gummimaske (masque en caoutchouc) et de deux cartouches filtrantes de rechange.

LA TENUE

La Feldbluse, vareuse en drap gris vert foncé (Feldgrau) est fermée par des boutons dissimulés sous une patte. Veste et pantalon étaient dépourvus de liseré pour plus de discrétion.

LES CHAUSSURES

Les bottes en cuir seront remplacées par des brodequins et des molletières pour les mêmes raisons que les troupes françaises.

COMMENT

Avant même la fin de la guerre, s'est forgée la légende de

PÉTAIN

l'«homme de la défensive», celui qui avait gagné la bataille

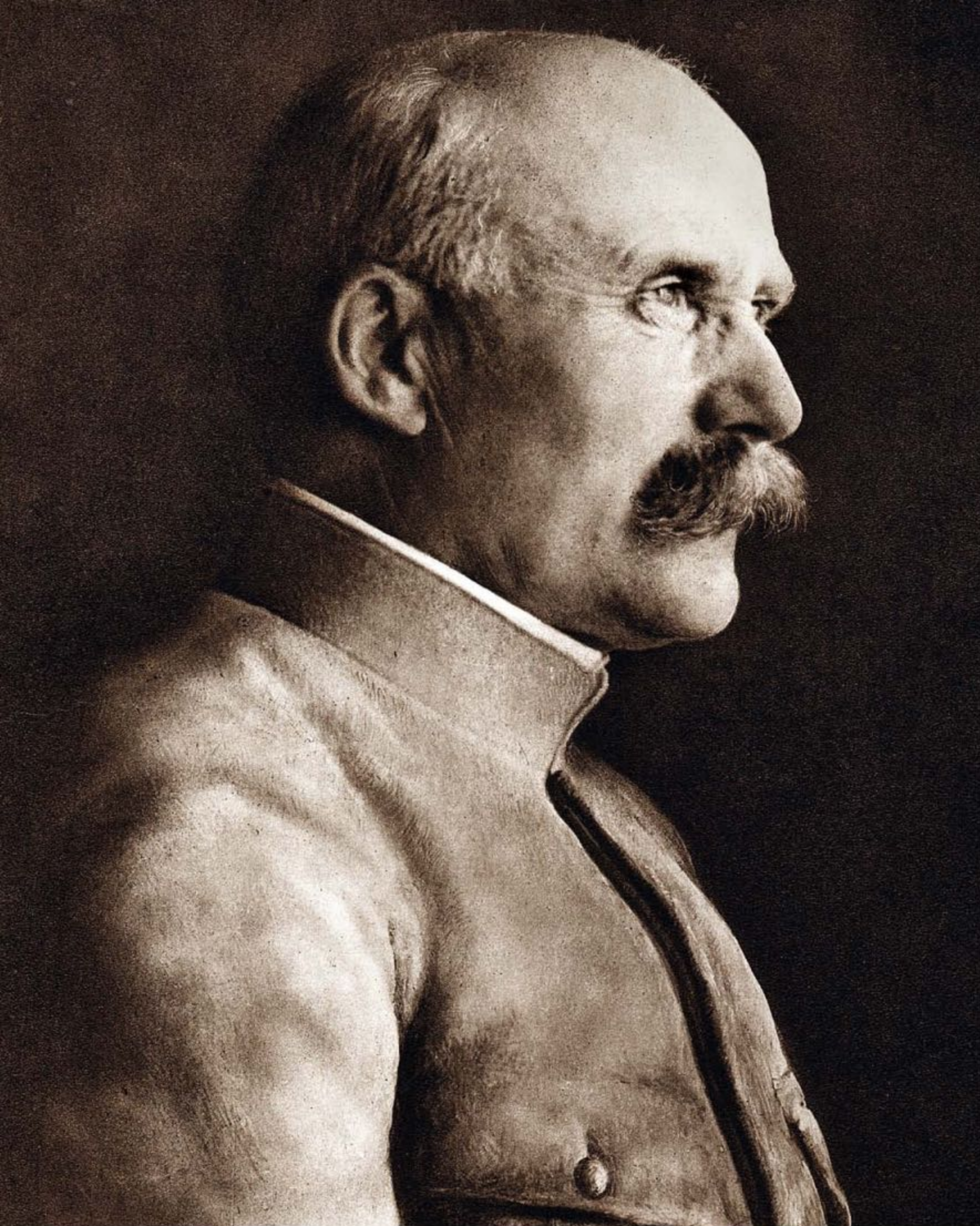
EST DEVENU

de la Meuse en épargnant le sang des soldats... Mais quel fut

LE HÉROS

exactement le rôle de l'ambitieux général dans le tumulte de 1916 ?

DE VERDUN



Ann Ronan Picture Library/Heritage Images/Getty Images

Le général Philippe Pétain en 1916, au moment où il se voit confier le commandement en chef du secteur de Verdun.

La gloire ne s'est pas fait attendre. «Qui n'a entendu raconter l'arrivée du général Pétain à Verdun, par la neige, un soir d'hiver ?» s'exclame ainsi l'un des grands quotidiens de l'époque, *L'Echo de Paris*, dans son édition du 7 janvier 1917. A peine un mois après la fin de la bataille, la légende est déjà en marche. Le dithyrambe ne faiblira plus, qui va faire du «sauveur de Verdun» pour longtemps le plus populaire des généraux français de la Grande Guerre.

Cette gloire, Philippe Pétain, en 1914, ne s'y attendait guère, ne l'espérait plus. A vrai dire, ce colonel de 58 ans, déjà proche de la retraite, s'en souciait assez peu. Sa carrière de militaire en temps de paix – lente pour cette raison – n'en a pas moins été honorable, même plutôt brillante. Né en 1856 dans une famille de paysans picards, saint-cyrien à 20 ans, il appartient durant sa jeunesse et sa maturité à «une armée décidée à tirer résolument les leçons de la défaite de 1870», écrit l'historienne Bénédicte Vergez-Chaignon dans une biographie très documentée (*Pétain*, éditions Perrin, 2014). Peu tenté d'accélérer son avancement en contribuant à la construction de l'empire colonial en Afrique et en Asie, cet officier sans combat, mais qui rédige et réfléchit bien, mène une carrière surtout intellectuelle.

Il est l'un des rares à pressentir l'importance de l'artillerie et de l'aviation

A partir de 1901, durant une dizaine d'années, il instruit l'élite des officiers à l'Ecole de guerre. Il y développe une théorie nourrie par les réflexions que lui inspirent la guerre des Boers (1899-1902) et la guerre russo-japonaise de 1905. A la doctrine, qui prévaut au grand état-major, de l'offensive à tout prix, il oppose la prépondérance du feu, c'est-à-dire de l'artillerie. L'armement moderne, à ses yeux, a rendu contre-productif cette «sorte de marée montante qui doit s'avancer inébranlable sous le feu». C'est, dit-il, durant un de ses cours donné à l'Ecole de guerre vers 1910 «l'attaque à coup d'hommes dans sa manifestation la plus brutale, une espèce de jeu de massacre». Il faut privilégier les positions en profondeur contre le maintien meurtrier des positions en première ligne. Bref, l'élément moteur de l'offensive, à l'ère industrielle, ce ne sont plus les hommes – qu'il faut préserver, les ressources humaines n'étant pas inépuisables –, c'est la technique : «L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe.» Il va jusqu'à s'intéresser à l'aviation comme instrument de reconnaissance. Mais aussi

parce qu'elle permettrait d'accroître la portée de l'artillerie terrestre. A la même époque, le futur maréchal Foch déclare devant un journaliste que l'aviation militaire n'a aucun avenir : «Tout ça, voyez-vous, c'est du sport, mais pour l'armée, c'est zéro.»

Ces théories nouvelles, le colonel les expose lors de cours fréquentés par le gotha de l'armée, avec une force de conviction qui ne lui vaut pas que des amis. Il emporte l'adhésion de plusieurs hauts gradés et d'un tout jeune saint-cyrien qui, en 1912, sert sous ses ordres et le reconnaît comme son maître, Charles de Gaulle.

En août 1914, Pétain a cru comme tout le monde que la guerre serait courte – quelques semaines, tout au plus. Le théoricien passe à la pratique et les résultats sont là : il couvre avec efficacité la retraite du général Lanrezac en Belgique ; il participe en septembre à la victoire de la Marne en prônant l'importance de l'artillerie et le recours à l'aviation ; il est le seul à réussir une percée du front allemand en Artois, le 9 mai 1915 ; enfin, Pétain se distingue en septembre lors de la nouvelle offensive (qu'il a formellement désapprouvée) lancée en Champagne par Joffre, ce qui oblige le généralissime à reconnaître «son sens très exact des réalités». La réalité, c'est que cette première année de guerre est catastrophique pour l'armée française, saignée à blanc, puis enlisée dans les tranchées. Si le colonel, en ces quelques mois, a gravi les derniers échelons de la hiérarchie militaire – général de brigade, puis général de division, enfin général commandant la 2^e armée – c'est que Pétain, comme l'écrit Henri Amouroux (*Pétain avant Vichy*, éd. Fayard, 1967), «avance moins grâce à ses succès [...] que par les défaites des autres. Pour le jeter au premier plan, il faudra l'extrême péril».

Et c'est le tonnerre de Verdun. L'attaque frontale des Allemands, le 21 février 1916, contre ce complexe fortifié, est d'une brutalité à laquelle on ne s'attendait pas. ●●●

A l'arrière du front, le général discute avec ses soldats. Très populaire, Pétain se distingue par l'attention qu'il porte aux poilus : organisation du ravitaillement, permissions, rotations régulières...



PRUDENT, IL EST
SURNOMMÉ «PÉTAIN
LA PÉTOCHE» PAR
SES ADVERSAIRES

Pétain et Joffre, à Souilly, en 1916. Derrière la poignée de main se cache une guerre des chefs : le premier reproche au généralissime sa stratégie d'offensive à outrance, qu'il juge suicidaire.

Keystone / Gamma



Bridgeman Images

LE GRAND OUBLIÉ

EDOUARD DE CASTELNAU, PREMIER DÉFENSEUR DE VERDUN

Au commencement de la carrière de Pétain, il y a Castelnau. Ce seigneur du Languedoc, 63 ans en 1914, que les Allemands estimaient pour son «talent militaire et sa chevalerie», est pourtant aujourd'hui sorti des livres d'histoire. Une injustice ? Du 24 au 26 août 1914, commandant la 2^e armée, ses exploits prolongent la victoire de la Marne vers l'est. Du 31 août au 11 septembre, en Lorraine, il remporte la bataille du Grand Couronné qui lui vaut d'être appelé le «Sauveur de Nancy». En 1915, à la tête du Groupe d'armées du Centre, il dirige l'offensive de Champagne : en quelques jours, il fait 25 000 prisonniers, prend 125 canons et pénètre de quelques kilomètres en territoire allemand. Le généralissime Joffre lui propose alors de devenir son principal adjoint. En février 1916, Castelnau prend très au sérieux, contre l'avis de tous, la rumeur d'une attaque imminente contre Verdun. Il se hâte d'en faire

évacuer les civils, fait venir des Vosges des renforts considérables en troupes et en artillerie. Au premier coup de canon, il convainc les généraux de conserver à tout prix la rive droite de la Meuse, afin que ses crêtes ne deviennent pas des bases de tir pour l'artillerie allemande. Il impose à Joffre, pour mener ce combat, le général Pétain. Les deux hommes, de la même génération, ont des affinités. Castelnau est aussi hostile à la philosophie de «l'attaque à outrance». Joffre lui reprochera son pessimisme, qui est aussi un réalisme. Les jeunes officiers du GQG le traitent de «catastrophard». Il discerne pourtant avec Pétain l'importance de la coopération inter-armes et de l'aviation militaire. Du 20 au 26 février, il prend les mesures drastiques sans lesquelles Pétain n'aurait sans doute pas tenu à Verdun. Castelnau a exercé sur le sort de cette bataille une influence décisive. Homme de droite, ce catholique royaliste est surnommé le «capucin botté». Après la guerre, il milite pour l'abrogation des lois laïques et la «restauration d'une cité chrétienne». Député de l'Aveyron de 1919 à 1924, il fonde la Fédération nationale catholique pour mettre en échec le projet d'offensive anticléricale du Cartel des gauches. De quoi indisposer les responsables de la III^e République ! Il n'aura jamais son bâton de maréchal... Il meurt à 92 ans, en 1944, ayant traversé les trois grandes guerres franco-allemandes. ■ J.-B. M.



Ecipad Piers 0237

●●● Sous les monstrueux coups de boutoir de l'artillerie allemande, la panique gagne jusqu'au Grand Quartier général de Chantilly (GQG), où Joffre est retenu de sonner la retraite par Aristide Briand, accouru de Paris. Selon le président du Conseil, il faut, pour le moral de la nation, après les terribles sacrifices de l'année précédente, tenir à tout prix. Joffre, sur les conseils de son bras droit, le général de Castelnau (voir encadré ci-contre), se tourne alors vers celui qu'il tient en réserve depuis l'offensive en Champagne : le général Pétain et la 2^e armée – des troupes fraîches, commandées par un homme que n'a pas encore contaminé le vent de panique qui souffle sur la Meuse. Le 25 février au matin, au GQG de Chantilly qui lui semble une «maison de fous», Pétain est reçu par un Joffre imperturbable : «Eh bien ! Pétain, vous savez que ça ne va pas mal du tout !» En fait, le généralissime soupçonne que Verdun, pour le général allemand von Falkenhayn, est un objectif secondaire, une opération de diversion. Et qu'il faut s'attendre à des attaques sur d'autres points du front. A moins qu'il s'agisse pour les Allemands de prévenir les offensives alliées en sapant le moral des Français. Il faut donc tenir Verdun, mais pas au point de compromettre la stratégie globale de l'Entente, c'est-à-dire l'offensive que Joffre prépare avec les Anglais sur la Somme. Tel est le litige qui va opposer les deux hommes.

Contrairement à Joffre, il estime que si Verdun tombe, le sort de la France est scellé

Pétain arrive à Souilly, son nouveau quartier général, au sud de Verdun, le 25 février au soir, alors que le fort de Douaumont vient de tomber. Atteint d'une double pneumonie, grelottant de fièvre, mais bien secondé par son état-major et par le général de Castelnau, il envisage rapidement et froidement la situation. Il entreprend aussitôt d'organiser une «position de résistance» pour une bataille qu'il pressent longue. Ces mesures visent à assurer la logistique, à rééquilibrer les forces d'artillerie (de cinq contre un en faveur des Allemands), à limiter l'usure des divisions engagées en assurant la relève régulière des unités combattantes dès qu'elles ont perdu un tiers de leurs effectifs. C'est ainsi que pendant dix mois, les deux tiers de l'infanterie française seront acheminés de Bar-le-Duc à Verdun par la Voie sacrée.

La vision qu'il a de cette bataille diffère du tout au tout de celle de Joffre. Pour Pétain, les Allemands ont réellement l'intention de prendre Verdun, d'ouvrir une brèche vers le sud, de couper l'armée française en deux et, après ce coup comparable à celui de Sedan en 1870, de foncer sur Paris. L'enjeu est énorme. L'issue de la guerre en dépend. Il ne s'agit pas d'une défense symbo-

lique ou simplement morale, il faut empêcher une percée qui risque d'entraîner la capitulation d'une bonne partie de l'armée française. L'héroïque sacrifice des premiers défenseurs (notamment des deux bataillons de chasseurs du lieutenant-colonel Driant) lui a offert un précieux répit. «Il était moins cinq», écrira-t-il. Désormais, il faut tenir, durer, jusqu'à ce que l'ennemi s'use à son tour.

«Courage, on les aura !» : son cri de résistance lui vaut l'admiration des poilus

Joffre approuve ces premières dispositions, puis s'inquiète de cette stratégie purement défensive, dévoreuse d'hommes et de matériels. Les 1^{er} et 5 mars, en visite à Verdun, il exhorte Pétain à reprendre le terrain conquis par les Allemands. Son opinion est que l'effet de l'artillerie doit être «ramené à sa juste valeur» qui est inférieure au «facteur moral» : en substance, que l'importance des dégâts compte moins que l'enthousiasme créé par l'énergie d'une offensive. Il faut attaquer. Pétain est d'un avis contraire. La situation a empiré, les pertes s'aggravent. Du 5 au 9 mars, puis du 10 au 15, puis du 20 au 22, enfin les 9 et 10 avril, il doit faire face à d'épouvantables assauts. C'est l'enfer d'une bataille sans cesse recommencée. Son ordre du jour du 9 avril se termine par un «Courage, on les aura !» qui retentit dans toute la France. De fait, l'attaque allemande marque le pas. Les hommes du Kronprinz s'enlisent. Cependant, à Chantilly, Joffre s'impatiente. Pétain donne à cette bataille interminable et coûteuse une «importance exagérée». Il faut en finir. Pourquoi tarde-t-il à retourner la défense en offensive ? «Pétain la pétoche», murmure-t-on. Au fond, il est «plus un organisateur qu'un chef militaire». Le général Brugère note que «Pétain serait surfait». Finalement, ne pouvant évincer l'artisan (déjà très célèbre) de ce qui est tout de même un succès, Joffre l'éloigne en lui offrant une promotion. Le 1^{er} mai, Pétain est nommé commandant du Groupe d'armées du Centre, avec 800 000 hommes sous ses ordres, dont ceux de l'armée de Verdun, qu'il ne commandera plus directement.

Sur le terrain lui succède le général Nivelle, secondé par le général Mangin. C'est alors, de mai à juillet, sous leur direction, en dépit des mises en garde répétées de leur prédécesseur, une suite d'offensives qui sont autant d'échecs sanglants. Il faut attendre septembre, l'offensive qui a commencé sur la Somme, les opérations qui ont repris en Russie (offensive Broussilov) et le remplacement de Falkenhayn par Hindenburg, pour que Nivelle et

Bridgman Images/Rue des Archives



Le 25 février 1916, PÉTAIN prend le commandement de l'Armée de Verdun. L'ennemi, maître de DOUAUMONT, menaçait d'atteindre les dernières collines qui protégeaient encore la citadelle lorraine. En plein accord avec le Général de CASTELNAU, qui avait donné sur place les premières instructions du haut commandement, le nouveau chef, calme et pressé, réunit l'ordre et l'audace. «ILS NE PASSERONT PAS», proclama-t-il aux troupes qui gravissent la VOIE SACRÉE. La bataille change d'âme. Le soir du 9 avril, certains d'écarter la progression ennemie, deux se défilent sur les deux rives de la MEUSE, PÉTAIN lance son ordre du jour, inspiré de DU GUESCLIN et de JEANNE D'ARC : «COURAGE, ON LES AURA!».

IMAGERIE DU MARÉCHAL - Illustration de LUDWIG 1911

Le prestige de Pétain aura de lourdes conséquences un quart de siècle plus tard. Cette image populaire date de 1941, au moment où l'homme de Verdun est devenu celui de Montoire...

Mangin, le 25 octobre, reprennent Douaumont contre une 5^e armée allemande démoralisée. On revient peu à peu à la ligne de front de février 1916. Ce n'est pas exactement une victoire française, mais c'est un échec allemand. La gloire en revient à Nivelle et Mangin – Nivelle le «massacreur», Mangin le «mangeur d'hommes», comme les ont surnommés les poilus. Ils sont officiellement déclarés les «vainqueurs de Verdun», jusqu'à ce mois d'avril 1917 où leur obsession de l'offensive se fracasse dans la Somme sur le Chemin des Dames : 70 000 tués pour rien. C'est alors l'irrésistible retour dans le cœur de l'opinion de celui qui, dans «l'extrême péril», a su manier «l'art du réel et du possible» (selon de Gaulle). Pétain réprime (avec mesure) les mutineries de centaines de soldats désespérés, remonte le moral de l'armée et décide, comme à Verdun en 1916, de gagner du temps : «J'attends les Américains et les chars.» «Il fut le plus humain et le plus proche de notre misère», dira un député de gauche, Pierre Cot, lorsque Pétain sera nommé ministre de la Guerre en 1934. Cette parole d'un rescapé de l'enfer exprime bien l'admiration que portaient encore les poilus et l'empreinte qu'il laissa dans les esprits. Les députés s'en souviendront lorsqu'ils accorderont les pleins pouvoirs au vieux maréchal en 1940. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

UN CERTAIN CAPITAINE

A 26 ans, il rêve de gloire et de baptême du feu... Promu capitaine en 1915, Charles de Gaulle brûle de combattre à Verdun. Cloué au lit par deux blessures, le jeune saint-cyrien n'avait pas pu participer aux batailles majeures de la Marne, de l'Artois et de Champagne. En partance pour le front, le 24 février 1916, dans une lettre à sa mère, il se dit convaincu qu'une «furieuse bataille s'engage, (...) que l'ennemi va y éprouver une ruineuse et retentissante défaite». C'est dans cet état d'esprit qu'il découvre la fournaise de Verdun qu'il vivra pourtant personnellement comme un rendez-vous manqué avec l'Histoire.

Alors que les Allemands prennent facilement le fort de Douaumont le 25 février 1916, le 33^e régiment, celui de Charles de Gaulle, arrive le soir même à Verdun. Quelques jours plus tard, dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, son régiment doit remplacer le 110^e en première ligne pour défendre le village et reprendre le fort. Le capitaine, envoyé en éclaireur, réalise que la situation est grave. Dès son retour à la base, de Gaulle note dans son rapport : «L'ennemi ne cessait de tirer sur tout ce qu'il voyait bouger (...). Malgré ces conditions désagréables pour une reconnaissance, je pus me rendre compte (...) que l'impression que nous a léguée le colonel commandant le 110^e était fautive et que les Allemands manifestaient tous les symptômes de ceux qui se préparent à attaquer.» Pour l'historienne Frédérique Neau-Dufour, auteur de *La première guerre de Charles de Gaulle, 1914-1918* (éd. Tallandier, 2015), le futur général s'affirme déjà : «Il interpelle les supérieurs hiérarchiques sur la situation militaire. Il critique l'officier du 110^e régiment d'infanterie, et ce, sans aucune crainte d'outrepasser sa fonction.» Dans ce livre révélateur, l'auteur s'appuie notamment sur

Blessé à Douaumont en mars 1916, ce jeune officier au futur prometteur est conduit en Allemagne dans un camp de prisonniers.

Il en gardera une obsession : ne jamais cesser le combat.

la correspondance entre Charles et sa famille. Des documents cruciaux pour comprendre comment de Gaulle a vécu ce conflit, très peu détaillé dans ses futurs *Mémoires de guerre*.

Au fond d'une tranchée, il est blessé à la cuisse par un coup de baïonnette

Dans son rapport destiné à la hiérarchie, le jeune capitaine souligne que le 33^e régiment n'a pas été informé par le 110^e d'une trouée sur la ligne de front. Entre la position de son régiment et celle des zouaves situés juste après, un «trou» de 700 mètres permet aux ennemis de s'infiltrer aisément. Son rapport, immédiatement envoyé à son colonel, ne permettra pas de changer la suite des événements. Quelques heures plus tard, dès 6 h 30 du matin, le 2 mars, alors que le 33^e régiment vient à peine de se mettre en place, les Allemands attaquent. Dans une lettre à sa mère, quatre mois après cette journée infernale, Charles décrira «l'inénarrable bombardement auquel nous avons été soumis». Il soulignera le courage des hommes alors même que «les agents de liaison étaient tués avant d'avoir fait dix pas». Soudain vers 13 h 15, les Allemands contournent les Français par le «trou» mentionné dans le rapport du capitaine. Pour ne pas tomber sous le feu ennemi,

de Gaulle rampe dans une tranchée. «A peine avais-je fait 10 mètres que, dans un fond de boyau perpendiculaire, je vis des boches accroupis pour éviter les balles qui passaient. Ils m'aperçurent aussitôt. L'un deux m'envoya un coup de baïonnette qui traversa de part en part mon porte-cartes et me blessa à la cuisse. Un autre tua mon fourrier [sous-officier chargé de l'intendance] à bout portant. Une grenade, qui m'éclata littéralement sous le nez quelques secondes après, acheva de m'étourdir.»

Blessé, de Gaulle est fait prisonnier par les Allemands. De mars 1916 à novembre 1918, il est obsédé par le fait de ne pas être sur le front. A sa mère, il écrit encore : «Combien je pleure dans mon cœur, de cette odieuse captivité, vous le savez ma si chère petite maman !» A sa sortie de Saint-Cyr, il avait pourtant choisi l'infanterie et le 33^e régiment sous les ordres de Pétain pour y réaliser ses ambitions. Le sort voulut qu'il subisse cette terrible humiliation. Ses cinq tentatives d'évasion témoignent de son acharnement à retrouver sa place au cœur de l'action. La Légion d'honneur qu'il reçoit en 1919, sur ordre signé de Pétain, sera sa seule consolation. C'est «le témoignage de l'estime générale où mes chefs ont bien voulu me tenir au cours de la campagne».

Verdun ne cessera de le marquer au fer rouge. Un talon d'Achille qu'utiliseront plus tard les antigaullistes pour déboulonner la statue du commandeur. Il n'aurait été, selon eux, qu'un lâche à Douaumont. Ainsi, Gaston Richebé, dans ses *Souvenirs d'un fantassin*, écrit : «Je tiens de source sûre qu'à Verdun sa blessure n'a été qu'une écorchure à la fesse.» Dès 1962, certains clament que le grand Charles est un imposteur, un traître qui a abandonné l'Algérie comme il avait déjà abandonné la France en 1916. Dans le *Dictionnaire Charles de Gaulle* (coll. Bouquins, 2006), l'historien Jean-Jacques Becker juge, au contraire, que cet échec était un mal né-

CHARLES DE GAULLE



Rue des Archives

cessaire qui a changé son destin : « Si le jeune capitaine avait fait la guerre jusqu'au bout, serait-il devenu le général de Gaulle ? » Car pendant sa détention, il a mûri ; il a étudié ouvrages historiques et politiques. Fait des conférences sur la guerre auprès de ses camarades, frappés par son autorité naturelle. Sa perception des combats a évolué. Lui qui, à 15 ans, dans son poème *Je voudrais* écrivait avec emphase « Quand je mourrai, j'aimerais que ce soit sur un champ de bataille », a revu son jugement.

Pour Frédérique Neau-Dufour, sa biographe, cette vision romantique de la mort va s'estomper après Verdun. De Gaulle dénoncera, en effet, dès 1916, l'offensive à tout prix : « Ces ordres d'assaut coûte que coûte, donnés par téléphone par un commandement si lointain, après des préparations d'artillerie dérisoires ou mal réglées ; ces assauts où les meilleurs officiers et les meilleurs soldats allaient se faire tuer comme des mouches. » Se dessine alors sa conception d'une armée moderne, d'une infanterie professionnalisée, appuyée par des unités de chars, qu'il soutiendra dans son livre *Vers l'armée de métier*, paru en 1934. Le protégé de Pétain y analyse aussi les défaillances de l'état-major et énumère les qualités nécessaires pour faire un bon chef en temps de crise ou de guerre. La défaite de Verdun a fait éclore l'homme du 18 juin, conclut Frédérique Neau-Dufour : « La blessure engendrée par la privation de combats ne se refermera plus. Elle achève de façonner une personnalité d'action et de ténacité. » En 1940, Charles de Gaulle défendra, cette fois, la France jusqu'au bout. ■

MAUD GUILLAUMIN, AVEC MARIE SAUMET

Avant l'épreuve

Charles de Gaulle en convalescence en 1915, un an avant qu'il affronte l'enfer de Verdun.

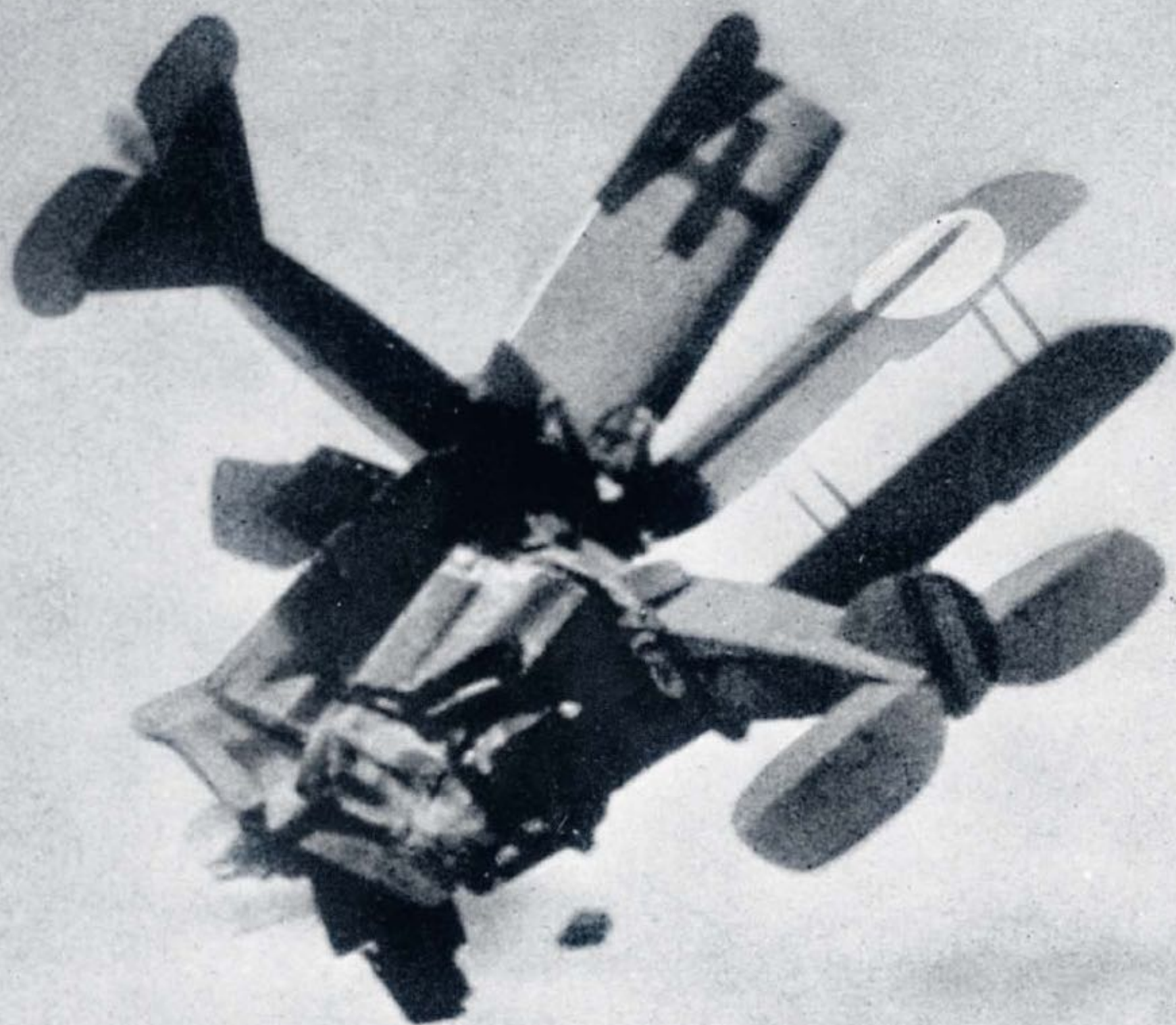
DUEL

en plein ciel

C'est à Verdun qu'est née la chasse française. Dix-huit escadrilles et les plus grands pilotes y ont combattu, participant largement à la victoire finale. Retour sur une épopée héroïque.

Ballet mortel dans les nuages : ces avions se percutent lors d'un combat aérien. Dès décembre 1915, l'aviation allemande a reçu pour mission d'empêcher les Français de découvrir les préparatifs de l'offensive allemande en éliminant ses avions d'observation.









PÉTAIN PRÉVIENT :
«SI NOUS SOMMES
CHASSÉS DU CIEL,
VERDUN SERA PERDU»

L'équipage d'un appareil d'observation de l'escadrille MF 44, basée à Toul, prêt à partir en mission, embarque un appareil photo. Les aviateurs de cette formation risquaient leur vie pour repérer les objectifs ennemis, régler les tirs d'artillerie et constater leurs effets.

Tel un oiseau ivre, le biplan rouge vif balafre l'azur de ses arabesques. Le pilote, vêtu d'une peau d'ours et la tête ceinte du bas de soie de l'une de ses conquêtes féminines, est à la fois exténué et exalté. Ce 24 avril 1916, Jean Navarre a volé pendant neuf heures et réalisé l'exploit inédit d'abattre quatre appareils ennemis. Du sol, montent les vivats adressés à celui qu'on surnomme «la sentinelle de Verdun». Les poilus le savent, leur salut est venu des airs.

«L'aviation, c'est du sport. Pour l'armée, c'est zéro !», déclarait cependant le général Foch peu avant le conflit. En septembre 1914, ce sont pourtant bien des avions qui, ayant repéré le changement de direction des armées allemandes, permirent de lancer à temps la contre-offensive sur la Marne et de sauver Paris. Le haut comman-

dement commença donc à réviser son jugement. Et le colonel Barès, nommé directeur du service aéronautique du Grand Quartier général, entreprit de développer l'arme nouvelle, tandis qu'au ministère de la Guerre, une 12^e Direction se voyait chargée de produire des appareils. Très vite, les forces aériennes mobilisèrent le gratin des pilotes mais aussi, comme le raconte le spécialiste Georges Pagé dans *La Bataille aérienne de Verdun* (éd. Grancher, 2014), des ingénieurs, mécaniciens et ouvriers, dont de très nombreuses femmes à l'arrière. Début 1916, l'aviation militaire avait déjà fait des progrès considérables. Et Verdun allait être son «creuset», comme l'écrira plus tard Pétain.

A l'aube du 21 février 1916, 1 500 canons allemands se mettent à pilonner les positions françaises. Déluge de fer et de feu : deux millions d'obus sont tirés en deux jours sur quelques kilomètres de front. Dans ses mémoires, le général Ernst von

Hoepfner, responsable de l'aéronautique allemande, explique que la bataille a en réalité débuté deux mois plus tôt : «Dès décembre 1915, l'état-major avait prescrit d'organiser méthodiquement la lutte contre l'aviation ennemie dans la région de la Meuse où il projetait de passer à l'offensive.» En prévision de l'attaque, les aviateurs allemands ont repéré et photographié tout le secteur avec soin. Dans le même temps, leur chasse interdit tout survol de leurs propres lignes par les appareils français.

Une armada de 280 appareils fonce sur Verdun

C'est seulement à la veille de l'offensive, le 21 février, que le passage d'un avion alerte l'état-major français de l'imminence d'une attaque. Une offensive à laquelle participe une armada de 280 appareils allemands rassemblés dans la région de la Woëvre, sur la rive droite de la Meuse. Du jamais vu. Trente-six escadrilles de Fokker prennent

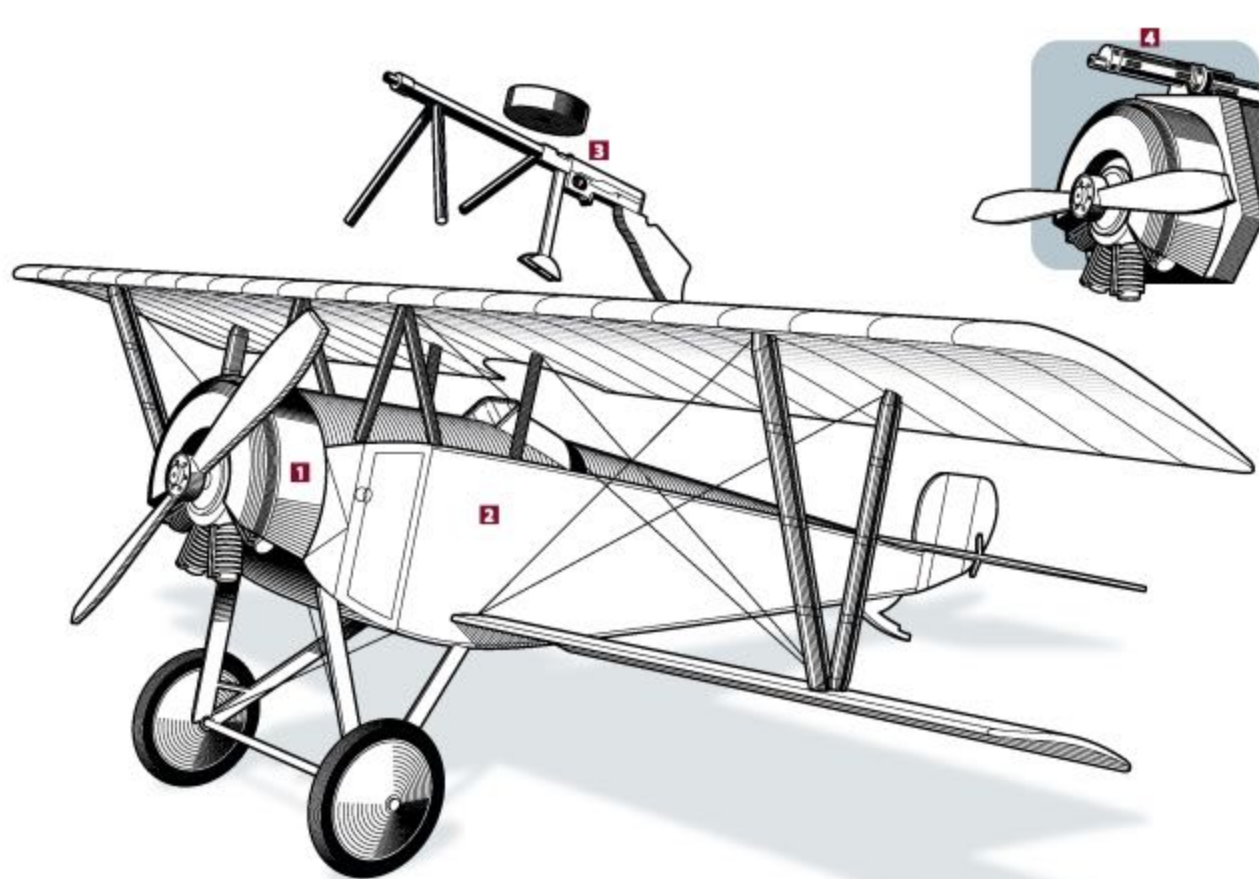
LE NIEUPORT, FLEURON DE LA CHASSE TRICOLE

1 Un moteur à 9 cylindres et d'une puissance de 80 chevaux permettait au Nieuport 11 d'atteindre une vitesse de 155 km/h. Début 1916, il était l'avion le plus rapide.

2 Ce monoplace était surnommé «Bébé» en raison de ses dimensions : 5,80 m de long, 2,40 m de hauteur, 7,50 m d'envergure. Son autonomie de vol était de deux heures.

3 Une mitrailleuse Lewis, calibre 7,7 mm, approvisionnée par un chargeur tambour de 47 cartouches, était fixée sur l'aile supérieure. Le pilote commandait le tir grâce à un câble.

4 Fin 1916, le Nieuport 17 fut équipé d'une mitrailleuse synchronisée pour tirer entre les pales de l'hélice.





Selva/Leemage

GEORGES GUYNEMER

part à la bataille, formant un infranchissable «mur aérien», les pilotes ayant pour mission d'éliminer tout intrus. Opérationnels depuis l'été précédent, ces chasseurs sont équipés d'un dispositif de synchronisation permettant de tirer à la mitrailleuse à travers l'hélice sans que les balles ne heurtent les pales. Face au «fléau Fokker», les avions de reconnaissance alliés se retrouvent vulnérables. L'état-major français ne dispose sur cette zone que de trois escadrilles d'observation, une de chasse et une de photographie aérienne. Soixante-dix appareils au total.

Ecrasés numériquement, les aviateurs français doivent se replier sur des terrains hors de portée des canons allemands. Privée de moyens aériens chargés de la guider, l'artillerie française, sans visibilité, est incapable de riposter et d'empêcher la progression des troupes allemandes. Les 24 et 25 février, quatre divisions françaises de renfort sont massacrées

par les canons ennemis renseignés par l'aviation et les *drachens* (ces ballons captifs qui, derrière les lignes allemandes, assurent la surveillance permanente de larges secteurs).

Lorsque Pétain prend le commandement de la 2^e armée, le 25 février, le ciel de la Meuse est donc entièrement aux mains de l'ennemi. Le général confie la mission prioritaire de sa reconquête

Le héros de tout un pays

Le capitaine Guynemer, ici aux commandes d'un Nieuport, a rejoint les escadrilles de Verdun le 12 mars 1916. Cet as remporta une trentaine de combats aériens. Abattu par les Allemands le 11 septembre 1917, on ne retrouva ni son corps ni son avion.

L'AVIATION FRANÇAISE EST IMPUISSANTE AU DÉBUT DE L'OFFENSIVE

à Charles de Tricornot de Rose. Depuis qu'il a décroché en 1911 le premier brevet de pilote militaire français, cet officier de 40 ans s'est consacré à perfectionner les appareils et à théoriser leur emploi militaire. Il a créé au printemps 1915 la première escadrille de combat française. Pétain l'exhorte : «Rose, balayez-moi le ciel ! Je suis aveugle ! (...) Si nous sommes chassés du ciel, alors, c'est simple, Verdun sera perdu.» De Rose reçoit carte blanche et obtient l'affectation immédiate de la moitié des escadrilles de chasse françaises et des meilleurs pilotes du moment, qu'il réunit à Bar-le-Duc dans la première unité aérienne autonome de l'armée française : le Groupement de combat. Jusqu'alors, les chasseurs assuraient la protection des avions de reconnaissance et des bombardiers. De Rose en fait des armes d'attaque. Dans une note du 29 février, il expose sa stratégie : «Des reconnaissances offensives seront effectuées suivant des tours réguliers, à des heures fixées par le commandant du groupe. (...) La mission des aviateurs est de rechercher l'ennemi pour le combattre et le détruire sur tout le front.»

Les attaques groupées sont préférées aux raids solitaires

De Rose impose aussi des règles strictes à ses pilotes. Fini les duels et autres exploits solitaires, les aviateurs s'uniront en «croisières», patrouilles de plusieurs avions groupés, pour détruire les *drachens* et les chasseurs allemands les protégeant. Cette stratégie s'appuie sur d'importants renforts matériels. Les pilotes disposent des nouveaux biplans Nieuport, tout juste mis en service. Sous la direction de l'ingénieur Gustave Delage, les usines de Suresnes et d'Issy-les-Moulineaux ont réalisé ce monoplace que sa petite taille (7,50 mètres d'envergure, 5,80 mètres de longueur) rend très maniable. On le surnomme d'ailleurs le «Bébé». Rapide et disposant avec son moteur de 130 chevaux, d'une grande vitesse ●●●

●●● ascensionnelle, son successeur, le Nieuport 17, sera le premier appareil français équipé d'une mitrailleuse synchronisée avec les pales de l'hélice, à la fin 1916.

Les «croisières» voulues par de Rose imposent un entraînement intensif, une discipline de vol rigoureuse et codifiée. Chaque appareil doit être identifié et respecter des distances de sécurité. Un «guide» commande la manœuvre, assisté par un «serre-file» à l'arrière de la formation. Les résultats de ces efforts ne se font pas attendre. L'aviation allemande ne peut s'opposer aux patrouilles massives, les avions d'observation français peuvent à nouveau prendre l'air. De Rose éloigné (il mourra d'un accident lors d'une démonstration le 11 mai), son Groupement de combat passe sous l'autorité de son adjoint, le

commandant Le Révérend, qui applique à la lettre sa stratégie. En avril, des as obtiennent tout de même la permission d'effectuer, en plus des patrouilles groupées, qui paralysent l'ennemi mais excluent tout effet de surprise, des raids solitaires ou à deux.

En combat singulier, les Français font désormais armes égales avec leurs adversaires. La guerre a stimulé les ingénieurs. Les avions grimpent maintenant en quelques minutes à une altitude que les plus rapides monoplans de 1914 peinaient à atteindre en une heure. Poussés par des moteurs toujours plus puissants et fiables, Nieuport et Spad combattent Fokker et Albatros à 150, voire 200 km/h. Le 22 mai 1916, la reconquête du fort de Douaumont bénéficie d'un intense feu aérien sur la position allemande. Inaugurée ce jour-là, l'in-

Une tête de mort pour emblème
Aventurier, cowboy, boxeur, en Amérique du Sud, Charles Nungesser est rentré en France pour participer à la Grande guerre. A bord de son avion identifiable à son emblème, une tête de mort, il remporta dix victoires à Verdun avant de rejoindre la Somme en juillet 1916.

vention d'un officier de marine fait aussi des ravages. Ancêtres du missile, les fusées Le Prieur sont fixées sur les mâts des Nieuport. Mises à feu électriquement, et tirées à moins de 200 mètres de la cible, elles détruisent en 30 minutes tous les drachens de la rive droite de la Meuse. Pour la première fois depuis février, les Français sont totalement maîtres du ciel.

Relatés par la presse, les exploits des as fascinent le public

L'espérance de vie des nouveaux pilotes reste très faible. L'entraînement, déjà, fait des hécatombes. Au combat, l'erreur est fatale. Du 21 février au 1^{er} juillet, plus de cent aviateurs français – pilotes et observateurs – perdent la vie dans le ciel de Verdun. Face à la proximité de la mort, la camaraderie est la règle. Les pilotes partagent leurs

CHARLES NUNGESSER



Hugh W. Cowin/Rox Features/Sipa



LORSQU'UN AVIATEUR EST TUÉ, SON ADVERSAIRE LUI REND HOMMAGE

expériences. Ils inventent et perfectionnent le tir en piqué, utilisent les nuages et le contre-jour pour surprendre l'adversaire. Leurs exploits, relayés par la presse, fascinent l'opinion publique des deux camps. Les as sont des stars. Les duels entre cocardes tricolores et croix noires forment la légende des Allemands von Richthofen, le fameux «Baron rouge», d'Oswald Boelcke et de Max Immelmann.

Dans l'autre camp, à Verdun, on trouve René Fonck, «l'as des as» aux 142 appareils ennemis abattus, Raoul Lufbery, un Franco-Américain qui sert dans l'escadrille La Fayette, constituée de volontaires, Georges Guynemer, jeune homme chétif dont l'engagement a été refusé plusieurs fois, mais qui compte déjà huit victoires en arrivant à Bar-le-Duc, ou encore Adolphe Pégoud, l'inventeur du

looping. Ce dernier a six victoires au compteur lorsque, le 31 août, une balle le frappe en plein cœur. Le pilote allemand qui l'a tué vient lancer sur les lieux de sa chute une couronne dont le ruban porte ce message : «De la part de son adversaire à l'aviateur Pégoud, tué au combat pour sa patrie.» Entre pilotes ennemis, l'hommage des couronnes va devenir une tradition.

Et puis, bien sûr, il y a Navarre, qui s'attaque souvent seul et sans autorisation aux appareils ennemis en formation. Au sol, c'est un noceur et un bagarreur. Dans les airs, c'est un prodige. Volontaire, il rejoint Verdun dès le 24 février. Deux jours plus tard, il réussit le premier «doublé» de la guerre, comme le raconte l'écrivain Jacques Mortane dans sa biographie *Navarre, sentinelle de Verdun* (éd. Baudinière, 1930). Il invente des acrobaties, attaque tête en bas pour mitrailler l'ennemi par surprise. En mai, premier Français à atteindre les dix victoires, il reçoit la Légion d'honneur avant d'être grièvement blessé, le 17 juin, au cours d'un duel au-dessus des Ardennes.

Même Foch, au départ réticent, admet le rôle crucial de l'aviation

Mise au point à Verdun, la stratégie imaginée par de Rose est reprise dans la Somme début juillet 1916. Cette fois, la préparation aérienne est minutieuse : les Alliés cumulent 300 appareils. Mieux équipés et entraînés, les Français dominent le ciel. La bataille se termine en octobre sans rupture décisive mais en ayant contribué à débloquent Verdun où la violence décroît, autorisant la contre-offensive française. Au terme de la première bataille aérienne de l'Histoire, la notion de maîtrise de l'air est définitivement admise par les états-majors des deux camps, y compris par son plus farouche détracteur. «La supériorité en aviation permet seule la supériorité en artillerie, indispensable pour avoir la supériorité dans la bataille actuelle», reconnaît Foch alors que s'achève l'année terrible. ■

BALTHAZAR GIBIAT

L'as des as allemand
Arrivé dans la Meuse en septembre 1917, Manfred von Richthofen (ici en 1917, après sa 62^e victoire), était le plus redouté des pilotes de chasse allemands. Il fut surnommé «Le Baron rouge», en référence à la couleur de la carlingue de son Fokker.

LE BARON ROUGE



Mary Evans/Rue des Archives

Les services
d'espionnage des deux
camps ont eu
à vaincre d'abord les
réticences des
états-majors. Avant d'être
considérés comme
indispensables.



À L'ÉCOUTE DE



Tout ouïe pour repérer l'artillerie
Cet étonnant appareil a été conçu par les Allemands pour localiser, grâce à la déflagration et à la lueur des tirs, la position des canons des Alliés.

Image Courtesy Drake Goodman/©Artist's Estate

L'ENNEMI

AU DÉBUT, JOFFRE SOUS-ESTIME LES RAPPORTS DE SES AGENTS

Jour d'hiver 1916 à Chantilly. Jour de guerre. A l'hôtel du Grand Condé où Joffre, commandant en chef des armées, a installé son QG, c'est l'habituelle atmosphère de fourmilière en alerte, la bousculade des uniformes... 450 officiers, 800 hommes de troupe et secrétaires s'activent dans cette immense bâtisse au style monumental. Sans compter les visiteurs, nombreux, parmi lesquels on compte aujourd'hui un « combattant de l'ombre » : le commandant Georges Ladoux, responsable du contre-espionnage français, dont la haute silhouette inquiète se faufile au long des couloirs. L'homme a dans sa serviette des rapports alarmants. Les antennes de renseignement de Belfort et de la Suisse font état – et ce n'est pas

la première fois – de concentrations de troupes ennemies au nord et à l'est de Verdun. Tout laisse penser qu'une offensive de première grandeur se prépare contre la ville où les Français, avec insouciance, allègent leurs défenses depuis l'été.

Ladoux doit voir un camarade de promotion, un colonel attaché à l'état-major. Il compte sur lui pour influencer directement Joffre, le pousser à agir... Mais comme il l'écrira dans ses *Souvenirs* (parus en 1937, aux éditions de France), c'est une douche glacée qui l'attend. A peine retrouve-t-il son ami, sur un palier d'étage bondé transformé en anti-chambre, qu'il apprend que Joffre ne veut rien entendre. « Il n'y croit pas, lui explique le colonel. Laissez tomber cette histoire-là... Vos tuyaux vont droit au panier. »

Le commandant Ladoux va pourtant insister pendant deux semaines encore. Ensuite, ce ne sera plus la peine. Car au bout de ces deux semaines, le 21 février 1916 à 7 h 15, l'offensive allemande, massive, est lancée sur Verdun, surprenant totalement les lignes de défense françaises. C'est le début d'une des plus meurtrières batailles de la Première Guerre mondiale. Dix mois d'enfer durant lesquels 53 millions d'obus sont tirés, dont ceux des monstrueux canons Krupp de 420 mm... Au total, à l'issue de l'affrontement, 306 000 morts, disparus et blessés du côté français, 406 000 dans les rangs ennemis. Soit une terrifiante moyenne de 71 000 victimes par mois de combat ! Tout cela pour en revenir sur le terrain, au terme du carnage, à la stricte situation antérieure.

Pourquoi Joffre est-il resté sourd aux mises en garde du commandant Ladoux ? On a dit qu'il jugeait Verdun imprenable. C'est avéré.

Qu'il était obnubilé par la préparation de sa propre offensive sur la Somme. Indéniable aussi. On a expliqué que depuis l'affaire Dreyfus, au tournant du siècle, nos services d'espionnage et de contre-espionnage avaient perdu de leur crédit, qu'ils étaient désorganisés, cloisonnés, éclatés entre autorités militaires et civiles. Là encore, c'est exact. Qu'on en juge : Ladoux dirige le 2^e bureau du Service de renseignement, la Section de centralisation, mais il existe en parallèle un 2^e bureau de l'état-major des armées, auquel s'ajoutera bientôt un 5^e bureau, le tout concurrencé par les services de la Sûreté générale, du ministère de l'Intérieur et de la préfecture de police de Paris ! On veut bien croire avec Chantal Antier, historienne auteure d'*Espionnage et espionnes de la Grande Guerre*, (*Revue historique des armées*, 2007), que cette situation confuse ne favorise pas l'exploitation rapide des informations...

Les infiltrés les mieux lotis sont équipés d'émetteurs radios

On aurait tort cependant de se représenter le renseignement, en 1916, comme une arme secondaire, négligeable et inopérante. Certes, on communique encore, comme aux temps héroïques de la guerre de 1870, à l'aide de pigeons voyageurs. Parfois même on teint ces volatiles en noir en espérant les faire passer pour des corbeaux, ce qui leur évite d'être abattus par l'ennemi... Mais on dispose également, avant même le début du conflit, de toute une pléiade de moyens modernes sophistiqués. Les communications sans fil, la cryptographie, le déchiffrement des codes de l'adversaire ne cessent de faire des progrès. On a inventé la microphotographie qui permet de reproduire n'importe quel document sur des surfaces d'un millimètre carré. Des ballons, des avions déposent régulièrement des agents derrière les lignes ennemies, jusqu'à 600 kilomètres de profondeur, et l'on s'efforce ●●●

Une vision caricaturale

Ce soldat allemand est emmené par deux braves poilus. Illustration du dessinateur de presse français Lucien Laforge (1889-1952).



TAISEZ-VOUS !

MÉFIEZ-VOUS !

Les oreilles ennemies
vous écoutent



Des bavardages sous surveillance

A l'automne 1915, le ministre de la Guerre Alexandre Millerand redoute les émissaires ennemis dispersés dans la foule qui écouteront les confidences des permissionnaires. Il fait alors placarder dans les lieux publics et les transports en commun des avis incitant à la prudence.

●●● quelquefois – aventure extraordinaire – d'aller les récupérer. Quand c'est impossible, les infiltrés reviennent par leurs propres moyens avec les informations collectées, en passant par la Suisse ou la Hollande. Les mieux lotis sont équipés d'émetteurs radios Marconi, qui ont une portée de 50 kilomètres une fois leur peu discrète antenne – de 30 mètres – déployée. Tous ont sur eux de faux papiers, des dispositifs de sabotage, des encres chimiques pour rédiger des messages qui demeurent invisibles tant qu'on ne les a pas soumis à un procédé révélateur particulier.

On utilise même des prostituées pour obtenir des informations

Lors d'un colloque qui s'est tenu à l'Ecole militaire, (*Espionnage et renseignement dans la Première Guerre mondiale*, 26 novembre 2014), l'historienne Marie-Catherine Villatoux, spécialiste de l'arme aérienne, a souligné que la reconnaissance par avion, associée à la photographie, était devenue dès la bataille de la Marne en septembre 1914 un formidable outil de renseignement. Pour une telle mission, l'équipage type, embarqué à bord d'un Breguet XIV ou d'un Caudron G.3, était constitué d'un pilote sous-officier et d'un observateur, chargé de manier un appareil photo pesant jusqu'à 20 kilos. Dans des baraquements construits en bordure des pistes, on développait les clichés en deux heures. Jamais les artilleurs et l'infanterie n'avaient disposé de cartes aussi précises... Bref, tout autant que le MI5 britannique créé en 1909 et dirigé par le capitaine Vernon Kell, tout autant que, en 1906, l'Abteilung III b allemand du colonel Walter Nicolai, les services de renseignement du commandant Ladoux étaient fiables et efficaces. Si le généralissime Joffre leur a refusé sa confiance, on peut penser que c'est avant tout pour des motifs d'ordre psychologique. Comment l'illustre soldat aurait-il échappé aux réticences et aux préjugés de son temps ?

Dans la France de la Grande Guerre, en effet, c'est peu dire que l'espion est mal vu. Pour l'opinion, il incarne la figure du félon caché dans l'ombre, l'absolu contraire du soldat qui risque sa vie sur le champ de bataille. A la veille du conflit, l'idée commune, relayée par la presse, est que l'espionnage est « pratiqué par des êtres tarés et amoureux ». La revue *Lectures pour tous*, du 7 novembre 1914, livre cet avis qui sonne comme un cocorico : « C'est l'honneur du caractère français qu'il répugne de toutes ses forces à l'emploi de la trahison et de la perfidie. »

Un être, un seul, est plus méprisé que l'espion : c'est l'espionne. Au sein même des services, où règne une misogynie virulente, on ne confie aux femmes que des « missions horizontales », selon l'expression humiliante du commandant Ladoux. On compte dans le nombre des agents de renseignement des prostituées, utiles pour obtenir sur l'oreiller les confidences des officiers allemands. Il y a aussi des braconniers, contrebandiers, fraudeurs, habiles à se faufiler sur les chemins forestiers des hauteurs de Verdun, à échapper aux patrouilles. Mais il y a surtout des gens « normaux », artisans et commerçants établis à proximité des places militaires ou dans les territoires envahis, infirmières comme l'Anglaise Edith Cavell – qui sera fusillée pour avoir fait évader quelque 200 soldats alliés de son hôpital de la Croix-Rouge, à Bruxelles. Des instituteurs. Des déserteurs. Des hommes d'affaires. Et des artistes, précieux pour leurs relations et parce qu'ils se déplacent beaucoup. La chanteuse Mistinguett, grâce à son amitié avec le prince de Hohenlohe, un influent diplomate austro-hongrois, fournira des informations au 2^e bureau, sans jamais consentir à se faire payer.

Du reste, ce n'est pas par appât du gain qu'on s'engage. Les services paient mal : 40 à 50 francs par mois pour un « observateur », plus 5 francs par courrier transmis. A titre de comparaison, une ouvrière d'usine gagne au même mo-



Médiathèque du Patrimoine, Maurice-Louis Branger/RMN-Grand Palais

Une simple erreur peut être fatale
Sur le front, cet agent a été surpris dans les lignes françaises. Il est conduit par quatre soldats, baïonnette au canon, au bureau du capitaine de la compagnie.

ment 70 francs mensuels. Si l'on rejoint les réseaux, c'est par patriotisme. Par désir sans doute, quand on est alsacien ou lorrain, de régler des comptes. Par goût de l'aventure. Par idéalisme. Dans les bureaux de Paris où l'on interroge les prisonniers, où l'on analyse la presse étrangère, où l'on rédige notes et rapports et où naît un nouveau type d'espion, plus « noble » – l'agent de renseignement –, 40 % des effectifs sont constitués de jeunes gens sortant de l'Ecole normale : l'élite de la République !

Obtenir et transmettre tous les renseignements sur les positions de l'ennemi, ses approvisionnements en munitions et carburant, ses mouvements de troupes, trains, camions, navires de commerce et bâtiments de guerre, relever le nombre et les caractéristiques de ses matériels, canons, mitrailleuses, zeppelins, sous-marins... Telles sont, résume Philippe Valode (*Espionnes et espions de la*



INDICS, "TAUPES" ET MOUCHARDS CONTRIBUENT À LA VICTOIRE

Grande Guerre, éd. First, 2014), les missions de l'agent de terrain. Qui doit tout apprendre sur le tas. Car à la différence des Anglais et des Allemands, les Français doivent se contenter d'une formation bâclée, dispensée sur trois jours à peine, le troisième se résumant à de pieux conseils, dont ceux-ci qui valent leur pesant de gaz moutarde : «Le système D est votre meilleur allié» et «Méfiez-vous des femmes» ! Une éphémère école d'espionnage voit bien le jour aux Invalides, mais les cours sont donnés par des profs de la Sorbonne à la retraite. Pas vraiment des James Bond...

Le métier est pourtant tragiquement dangereux. Pas d'uniforme,

pas de protection juridique – la règle s'applique chez tous les belligérants. Et les tribunaux militaires sont féroces. L'historien Jean-Marc Berlière a établi qu'on a fusillé en France, durant la guerre, une centaine d'espions, qu'on en a condamné 170 aux travaux forcés, 220 à des peines de prison, expulsé ou interné 2 800. Côté allemand, le colonel Nicolaï rapporte qu'environ 250 agents français ou alliés ont été passés par les armes. Et ces chiffres ne tiennent pas compte des centaines d'hommes et de femmes sommairement exécutés, disparus sans laisser de traces...

A Verdun, l'état-major français n'a pas cru ses propres renseigne-

ments. Un raté magistral. Mais les choses se sont-elles mieux passées chez l'ennemi ? Oui et non. Le général von Falkenhayn savait par ses espions que des forts avaient été désarmés, des garnisons réduites, des batteries d'artillerie déplacées vers la Champagne, qu'une unique ligne de chemin de fer, mal entretenue, permettrait l'acheminement des renforts... Ainsi renseigné, il a pu préparer son affaire, creuser des tunnels bétonnés, amener 72 bataillons d'assaut au plus près des lignes françaises et lancer l'offensive avec le maximum d'effet de surprise. Ce fut un indéniable succès. En revanche, en ce qui concerne l'évaluation de la situation, l'état-major allemand, trompé peut-être par l'optimisme excessif de ses agents infiltrés, a commis une faute lourde – et fatale.

Le renseignement allait devenir bientôt incontournable

Sur la base de rapports faisant état du moral défaillant des populations civiles, de menaces de grèves et de mutineries, Falkenhayn a cru la France au bord de l'effondrement. Il a pensé qu'en abattant sur elle un déluge de feu, un *Trommelfeuer*, selon la technique du «hachoir d'artillerie», il la mettrait à genoux. Or c'est l'inverse qui s'est produit. Contre toute attente, les Français ont tenu. Quand le canon se tait enfin à Verdun, le 18 décembre 1916, la victoire stratégique leur appartient. Comme l'observe Claude Carlier (*La Bataille de Verdun*, éd. Economica, 1997), l'ennemi s'est usé dans le combat plus encore qu'il ne les a usés.

La guerre était loin d'être finie. Les services d'espionnage français et allemand avaient encore de sérieux progrès à accomplir. Ils allaient s'y employer. Ignorés voire méprisés au début du conflit, les agents secrets, hommes de l'ombre, informateurs, taupes et autres «indics» devenaient désormais incontournables. La Première Guerre mondiale avait donné naissance au renseignement. ■

PIERRE ANTILOGUS

A black and white photograph of World War I soldiers in a field, with the title text overlaid. The soldiers are wearing helmets and carrying gear, moving across a grassy field towards the background. The title is in large, bold, red and white letters.

LA VOIE SACRÉE, clé de la victoire

Dès février 1916, la route reliant Bar-le-Duc à Verdun permit d'acheminer vers le front soldats et matériel. Retour en six questions, sur cette artère vitale pour l'armée française.



Des régiments «frais»
Près de Nixeville, en avril 1916, des troupes reviennent du fort de Vaux. Grâce à la Voie sacrée, la rotation des hommes est optimisée afin d'opposer aux Allemands des unités reposées et reconstituées.

La Voie sacrée a-t-elle sauvé la France ? Un siècle après le chaos de Verdun, la route qui relie le front à Bar-le-Duc reste encore dans le cœur des Français celle de la victoire. En 2014, à la veille du centenaire de la Première Guerre mondiale, l'Assemblée votait une loi réaffirmant l'intangibilité de l'appellation «Voie sacrée nationale», réaffirmant sa dimension mythique. Neuf ans plus tôt, à l'instar de milliers d'autres nationales, l'artère historique était devenue une départementale, gratifiée du numéro 1916, en hommage à l'année fatidique où elle s'est illustrée, et aux centaines de milliers de poilus qui ont emprunté l'axe stratégique. De la constitution de cette première autoroute de l'Histoire par le capitaine Doumenc jusqu'à son entrée dans les mémoires collectives, retour sur ces 65 kilomètres qui ont fait basculer toute une bataille.

Pourquoi cette route s'impose-t-elle ?

Février 1916 : l'attaque allemande sur Verdun est imminente. Seuls la relève régulière des troupes et le ravitaillement constant des zones de combat permettraient de résister au déluge de feu et d'acier qui promet de s'abattre. Si l'ennemi dispose de quatorze voies ferrées desservant le front, le côté français, lui, est pris dans un cul-de-sac. Des deux lignes de chemin fer existantes, l'une est coupée par les tirs et l'autre passe dans le camp adverse.

Reste l'humble réseau à voie métrique, dit le «Petit Meusien», tout juste capable, ironise Jules Romains dans *Prélude à Verdun*, de «ravitailler en temps de paix une garnison de sous-préfecture». Effectivement, cette ligne d'intérêt local, alors en plein travaux d'amélioration, assure un débit de 800 tonnes par jour quand les besoins des armées françaises sont dix fois plus grands.

Tous les yeux se braquent alors sur une artère de 7 mètres de large et de 65 kilomètres de long, courant de la gare de Baudonvilliers jusqu'au site du Moulin-Brûlé, à 8 kilomètres de Verdun. Pendant quatre mois, cette route tortueuse et truffée de nids-de-poule assurera à elle seule la quasi-totalité du transport des troupes, des munitions et du matériel, tandis que le Petit Meusien, son indispensable complément ferroviaire, se verra surtout confier le convoi des vivres et l'évacuation des blessés. Au temps fort de la bataille, commente l'historien François Cochet dans *La Grande Guerre : fin d'un monde, début d'un siècle* (éd. Perrin, 2014), la route convoie quotidiennement 2 000 tonnes de munitions et 20 000 hommes. Le vaillant petit train, lui, dont la voie ferrée a été doublée, achemine chaque jour 330 tonnes de vivres et 2 400 soldats. A la fin juin, une nouvelle ligne de train vient desservir les abords de Verdun. Pour le service des transports automobiles, c'est la bouffée d'oxygène tant attendue.

A quoi correspond la «noria» ?

L'approvisionnement permanent du front impose le va-et-vient incessant des moyens de transport. Le maître d'œuvre de la «noria» – du nom de l'an-

A flux constant

Le 18 mars 1916, un convoi de soldats effectue une halte pour manger un morceau (photo de gauche). Si un camion était en panne ou accidenté, il était poussé sur le bord de la route afin de ne pas gêner le flot de véhicules (photo de droite).

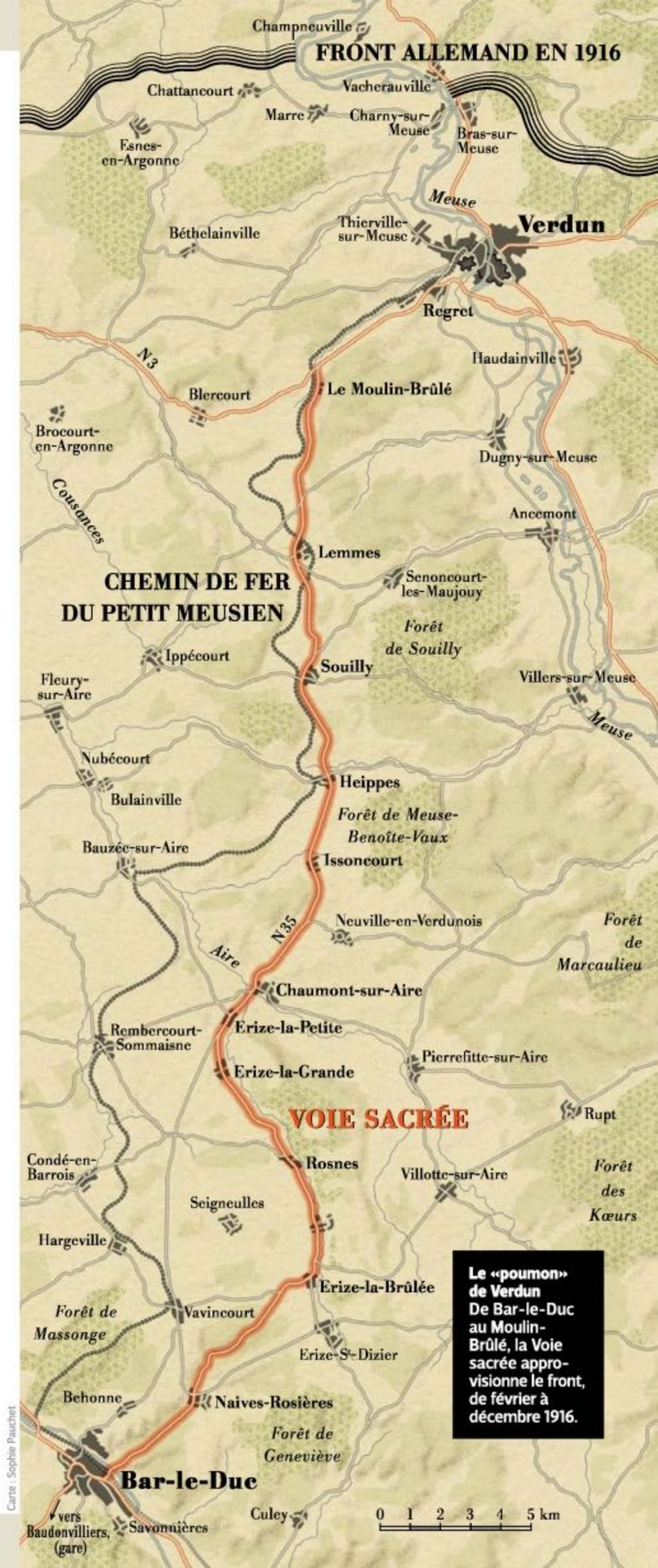


tique roue à eau en perpétuel mouvement – est le capitaine Joseph Doumenc, un ancien polytechnicien responsable d'un département encore récent : le Service automobile des armées, fondé en août 1914. Sur l'ordre de cet artilleur, le 19 février, soit deux jours avant l'assaut allemand, la route est dégagée en quelques heures. Il faut maintenant réquisitionner le maximum de véhicules car, selon le lieutenant Paul Heuzé, un proche de Doumenc, la place de Verdun dispose en tout et pour tout de seulement 700 automobiles. Bien trop peu... Des milliers de véhicules sont donc acheminés de France, de Suisse ou d'Italie et convergent vers Bar-le-Duc. Quelques jours plus tard, le 27 février, on compte 3 500 camions, bientôt suivis par 2 000 voitures de tourisme, 800 ambulances et 200 autobus destinés au ravitaillement en viande fraîche («RVF»), auxquels s'ajoute le cortège des convois militaires (génie, artillerie, camions-projecteurs, autocanons...).

Près des deux tiers des moyens automobiles de l'armée française sont employés à Verdun. Le flux ne sera jamais brisé, malgré quelques frayeurs pour l'état-major, notamment lorsque le brusque dégel qui advient fin février creuse d'énormes fondrières, menaçant d'immobiliser dans la boue les véhicules. Mais, grâce au travail des hommes du Génie, les camions ne cesseront pas leur circulation. Ce formidable déploiement – inédit dans ces proportions – va assurer tous les dix à quinze jours la fameuse relève des combattants voulue par Pétain... en précipitant les deux tiers de l'armée française dans la «fornaise» ! L'efficacité de l'axe de ravitaillement suscite d'emblée les louanges de la presse française, mais aussi étrangère. Le ●●●

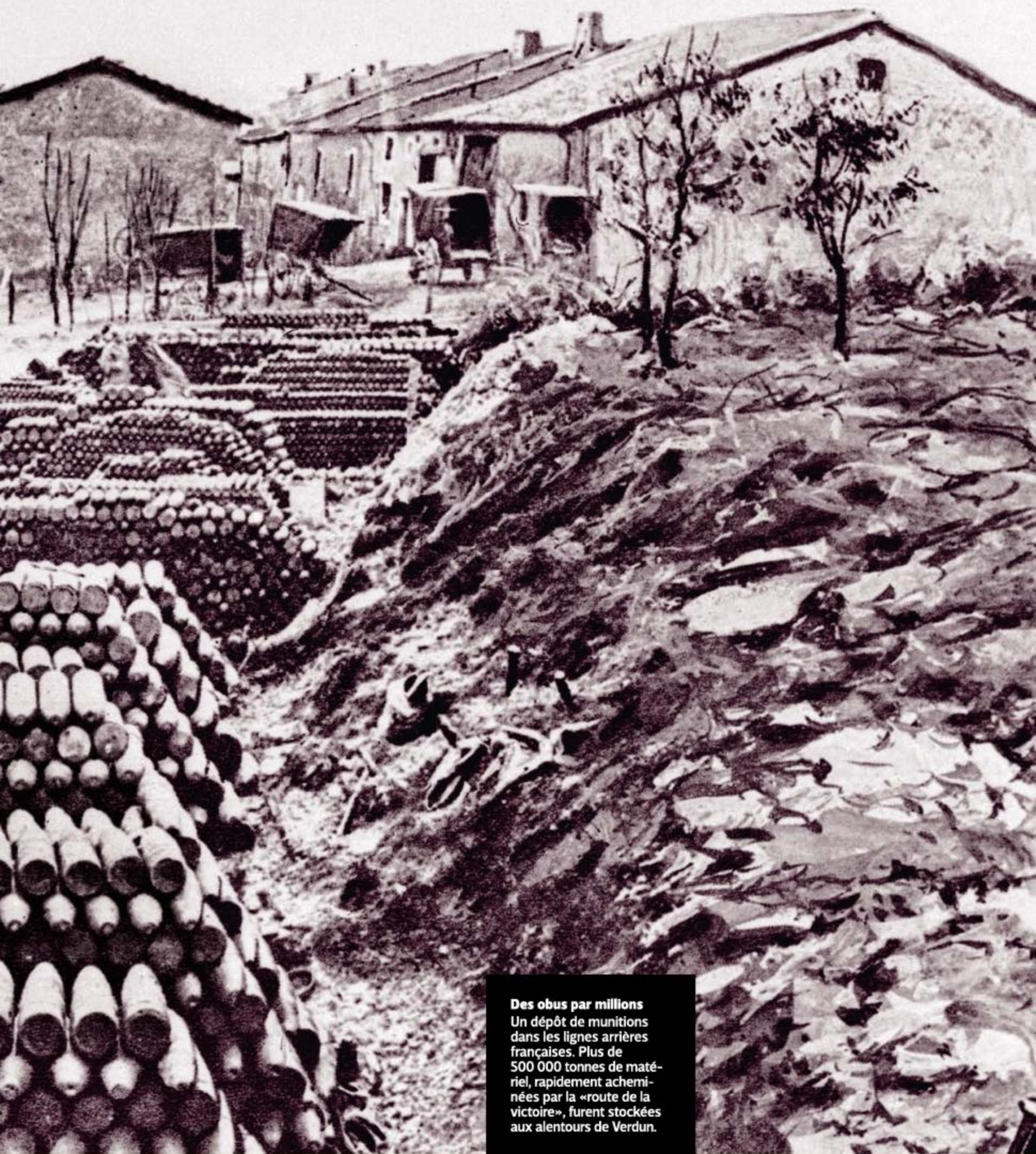


Médiathèque de l'architecture et du patrimoine/Grand Palais/RMN



Carte : Sophie Pauchet





Des obus par millions
Un dépôt de munitions dans les lignes arrières françaises. Plus de 500 000 tonnes de matériel, rapidement acheminées par la «route de la victoire», furent stockées aux alentours de Verdun.

●●● patron de presse britannique Lord Northcliffe s'émerveille le 6 mars 1916 dans *The Times* : «L'efficacité française n'est nulle part mieux illustrée.»

Quelle en est la réglementation ?

Huit mille véhicules roulant au pas, se succédant toutes les 14 secondes, 7 jours sur 7 et 24 heures sur 24 sur une route mal empierrée : seule l'impeccable orchestration de la Commission régulatrice automobile permet d'accomplir l'exploit quotidien. Créé pour la première fois le 20 février 1916 à Bar-le-Duc, cet organisme fixe les règles de circulation, détermine les plans de transport et établit les tableaux de marche. Consigne impérative : la route, entièrement réservée à l'armée, est à l'usage exclusif des véhicules motorisés. Pour la première fois dans l'histoire de la circulation, une limitation de vitesse est imposée : 4 km/h pour les tracteurs de l'artillerie, 15 km/h pour les camions et 25 km/h pour les camionnettes. Seules les ambulances et les voitures de l'état-major ont la permission de doubler.

Dotés de brassards vert et blanc, les gendarmes prévôtaux assurent la régulation du trafic. Aucun ralentissement n'est toléré : tout véhicule défectueux est impitoyablement poussé dans les fossés où il est aussitôt pris en charge par un service de dépannage. Pour aplanir la route, les camions font office de rouleaux compresseurs. Devant leurs roues, des bataillons d'Indochinois et de «territoriaux», jugés trop âgés pour aller au front, jettent inlassablement des pelletées de cailloux. En dix mois, ces «pépères de la route», comme on les surnomme affectueusement, déverseront plus de 700 000 tonnes sur la chaussée. Dès le 10 mars 1916, *L'Œuvre* leur rend hommage dans un article prémonitoire : «Quand la Nation saura le formidable travail qu'ils ont fourni à Verdun, l'héroïsme qu'ils ont déployé ; quand elle saura que c'est en bonne partie grâce à eux que nous tenons Verdun, les gens regarderont avec respect les poilus de l'automobile et ne les mettront pas au-dessous des poilus des tranchées.»

Quelle est l'atmosphère sur place ?

Entassées sous la bâche des camions, les «troupes montantes», celles qui vont affronter le feu de l'ennemi, entendent le fracas des bombes s'intensifier à l'approche du carrefour du Moulin-Brûlé. C'est alors à pied, ployant sur leur paquetage, que les hommes parcourent de nuit la dizaine de kilomètres qui les séparent du «Golgotha meusien» évoqué par l'historien Jean-Yves le Naour dans 1916 : l'enfer (éd. Perrin, 2014). Les chauffeurs, eux, refont

Même les Anglais louent l'organisation sans égale de cette voie de 65 kilomètres

le chemin en sens inverse avec, à leur bord, les «troupes descendantes», titubantes de fatigue. Maintenus en poste parfois dix jours d'affilée, les conducteurs, raconte Jean-Yves le Naour, «se tuent à la tâche, roulent dix-huit heures par jour, les yeux rougis de fatigue, avec, de nuit, la faible lueur des phares repeints en bleu pour ne pas signaler la position aux aviateurs ennemis». Reste tout de même l'esprit de corps. C'est au sein de cette noria que va bientôt s'épanouir tout un pan du folklore de Verdun : les insignes peints. Chaque groupe a le sien, décliné en bleu, rouge, vert ou jaune selon sa section d'appartenance. D'abord interdites au nom du respect du matériel, ces pittoresques vignettes, reproduites sur les boiseries et les bâches des camions, sont rapidement homologuées par un commandement résigné. C'est ainsi qu'au fil des mois, l'auguste route verra défiler une multitude de pélicans, de canards et de coccinelles, mais aussi – moral des troupes oblige – moult Parisiennes, infirmières et autres «PCR» («Poules de la Croix-Rouge»).

Comment cet axe de communication a-t-il été sacralisé ?

Pour les soldats de l'époque, l'axe qui mène au front n'est rien d'autre que le «boulevard du poilu» ou le «chemin de l'enfer». Mais dès le 15 avril 1916, *L'Echo de Paris* publie *La Route sacrée* de l'académicien Maurice Barrès : «Elle deviendra légendaire, cette route du ravitaillement, prophétise-t-il. Elle continuera de parler à jamais dans cette longue plaine meusienne qui vit passer tant d'invasions.» De la route à la voie, il n'y a qu'un pas, et c'est le lieutenant Paul Heuzé qui le franchit, en faisant paraître en 1918 son témoignage intitulé *La Voie sacrée : le service automobile à Verdun*. Mais face à la tête d'affiche du patriotisme, un officier de second rang ne fait pas le poids. Le 21 août 1922, jour de l'inauguration de la première borne commémorative à Bar-le-Duc, Raymond Poincaré, alors



Honneurs et postérité

Le 21 août 1922, à Bar-le-Duc, Raymond Poincaré, président du Conseil, inaugure la première borne de la Voie sacrée. A chaque kilomètre de cette route sera érigée une stèle en mémoire des poilus.

nement et d'échangeurs autoroutiers. Les casques en bronze des bornes ont été successivement sacagés par les soldats allemands durant l'Occupation, pillés par les Américains et subtilisés par des recycleurs en tout genre. Même les coiffes actuelles, désormais en laiton, sont régulièrement vandalisées. Quant à la route elle-même, sa largeur et son revêtement ont

été transformés, et nombre de ses virages ont été rectifiés. De sorte que les bornes sont désormais mal positionnées. D'ailleurs, le parcours lui-même est à géométrie variable. Pour l'Assemblée nationale de 1923, la route nationale «Voie sacrée» débutait à Bar-le-Duc et s'achevait au site de débarquement du Moulin-Brûlé, surnommé le «tourniquet». Reste que pour l'historien, «l'autoroute militaire» supervisée par le capitaine Doumenc commence bel et bien 17 kilomètres plus au sud, à la gare de Baudonvilliers. D'où provient cet écart ? D'une simple commodité administrative, affirme aujourd'hui le président général du Souvenir français, Serge Barcellini. En 1923, à la différence de la partie reliant Baudonvilliers à Bar-le-Duc, la section joignant Bar-le-Duc au Moulin-Brûlé disposait d'un point d'embranchement et d'un point d'arrivée déjà raccordés à des routes nationales. Son «surclassement» n'entraînait donc pas de modifications juridiques majeures. Au fond, qu'importe le départ : pour le poilu, la destination finale était toujours la même. Et, parfois, dans le sens le plus tragique du terme.

L'ancienne Voie sacrée est-elle devenue intouchable ?

Toute «sacrée» qu'elle soit, la route s'inscrit bel et bien sur le plancher des vaches. Ses alentours se sont garnis d'éoliennes, d'aires de station-

nement et d'échangeurs autoroutiers. Les casques en bronze des bornes ont été successivement sacagés par les soldats allemands durant l'Occupation, pillés par les Américains et subtilisés par des recycleurs en tout genre. Même les coiffes actuelles, désormais en laiton, sont régulièrement vandalisées. Quant à la route elle-même, sa largeur et son revêtement ont

été transformés, et nombre de ses virages ont été rectifiés. De sorte que les bornes sont désormais mal positionnées. D'ailleurs, le parcours lui-même est à géométrie variable. Pour l'Assemblée nationale de 1923, la route nationale «Voie sacrée» débutait à Bar-le-Duc et s'achevait au site de débarquement du Moulin-Brûlé, surnommé le «tourniquet». Reste que pour l'historien, «l'autoroute militaire» supervisée par le capitaine Doumenc commence bel et bien 17 kilomètres plus au sud, à la gare de Baudonvilliers. D'où provient cet écart ? D'une simple commodité administrative, affirme aujourd'hui le président général du Souvenir français, Serge Barcellini. En 1923, à la différence de la partie reliant Baudonvilliers à Bar-le-Duc, la section joignant Bar-le-Duc au Moulin-Brûlé disposait d'un point d'embranchement et d'un point d'arrivée déjà raccordés à des routes nationales. Son «surclassement» n'entraînait donc pas de modifications juridiques majeures. Au fond, qu'importe le départ : pour le poilu, la destination finale était toujours la même. Et, parfois, dans le sens le plus tragique du terme.

CHRISTÈLE DEDEBANT



Ces infirmières apportent les premiers soins après une attaque au gaz. En 1914, la Croix-Rouge française forma à la hâte près de 100 000 femmes bénévoles.



LES FEMMES

DES ANGES SUR LE FRONT

Infirmières, artistes, marraines de guerre...
Chacune à leur manière, des femmes
se sont engagées aux côtés des poilus.
Portraits de quatre figures d'exception.

NICOLE MANGIN Médecin

AU CŒUR DES TRANCHÉES, ELLE DÉFIE SA HIÉRARCHIE

En mars 1916, l'hôpital d'évacuation de Vadelaincourt, à quelques kilomètres de la ligne de front de Verdun, ne désespère pas. Plus de 800 soldats blessés arrivent chaque jour. Sans attendre, une femme sillonne le champ de bataille dans sa camionnette sanitaire pour prodiguer les premiers soins aux poilus. Son nom ? Docteur Nicole Girard-Mangin. «Une femme !» Lorsqu'elle est mobilisée en août 1914 et affectée dans les Vosges, le médecin-capitaine, scandalisé par sa présence, la renvoie immédiatement. Mais elle insiste, diplômée à l'appui : «Je me sens parfaitement apte à remplir les fonctions qui m'incombent.» Nicole Girard-Mangin, spécialiste de la tuberculose à l'hôpital Beaujon à Paris, sait pourtant qu'elle n'aurait jamais dû être appelée. Pour son petit-neveu, Philippe Wachet, «un fonctionnaire a dû confondre le nom de son ex-mari, Girard, avec le prénom Gérard, et a cru convoquer le docteur Gérard Mangin».

Femme-médecin sous les drapeaux, son cas est unique en 1914. Mais l'armée a besoin de docteurs. C'est le début d'un long parcours du combattant. «Partout, j'étais accueillie comme vous savez. Puis (...), on me faisait des excuses, on admettait que j'étais capable de quelque chose», écrit-elle à sa famille. On lui fournit «un accoutrement singulier», dit-elle, l'uniforme des doctoresses britanniques, dont les «multiples poches» lui permettent de posséder «les objets de première nécessité, un couteau, un gobelet, (...) un briquet, une lampe électrique, du sucre et du chocolat.»

Nicole Mangin a pourtant connu le confort d'une vie bourgeoise. Née en 1878 dans une famille athée, moderne, «bouffeurs de curés», selon Philippe Wachet, elle fait un beau mariage en épousant André Girard, négociant en champagne. Malgré la

naissance d'un fils, Etienne, en 1899, le couple éclate suite aux infidélités du mari. La séparation a beau être scandaleuse, sa famille est derrière elle, fière de ses études menées si loin dans un univers très masculin. Nicole, admise à l'externat des hôpitaux de Paris, compte bien poursuivre sa «médecine». Elle divorce, soutient sa thèse en 1906 et publie des travaux remarquables sur la prophylaxie antituberculeuse. Devenir médecin militaire ne lui serait pas venu à l'idée. Mais lorsque l'occasion se présente, cette anticonformiste, portée par son sens de l'engagement et l'envie de servir son pays, n'hésite pas.

Elle refuse d'abandonner des malades quasi intransportables

Durant ses premiers mois sous les drapeaux, on la tient à l'écart. Fin 1914, on la nomme dans un secteur calme, à Verdun, pour s'occuper des patients atteints de la fièvre typhoïde. Selon Catherine Le Quellenec, auteur de *Docteurs à Verdun : Nicole Mangin* (éd. Oskar, 2014), elle est d'abord cantonnée aux soins légers dans différents hôpitaux, comme à Glorieux, près de Verdun. Puis elle assiste des chirurgiens et devient autonome pour les opérations chirurgicales.

L'épreuve du feu à Verdun commence le 21 février 1916, au son du canon allemand : il faut évacuer au plus vite. Mais Nicole Mangin refuse de partir en laissant des malades quasi intransportables. Pendant plu-

sieurs jours, une pluie d'obus s'abat sur la région. Le médecin, sans électricité, sans pansement, poursuit sans relâche sa tâche auprès des poilus. A son tour, elle peut être enfin évacuée avec quatre patients et son chauffeur. Le trajet est dangereux et la route est mauvaise. Un éclat d'obus brise la vitre de l'ambulance mais la courageuse secouriste n'est que légèrement blessée. Arrivée à bon port, elle est réaffectée à l'hôpital de Vadelaincourt, à quelques kilomètres de Verdun. L'enfer. Avec son ambulance, elle brave les tirs des mitrailleuses et se rend au plus près des blessés. Pour sauver des vies, elle pratique la chirurgie sous tente, opère sans relâche, oubliant sa fatigue, le froid et la boue. Elle écrit à sa famille : «Chirurgie sans arrêt, de jour comme de nuit, pendant des semaines, jusqu'à ce que l'on tombe, à bout de forces, sur un brancard pour dormir un peu.»

Elle tente aussi d'apporter du réconfort à ces hommes qui pleurent, hurlent, et parfois «implorent Allah», note-t-elle après avoir soigné des Marocains et des zouaves. Pour Philippe Wachet, «elle a un côté maternel avec ces très jeunes soldats» qui voient en elle plus qu'un médecin. Ce lien lui fait oublier ses rapports compliqués avec la hiérarchie qui la traite, écrit-elle, comme «une pestiférée». Son seul réconfort, c'est sa chienne Dun (pour «Verdun»), dont on lui a fait cadeau. «Je dois à ma chienne, née et élevée là-bas, bien des minutes d'oubli. Son attachement désintéressé m'a été doux», raconte-t-elle depuis le front.

Fin 1916, enfin élevée au rang de médecin-major, elle quitte la Meuse, épuisée. Elle obtient la direction de l'hôpital-école pour infirmières rue Desnouettes, à Paris. Mais jamais sa présence au front ne lui vaudra les honneurs de l'armée. Sa seule mé-

Fin 1914, Nicole Mangin est mutée dans un secteur calme jusque-là : Verdun.



Collection particulière

Collection particulière





daïlle, elle l'a reçue des mains de ses poilus de Verdun. Une plaque de cuivre gravée «Glorieux-Vadelaincourt, 1914-1916, ceux qui lui doivent la santé, qui lui doivent la vie, ceux qui lui doivent l'honneur».

Après l'armistice, rendue à la vie civile, le docteur Girard-Mangin participe activement à la création de La Ligue contre le cancer et multiplie les conférences à l'étranger. Mais ce qu'elle a écrit à son ex-mari en mars 1916, alors qu'elle était à Verdun, ne l'a pas quitté : «Nous nous sommes trompés en nous épousant (...) et ma vie en a manqué toute son orientation. Pour le fils que j'avais eu, j'ai

renoncé à la refaire.» Amoureuse avant-guerre d'un autre homme, elle a dû tourner la page et s'oublier dans le travail. Cette lettre à son ex-mari est sans détour. La guerre avait servi d'exutoire. «Je désire mourir avant la majorité d'Etienne pour qu'il soit libre d'esprit avant d'aller à votre foyer. J'ai l'espoir qu'il y sera heureux.» Dans son testament rédigé le 25 janvier 1919, elle précise : «Je quitterai la vie sans regret. Je désire que personne ne s'en-deuille.» Au matin du 6 juin 1919, son corps est découvert sans vie à son domicile parisien. ■

**MAUD GUILLAUMIN, AVEC
LA COLLABORATION DE MARIE SAUMET**

**Nicole Mangin (à droite)
aux côtés de soldats blessés.
Elle fut l'unique femme-
médecin française affectée au
front durant la Grande Guerre.**



En 1915, l'écrivain-journaliste reçoit l'autorisation de se rendre sur le front.

EDITH WHARTON Grand reporter

L'AMÉRICAINE AU SERVICE DE LA FRANCE

Sur la plaque apposée au 53, rue de Varenne, on peut toujours y lire : «Edith Wharton, premier écrivain des Etats-Unis à s'expatrier en France par amour pour ce pays et sa littérature.» L'Américaine a 45 ans quand elle s'installe à Paris en 1907. Elle fréquente Cocteau et Gide, écrit romans et essais. Lorsque, sept ans plus tard, son pays d'adoption entre en guerre, elle veut agir. En novembre 1914, elle fonde American Hostels for Refugees, association qui aide les populations fuyant les zones envahies. «Nos besoins s'élèvent à 5 000 dollars par mois, dit-elle dans le *New York Times* le 1^{er} mars 1915. Or, nous n'en avons que 3 600 à la banque». L'appel est entendu : un an après la création de l'institution, 9 229 réfugiés ont été secourus, 235 000 repas servis et 48 000 vêtements distribués.

Pour alerter l'opinion américaine et pousser Washington à intervenir, Edith Wharton a aussi arraché, grâce à ses succès littéraires, le droit de se rendre au plus près des affrontements en 1915. «Les correspondants étrangers étaient encore rigoureusement exclus de la zone de guerre, expliquera-t-elle. Mais on m'accorda l'autorisa-

tion de parcourir l'arrière de toute la zone de combat, de Dunkerque à Belfort, et je le fis en six expéditions, dont certaines me menèrent en fait jusqu'aux tranchées du front.» Et notamment dans la Meuse : «M. Henry de Jouvenel [rédacteur en chef du *Matin*] repoussa d'abord catégoriquement ma demande de poursuivre jusqu'à Verdun, puis, après en avoir discuté avec le général de division, revient me dire avec le sourire : «Etes-vous l'auteur de *Chez les heureux du monde* ? Dans ce cas, le général dit que vous aurez un laissez-passer.»

Un an avant que le déluge d'obus ne s'abatte sur Verdun, la cité et ses environs se transforment en «zone médicale» pour les blessés. «La ville ne semble plus vivre que dans ses hôpitaux», résume-t-elle dans *La France en guerre*. Surnommée «Great Generalissima» par son ami Henry James, elle est décorée de la Légion d'honneur en 1916, et obtient le prix Pulitzer en 1920. Mais sa vraie récompense, elle l'obtient le 4 avril 1917, jour où les Etats-Unis entrent en guerre aux côtés de la France, pays adoré où elle finira sa vie en 1937. ■

LAURE DUBESSET-CHATELAIN

VICOMTESSE BENOIST UNE BIENFAITRICE

Elle apparaît sur les clichés droite dans son uniforme sombre, les pieds dans la boue des tranchées, casque sur la tête et appareil photo en main. On la voit aussi assise au milieu des soldats dans le poste de commandement de Douaumont ou participant à leurs côtés à une tombola organisée dans la citadelle de Verdun. La vicomtesse Benoist d'Azy, membre d'une famille aristocratique de la Nièvre, promène sa silhouette respectable de photo en photo. Cette «marraine» du fort de Douaumont, place forte tombée au début de la bataille de Verdun et reprise en octobre 1916, doit peut-être à sa particule d'avoir échappé à l'anonymat dans lequel ses homologues féminines sont tombées.

Par centaines, des Françaises ont en effet répondu à l'appel d'institu-



Marraine du fort de Douaumont, la vicomtesse rend visite à ses protégés.

D'AZY Marraine de guerre POUR LES SOLDATS

tions telles que La Famille du soldat ou Mon soldat qui proposent, dès le début de l'année 1915, de soutenir des poilus pour leur remonter le moral. Ces marraines de guerre, qui font office de mères ou sœurs de substitution, envoient du courrier ou des colis réconfortants aux combattants coupés de leurs proches dans ce conflit qui s'enlise. D'abord encensé, cet élan patriotique va vite faire grincer les dents des plus conservateurs, qui craignent que la relation épistolaire se mue en courrier du cœur... L'ange bienveillant perd son auréole pour se faire dangereuse tentatrice ou, pire, espionne redoutable. Les autorités militaires craignent tant les confidences sur le papier ou sur l'oreiller qu'elles tentent d'interdire ce système en 1917. En vain. Il reste si populaire qu'il sera ressuscité en 1939. ■ L.D.-C.



Albert Samama-Chikhi/ECPAD SPA631.3122D



Vedette de l'Opéra-Comique, la chanteuse exalte le patriotisme dans l'adversité.

NELLY MARTYL Cantatrice


LA «FÉE DE VERDUN» ENCHANTE LA TROUPE

Une Marseillaise s'élève du parvis de l'église de Salmagne, dans la Meuse, le 18 septembre 1916. Qu'ils soient simples poilus ou hauts gradés, tous sont captivés par son interprète, Nelly Martyl. De son vrai nom Nelly Martin, la soprano a délaissé les costumes de l'Opéra-Comique de Paris pour endosser l'uniforme d'infirmière dès le début du conflit. Ce nouveau rôle lui vaut une pluie de récompenses : deux fois gazée, trois fois blessée, elle obtient quatre croix de guerre, cinq citations et la Légion d'honneur en 1920.

Engagée dans l'Artois au printemps 1915, au sein de l'Union des femmes de France, la chanteuse accompagne son mari Georges Scott de Plagnolles, dessinateur à *L'Illustration*, qui suit les combats. C'est lui qui, proche de Pétain, le convainc en février 1916 de créer un «théâtre du front» pour maintenir le moral des hommes. La cantatrice y trouve naturellement sa place. Elle s'est déjà rendue indispensable en tant qu'infirmière auprès de la 133^e division, surnommée «la Gauloise». Et va dorénavant donner de la voix pour tous les soldats de Verdun. «Charmante et jolie, elle parcourt, in-

lassable, les cantonnements, distribuant les cigarettes et répandant la gaieté, s'émerveille son chef, le général Fénelon Passaga. Le soir, elle apparaît sur la petite scène de théâtre, pressant le drapeau sur son cœur.» Son récital de septembre, à Salmagne, lui fait décrocher le grade de caporal honoraire et sa première croix de guerre, justifiée par un nouvel hommage de Passaga à sa «fée de l'armée de Verdun» : «Cette grande artiste, soutenue par son ardent patriotisme, n'a cessé de soigner nos blessés et d'enflammer nos combattants par la magie de son admirable talent.» En mars 1917, elle rejoint l'Aisne et le chemin des Dames, puis, au début de 1918, l'Italie, où elle entame une convalescence pour gelures et rhumatismes.

De retour en France, elle œuvre en juin auprès des gazés à Litz (elle-même est intoxiquée). En novembre 1918, c'est la grippe qui la prive de la liesse de l'armistice. La Fondation Nelly Martyl sera son autre bataille. Le dispensaire, petit bâtiment en briques ouvert en 1929, rue de Belleville, à Paris, arbore encore le nom de sa bienfaitrice, inscrit en lettres dorées au-dessus de sa porte bleue. ■ L.D.-C.



DE (TROP) BEAUX SOLDATS...

Censure de la presse, muselage de l'information, «bourrage de crâne»... Tout sera fait pour masquer la réalité des combats auprès de l'opinion, mais aussi des troupes.

F. Chartier 1916

Jean-Pierre Verney/ARK Images



Le courage magnifié des poilus

En 1916, le gouvernement commande au peintre Henri-Georges-Jacques Chartier cette *Reprise du fort de Douaumont par l'infanterie française*. Dans ce tableau, les soldats attaquent bravement, les blessés continuent de se battre, le corps à corps est de mise... Cette vision romantique de la bataille tranche avec une guerre devenue plus moderne, technique et dévastatrice.

Le ciel est en feu. En ce 21 février 1916, Verdun est bombardé sans relâche. Durant trois jours, les soldats français subiront d'importants revers : plus d'un millier d'hommes du lieutenant-colonel Driant disparaîtront tandis qu'une pluie de 2 millions d'obus allemands se déverseront sur les régiments tricolores. Une catastrophe pour l'armée ? A en croire la presse de l'époque, pourtant, rien de remarquable, ou presque, ne se passe du côté de la Meuse durant ces journées noires. Le 22 février, la plupart des journaux se contentent de reprendre sans autre commentaire un communiqué officiel évoquant laconiquement une « certaine activité » au nord de Verdun. Le lendemain, *L'Express du Midi* souligne que les contre-attaques françaises ont repoussé les troupes allemandes et que « nous avons fait une cinquantaine de prisonniers. » A partir du 25 février, et pendant presque toute sa durée, la bataille va occuper les unes des journaux. Elle s'y étale sur plus de 400 lignes en moyenne, et deux fois plus en pages intérieures... Mais sans jamais retracer de manière fiable ce qui se passe sur le terrain.

Le gouvernement rappelle aux journaux leurs «devoirs» en temps de guerre

Pour Sébastien Ambit, spécialiste du sujet et auteur d'un mémoire intitulé *Verdun 1916, une bataille, une image*, cet épisode est le point d'orgue de la campagne de propagande et de censure menée par les autorités françaises durant la guerre. « On a réussi à créer autour de Verdun un "roman", un récit national qui n'est pas conforme au déroulement des combats, avec un objectif clair en tête : mettre de son côté l'opinion publique. » Pour ce professeur d'histoire, il faut remonter à la guerre de 1870 afin de comprendre la rigueur du contrôle des journaux ainsi que la distorsion entre la fiction relayée par les médias et les faits. « En 1870, ce sont des indiscretions de la presse qui ont précipité le désastre de Sedan (ndlr : *Le Temps* avait relayé les orientations stratégiques de Mac-Mahon et modifié les plans de l'état-major prussien). Pour éviter qu'un tel phénomène se reproduise, la censure est donc rétablie dès le début du conflit. » Adolphe Messimy, ●●●



De la m... en barre

Cette affiche française raille les soldats allemands et leurs rations de «K.K.» (pour Kartoffel-Kriegsbrot). Un pain composé d'un tiers de farine de pommes de terre, très nourrissant mais particulièrement indigeste...



Il ne faudrait pas s'alarmer de l'effet des bombes asphyxiantes. Qu'on se rassure, ce n'est pas bien méchant...



Le Matin,
27 avril 1915

... ministre de la Guerre, rappelle dans un communiqué, une semaine seulement après les premiers combats, «les devoirs particuliers que l'état de guerre impose à la presse». Un arsenal juridique complet est créé pour museler les réfractaires : la loi du 5 août 1914 interdit de publier toute autre information que celles transmises par les autorités. Elle s'ajoute à la loi du 9 août 1849 sur l'état de siège qui prévoit de suspendre toute publication de nature à «exciter le désordre». Ces textes sont immédiatement mis en application. Le quotidien *L'Homme libre*, qui ose critiquer le service sanitaire aux armées en 1914, ne paraîtra pas pendant plusieurs mois. Les censeurs (souvent d'anciens journalistes mobilisés) peuvent d'un trait de crayon rouge supprimer des longs passages jugés dangereux. Des unes paraissent quasiment blanches, des paragraphes entiers ayant été enlevés par «Madame Anastasie», le surnom donné à la censure, alors caricaturée comme une vieille dame revêche pourvue de ciseaux. Alors que le conflit s'enlise, le contrôle des journaux s'intensifie. Et il est poussé à son paroxysme lorsque commence la bataille de Verdun. D'autant qu'Aristide Briand, président du Conseil, vient de fonder la Maison de la presse, qui dispose de moyens considérables, et qui associe censure et propagande. Cet organisme transmet les grandes lignes des informations autour desquelles les journaux ne peuvent que broder.

L'un des principaux objectifs de cette structure est de minimiser le nombre de victimes. En 1916, son efficacité est telle que l'historien Olivier Forcade, spécialiste de la censure et de la propagande, parle de Verdun et de la bataille de la Somme comme d'«un sommet des mensonges sur les pertes combattantes». A l'heure du premier comité secret de la Chambre des députés, ouvert le 16 juin 1916, qui aborde la bataille de Verdun, les morts alliés sont passées sous silence par les autorités et donc par les journaux. Rien de moins étonnant dans une période de désinformation durant laquelle le quotidien *L'Intransigeant* affirme que les engins explosifs de l'ennemi mal conçus «tombent en pluie inoffensive» et que ses balles «traversent

les chairs de part en part sans faire aucune déchirure». A l'inverse, les troupes ennemies sont décimées à longueur d'articles. *La Dépêche* croit même savoir le 5 mars que «les 3/5^e de l'armée allemande [est] tuée. Le reste est découragé, l'attaque allemande a fait des kilomètres de cadavres». Un dessin de Jean-Louis Forain, paru dans *Le Figaro* du 22 mars 1916, montre un entassement de soldats morts autour d'une borne kilométrique de Verdun. On ne reconnaît que des «Boches» parmi les victimes... En Allemagne, au même moment, la presse allemande agit de façon identique. Orientée par la censure du Grand Quartier général allemand, elle dépeint l'armée française comme «saignée à blanc» et ne dit rien sur les disparitions dans ses propres rangs.

Le «Boche» est réduit à un animal qu'il faut déloger de sa tanière

Dans les journaux tricolores, la minimisation des pertes va de pair avec une glorification des poilus décrits tour à tour comme «admirables» ou «homériques». Le courage des recrues est tel qu'un déluge de charges explosives ne les fait même pas vaciller. «Sous les colossales marmites de 305 et de 420 [des obus], pluie de fer, nos soldats ne bronchèrent pas, l'ordre du jour était catégorique : il faudra tenir coûte que coûte, et ils résistèrent ayant tous fait le sacrifice de leur vie» (*Le Midi socialiste* du 28 février 1916). Dans un reportage sur le travail des ambulanciers, une plume du *Petit Journal* du 5 mai 1916 raconte comment un jeune sous-lieutenant touché au bras veut abrégé sa convalescence pour repartir au plus vite au front. «Un mois avant de revenir me battre avec mes braves... C'est bien long...», se plaint l'officier. A Verdun, les poilus déjà glorifiés deviennent des demi-dieux, insensibles à la douleur et mûs seulement

par leur sens du devoir. *La Dépêche* du 7 avril 1916 peut écrire qu'ils «se sont mis au-dessus de l'humanité».

A l'inverse, les «Boches» sont décrits comme «des sauvages», «des barbares sanguinaires», des «monstres». Ils sont assimilés à des animaux, porcs ou vermine, bêtes que les tirs français doivent déloger de leurs tanières. Même leurs cadavres «sentent plus mauvais que ceux des Français». Toutes qualités morales leur sont déniées comme l'illustre un entrefilet du *Petit Journal* du 5 mars 1916 intitulé *Têtes de Boches*, décrivant des prisonniers allemands dans une tranchée conquise par les Français. «Ce qui ressort de toutes les physionomies des soldats, c'est l'expression de discipline passive [...]». Sans bravoure, sans honneur, les prisonniers «ont toujours cette allure de chiens fouettés». Plus loin, l'article ajoute : «Alors que les nôtres gardent cette force d'âme, cette noblesse d'attitude qui n'abandonnera jamais le troupier français.»

Dans cette guerre médiatique pour gagner l'opinion publique les omissions et les mensonges sont légion. «On ne parle pas ou très peu des conditions de vie des soldats, note Sébastien Ambit. Quand on le fait, on prétend que les abris sont solides, les tranchées confortables. Et l'on passe sous silence l'angoisse et les souffrances des hommes. Quant aux vrais revirements stratégiques, leur annonce est le plus souvent différée ou relativisée. Cela a notamment été le cas lors de la bataille de Douaumont, le 25 février : dans les jours précédant sa prise, les journaux évoquaient la formidable importance de cette forteresse imprenable. Puis, quand elle est tombée, ce n'était plus qu'un fortin sans intérêt.» Parfois, quand les événements se bousculent, les contradictions se chevauchent sur une même page. Ainsi, *La Dépêche* du 24 mai 1916 annonce dans un article qu'il ne faut pas accorder trop d'importance au fort, qui n'existe plus «à l'état de fortification». A quelques centimètres, sur la même feuille, un autre texte affirme que la reprise partielle de l'édifice «est l'événement le plus important depuis le 28 février». Lorsque le fort redevient allemand, le 29 mai, il n'y a plus une ...



Les balles allemandes ne tuent pas. Et nos pioupious n'en parlent entre eux qu'en riant.



**L'Intransigeant,
17 août 1914**

●●● seule ligne sur les tentatives françaises pour y reprendre position... jusqu'à ce qu'il refasse la une, le 24 octobre, avec ce titre victorieux, en gras : «Le fort de Douaumont est entre nos mains...»

Revirements, contradictions, imprécisions... Comme le souligne l'historien Olivier Forcade (auteur d'un article dans l'*Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, éd. Bayard, 2004), le travail des censeurs n'est pas si aisé. Car si des informations trop pessimistes inquiéteraient les lecteurs, des nouvelles exagérément optimistes pourraient entraîner des déceptions. Comment comprendre que les troupes tricolores ne soient pas plus vite victorieuses quand elles ne font que gagner sur le terrain ? Le flou journalistique est alors le seul moyen de masquer les réalités du conflit. Outre le contrôle des médias, le gouvernement met en place des outils pour s'assurer du soutien de l'opinion et réécrire l'histoire de Verdun. Une commission des missions artistiques aux armées est créée en 1916. Son rôle ? Permettre à des artistes reconnus d'assister (de loin) aux combats pour peindre des scènes de bataille à la gloire de la France. Le résultat est un semi-échec. Les grandes signatures de l'époque montrent surtout les ravages de la guerre, à l'image du peintre Pierre Bonnard qui représente un village en ruines. Ce sont en fait des seconds couteaux influencés par une peinture académique qui répondent le mieux à la commande. Henri-Georges-Jacques Chartier, par exemple, illustre la reprise du fort de Douaumont d'une manière irréaliste (voir le tableau page 82). On y remarque un poilu, blessé à la tête, qui trouve tout de même le courage de se battre. Les combats se jouent au corps à corps ou à l'arme blanche, alors que l'essentiel des victimes tombait sous les tirs d'obus ou de fusils. Et les Allemands comptent beaucoup plus de morts que les soldats français...

La légende de Verdun s'écrit aussi dans les chansons. Le chant militaire *Verdun ! On ne passe pas*, écrit en 1916 par Jack Cazol et Eugène Joullet, contribue à faire passer ce «match nul» (pertes quasi égales en vies humaines, terrain tout juste recon-

quis à la fin de la bataille) pour une victoire. Dans la chanson, un aigle noir plane sur Verdun mais le coq gaulois veille... jusqu'à ce que les Français repoussent les «barbares». Le chant conclut : «Halte là ! On ne passe pas.../Plus de morgue, plus d'arrogance/Fuyez barbares et laquais/C'est ici la porte de France/Et vous ne passerez jamais.» Mais d'autres «tubes», plus contestataires, voyaient aussi le jour. Créée en 1915, la *Chanson de Craonne* se transmet clandestinement parmi les soldats. Les hommes improvisent parfois des paroles en fonction du terrain sur lequel ils se battent. Sur le site de la Meuse, elle devient populaire sous le nom de *Chanson de Verdun*. Les poilus déclament : «Adieu la vie, adieu l'amour/Adieu à toutes les femmes/C'est bien fini, c'est pour toujours/De cette guerre infâme/C'est à Verdun, au fort de Vaux/Qu'on a risqué sa peau...» Les autorités tentent évidemment d'empêcher les critiques : la *Chanson de Craonne* sera censurée et interdite de diffusion jusqu'en... 1974 !

Les civils ne sont pas dupes du terrible sort réservé aux poilus

Mais c'est sur les lettres des soldats que le gouvernement concentre son travail. Il crée, fin 1915, un contrôle postal et lui attribue deux missions : surveiller le moral des combattants et censurer les correspondances jugées nuisibles. Celui-ci ne regroupe au départ que neuf commissions de quinze à vingt-cinq membres. Mais, comme le rappelle Olivier Forcade, ses équipes s'étoffent et, à la fin du conflit, ce sont jusqu'à 180 000 lettres qui seront contrôlées chaque semaine. Des rapports du Service historique de l'armée de terre permettent d'évaluer la détresse des poilus qui se fait plus violemment ressentir dans leur correspondance d'avril à juin 1916. Les lettres les plus poignantes sont

censurées et ne parviendront jamais à leurs destinataires. Les termes employés sont sans appel. «Si cette tuerie continue, il ne restera plus d'hommes valides», écrit un soldat. «Tant de sang versé, et même par la victoire», se lamente un autre. Sur d'autres missives, on peut lire : «Nous appartenons à l'enfer, à l'épouvante, à la lutte.» «Je vous assure qu'il en tombe des hommes dans ce secteur où nous sommes à l'heure actuelle. Nous sommes obligés de marcher sur des cadavres français. Ce sera Verdun notre tombeau pour tous.»

Mais la terrible vérité est difficile à contenir... Si la censure bâillonne tant qu'elle peut les cris de désespoir, certaines lettres arrivent tout de même à bon port, des soldats en permission témoignent de ce qu'ils vivent, les gueules cassées reviennent du front, les campagnes se dépeuplent... On peut alors se demander jusqu'à quel point les civils croyaient au «bourrage de crâne» (expression popularisée en 1914 par Albert Londres alors correspondant de guerre du *Matin*). L'arrière n'était certainement pas dupe. Une missive d'un civil, contenue dans un rapport de l'armée du 30 juin, affirme : «Les journaux nous ne les croyons plus, mais les nouvelles comme celles que vous (les poilus) nous donnez sont crues à la lettre.» Pour autant, même décrédibilisés, les journaux se vendent comme des petits pains. Le quotidien *Le Petit Parisien*, le plus fort tirage à la veille de la guerre (1,45 million d'exemplaires en 1914) pulvérise tous les records en 1916 avec 2,18 millions d'unités vendues chaque jour. «Qui lit les journaux en 1916 ? Ce sont les frères, les épouses, les mères, les enfants de ceux qui sont au front, rappelle Sébastien Ambit. La presse répond à un besoin : rassurer une opinion terrorisée qui craint de ne pas voir revenir ses proches.» Finalement, les médias ne feront l'objet d'aucune critique de fond. La France sortant victorieuse de la guerre, leurs mensonges sont tolérés. Ce n'est que dans les années 1920, lorsque la presse sera secouée par des scandales financiers, que ses détracteurs se souviendront des «bobards» de la Grande Guerre. ■

LÉO PAJON

MADAME ANASTASIE, PAR GILL.



Quand la censure veille au grain...
Sous la III^e République, le contrôle des journaux prend le visage de «Madame Anastasie» (ici, représentée par André Gill en 1874), une vieille femme revêche armée de ciseaux géants. La chouette qui l'accompagne évoque l'obscurité causée par l'ignorance.



Cantinier. Il approvisionne les soldats en première ligne.

Topfoto/Roger-Viollet

CHIENNE DE GUERRE !



Estafette. Il transporte les renseignements en bravant les gaz.

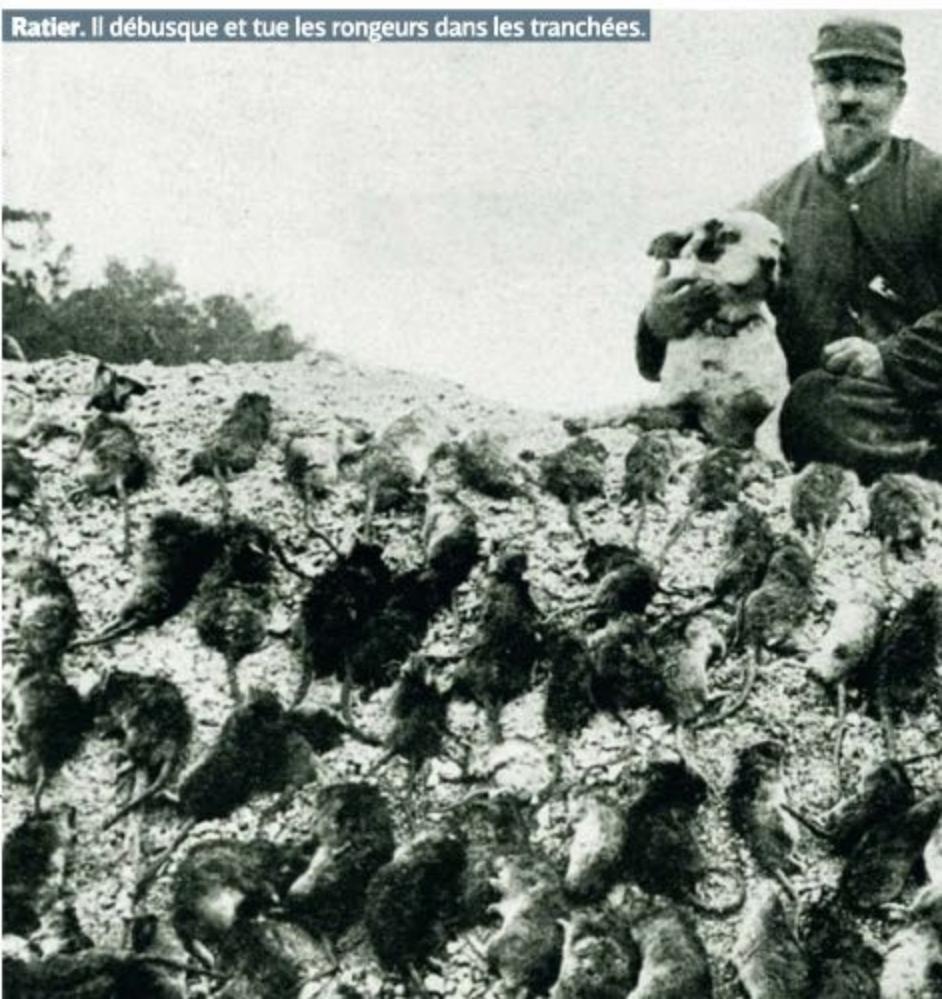
Spaarmestad/Rue des Archives

BPK, Berlin/RMN - Grand Palais



Mascotte. Il soutient le moral des troupes sur le front.

Tallandier/Rue des Archives



Ratier. Il débusque et tue les rongeurs dans les tranchées.

Topfoto/Roger-Viollet



Câbleur. Il tire le fil téléphonique entre deux postes.

Eté 1916, près de Verdun. Le feu allemand n'a pu venir à bout de Satan... Malgré sa blessure à la patte, ce chien-soldat parvint à rejoindre les Français à la fortification de Thiaumont. Il était porteur d'un message de l'état-major ordonnant aux soldats encerclés de tenir bon avant l'arrivée des renforts, prévue pour le lendemain. Grâce à son courage, le poste stratégique resta aux mains des Français... Comme Satan, héros méconnu, ils furent 100 000 chiens à prendre part à la Grande Guerre : Marquis, tué lors d'une mission de liaison à Sarrebourg, mais aussi Médor, Prince, Sultan... Jusqu'au plus décoré d'entre eux, Stubby, terrier de l'armée américaine, promu sergent après avoir participé à quatre offensives ! Chiens de liaison, de reconnaissance... L'armée a très vite pris au sérieux ces soutiens inattendus. Dès 1915, Alexandre Millerand, ministre de la Guerre, créa le Service des chiens de guerre, qui embaucha 3 000 recrues dans les fourrières. A l'armistice, des survivants furent affectés au ravitaillement lors des reconstructions des villes détruites par les combats. Pas de repos pour les héros à quatre pattes. **F.G.**



Sauveteur. Il recherche les blessés et alerte les secours.



Rue des Archives



Ravitailleur. Il aide à la distribution du pain.

Un siècle après
la fin des combats,
la terre de Verdun
(photographiée près
de Douaumont)
conserve toujours
les stigmates des
bombardements.

Berthold Steinheilber/Laif - Rea

L'IMPOSSIB



En février 2016,
Verdun commémorera
le 100^e anniversaire
de la terrible bataille.
Ici, la Grande Guerre
est devenue un
devoir de mémoire.

PAR VOLKER SAUX (TEXTE) ET
JEAN-CLAUDE MOSCHETTI (PHOTOS PORTRAITS)

LE OUBLI

D'ordinaire en France, lorsqu'un médecin légiste est appelé pour analyser des ossements humains retrouvés dans le sol, il flotte un parfum d'affaire criminelle. Pas à Verdun : c'est juste la routine. Le docteur Bruno Frémont, qui officie depuis trente ans à l'hôpital local, sait d'avance ce qui l'attend : un énième fragment d'un soldat de la Grande Guerre, tué lors de la bataille de 1916. Au nord-est de la ville, sur le plateau où Français et Allemands s'affrontèrent il y a un siècle, la terre ne cesse de rendre des corps. Dans les années 1920, on en retrouvait des milliers par an. «Aujourd'hui encore, il ne se passe pas un mois sans qu'on m'amène un os», raconte le médecin légiste dans son bureau, tout en sortant d'une enveloppe un morceau de fémur. Celui-ci, comme tous les ossements épars, rejoindra l'ossuaire de Douaumont, où reposent déjà les restes anonymes de 130 000 soldats. «Si on arrive à reconstituer à peu près le squelette, il reçoit une sépulture individuelle, précise le praticien. Et si on trouve sa plaque militaire, alors il est possible de l'identifier. C'est pour ça que je m'attache toujours à fouiller la terre autour des ossements, au cas où...»

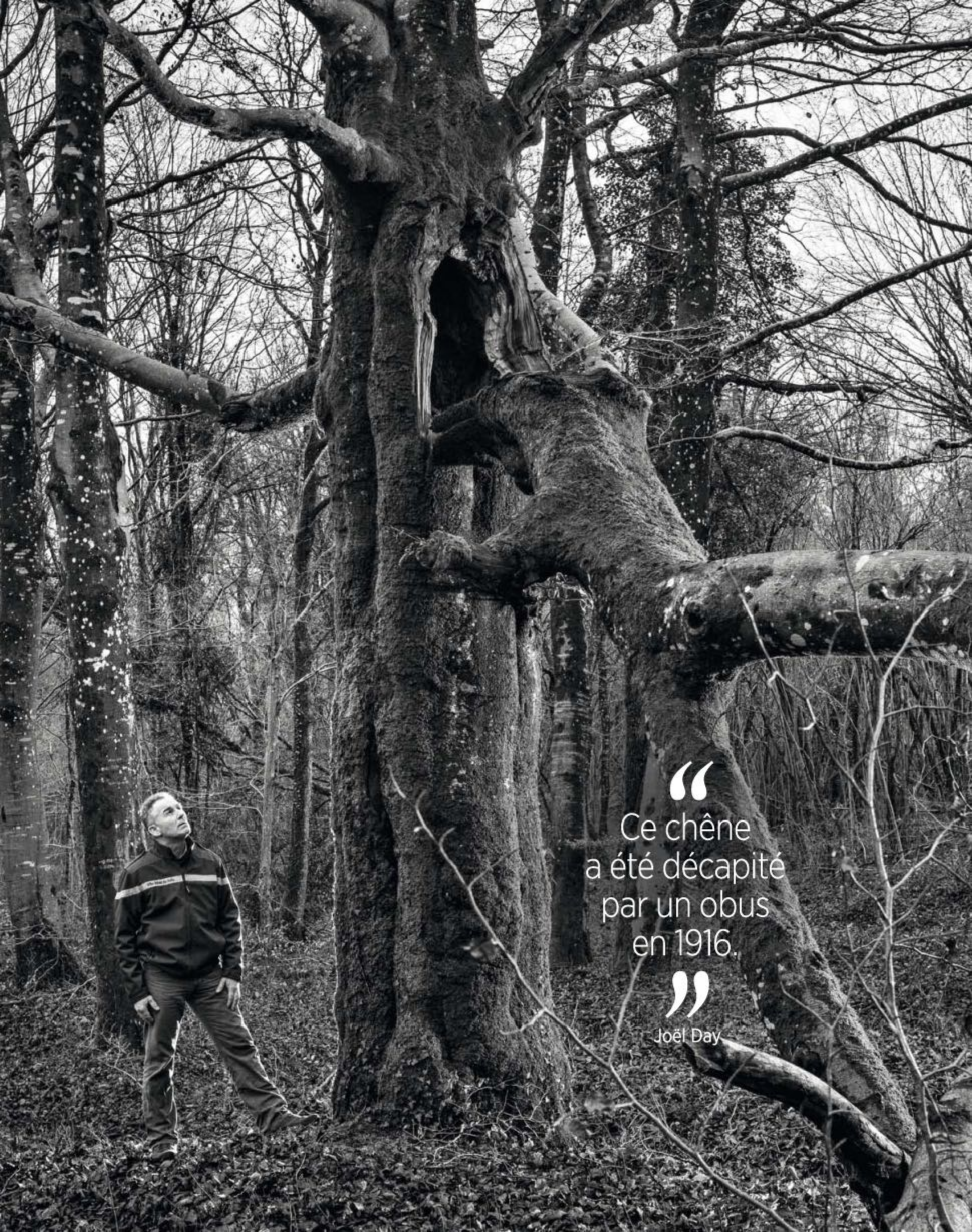
Dans la région, on est dépositaire d'un héritage plus lourd et plus ancré qu'ailleurs

Né à Verdun il y a cinquante-neuf ans, le docteur Frémont a toujours vu sa terre natale recracher les vestiges, humains et matériels, des combats. Enfant, lorsqu'il jouait dans les bois, ses parents lui recommandaient de se méfier des obus. Aujourd'hui encore, il raconte les vide-greniers remplis de ferraille militaire, et les apprentis démineurs qui, de temps en temps, se font exploser en manipulant un projectile retrouvé dans le sol (en mars 2007, un garçon de 21 ans s'est tué en tentant d'ouvrir un obus). La Grande Guerre est finie depuis un siècle ; mais à écouter Bruno Frémont, on réalise à quel point ici son empreinte perdure. Dans la terre des zones de combat, martyrisée par les bombardements. Dans le paysage où surgit ici un alignement de croix, là une stèle ou un mémorial. Jusque dans le centre-ville de Verdun, dominé par la silhouette martiale du monument à la Victoire, aux canons pointés vers l'est. Et peut-être même dans les têtes, note Philippe Hansch, le directeur du centre ●●●

Quelques arbres de la forêt de Verdun ont survécu au déluge d'obus et en portent encore la trace. Le Verdunois Joël Day, dont l'arrière-grand-père est mort ici en 1916, est l'un des sept agents de l'ONF qui veillent sur cette forêt au sol bosselé par les bombes. En 2014, celle-ci a reçu le label «Forêt d'exception».

Jean-Claude Moschetti/Rea





“
Ce chêne
a été décapité
par un obus
en 1916.

”
Joël Day



“

A Fleury, il ne restait d'intact que
la cloche de l'église entourée de moellons.

”

Témoignage du soldat Henri Gilarès,
80^e régiment d'infanterie (1916)

Fleury-sur-Douaumont est un des six villages «morts pour la France», anéantis par les bombardements et jamais reconstruits. Sur le site a été élevée, en 1934, la chapelle Notre-Dame-de-l'Europe.

●●● mondial de la Paix, un lieu d'exposition situé dans l'ancien palais épiscopal de la ville : «La mémoire de 1914-1918 a ici une prégnance particulière. Cela se voit au nombre d'événements autour de ce passé, aux objets de la guerre que beaucoup de gens conservent chez eux... Je viens de Metz, à 80 kilomètres, et c'est bien moins le cas là-bas.» Comme si on était ici dépositaire d'un héritage spécial, plus lourd et plus ancré qu'ailleurs.

Les plus de 50 ans se souviennent des derniers groupes de poilus qui débarquaient en ville

Verdun a depuis longtemps une place à part dans la mémoire française de la Première Guerre mondiale. Les armes s'étaient à peine tues que, déjà, la ville martyre (détruite par l'artillerie, mais jamais conquise) était érigée en symbole absolu du sacrifice des soldats. A cause du côté exceptionnel de la bataille menée à ses portes, bien sûr. «Mais aussi parce que les trois quarts de l'armée française ont combattu ici, ce qui attachait à ce lieu un fort sentiment collectif dans le milieu des anciens combattants, rappelle Jérôme Dumont, professeur d'histoire et membre de l'équipe pédagogique du mémorial de Verdun. Dès 1916, alors que la bataille faisait encore rage, on eut l'idée de bâtir en ville un monument aux victimes. Et contrairement à la Somme, où l'on a relancé l'agriculture et effacé les traces des combats, ici, on a tout de suite décidé de figer le terrain.»

Très vite, le champ de bataille prit des allures de sanctuaire. En octobre 1919, six bourgs détruits (Beaumont-en-Verdunois, Bezonvaux, Cumières-le-Mort-Homme, Fleury-devant-Douaumont, Haumont-près-Samogneux, Louvemont-Côte-du-Poivre) furent déclarés «villages morts pour la France» et décorés de la croix de guerre. Le 20 août 1920, le maréchal Pétain posait la première pierre de l'ossuaire de Douaumont. Et Verdun devint le point de ralliement de cohortes de vétérans, de pèlerins qui imprégnaient encore la cité à la fin du XX^e siècle. Ici, les plus de 50 ans restent marqués par les derniers groupes de poilus qui débarquaient en ville, par leurs récits empreints de colère ou d'émotion... Ingrid Ferrand, une guide franco-allemande qui officie depuis trente ans, a vu la fin de cette époque : «Il y avait des familles qui venaient avec leur aïeul, des anciens combattants qui racontaient, des visites du champ de bataille où tout le monde pleurait... Dans les années 1980, cela ●●●



“
Avant, on venait à
Verdun pour
se recueillir. Aujourd'hui,
on vient
pour comprendre.

”
Xavier Pierson



A chaque découverte dans le sol, les gendarmes sollicitent Bruno Frémont, médecin légiste à l'hôpital de Verdun. «Il faut vérifier qu'il ne s'agit pas d'ossements plus récents», note ce dernier. Mais l'expertise varie peu : victime tuée il y a un siècle, fauchée par un obus.

Ancien directeur du mémorial de Verdun, le colonel Xavier Pierson est maire de la commune des Eparges, connue pour la bataille qui se déroula sur ses hauteurs. En 2008, son épouse Patricia a fondé une association pour valoriser ce lieu de mémoire et éviter qu'il ne tombe dans l'oubli.

Jean-Claude Moschetti/Rea (2)



La tour de l'ossuaire de Douaumont, haute de 46 mètres, est surnommée la «Lanterne des morts». Au terme de 204 marches, son sommet abrite une cloche et un phare blanc et rouge.



“

Si tous ceux qui sont tombés
ici [...] se levaient, c'est une armée entière
qui se dresserait.

”

Maréchal Pétain, *Discours d'inauguration
de l'Ossuaire* (18 septembre 1927)

... amenait encore beaucoup de monde. Et puis, ensuite, ils disparurent.» Laissant cette sous-préfecture de 18 000 habitants continuer à incarner seule tout le drame de la Grande Guerre.

Le temps des vétérans a laissé des traces profondes. La mémoire des sacrifiés est cultivée ici avec une assiduité particulière, presque un sens du devoir. A Verdun et dans la Meuse seraient représentées pas moins de quarante-cinq associations liées à la Grande Guerre, selon Maurice Michelet, qui préside deux d'entre elles. «Le milieu patriotique est encore vivace ici, même s'il faut travailler à son rajeunissement», explique ce Meusien de 67 ans. Il décrit un univers que le reste de la France ne connaît pas toujours, un monde de cérémonies, de porte-drapeaux, de tombes de guerre et d'hommages à la flamme du Soldat inconnu. L'une de ses associations, le Comité de la Voie sacrée et de la Voie de liberté, organise avant chaque 11 novembre le transfert de cette flamme de l'Arc de Triomphe, à Paris, jusqu'à Verdun, par un relais de coureurs à pied. «Le Soldat inconnu fut choisi en 1920 à Verdun parmi huit dépouilles, rappelle Maurice Michelet. Les sept autres reposent dans un cimetière de la ville.» La section locale du Souvenir français, dont s'occupe également cet ancien commercial, prend en charge l'entretien des sépultures de soldats, notamment celles qui sont en dehors des nécropoles militaires. «Il y en a 200 éparpillées uniquement sur le champ de bataille de Verdun», compte Maurice Michelet.

Entre la Belgique et la Meurthe-et-Moselle, 190 000 tombes de soldats morts à la guerre

A quelques kilomètres de là, un autre homme veille lui aussi sur la mémoire des morts. Côté allemand, cette fois. Jean-Marie Baltzinger dirige à Fresnes-en-Woëvre l'antenne locale du Sesma, le méconnu Service d'entretien des sépultures militaires allemandes. Avec ses salariés et les bénévoles qu'il accueille, il préserve soixante-neuf cimetières répartis entre la Belgique et la Meurthe-et-Moselle, soit 190 000 tombes de combattants tombés pendant la Grande Guerre, dont une bonne partie autour de Verdun. Cet enfant du pays n'a aucune racine germanique, mais parle de son travail comme d'une vocation : «J'ai grandi près d'ici entre deux cimetières allemands, et j'aidais les jeunes bénévoles venus d'Allemagne entretenir les tombes. Quand j'ai été embauché par le Sesma, œuvrer à la ...

Originnaire du sud de l'Allemagne, Ingrid Ferrand s'est installée près de Verdun dans les années 1980. Elle se rappelle le «frisson» de sa première visite sur le champ de bataille. Devenue guide bilingue, Ingrid en maîtrise désormais toute l'histoire.

«Au début, avec mon accent, certains se méfiaient un peu de ce que j'allais dire. Maintenant, ça n'existe plus.»



Jean-Claude Moschetti/Rea



“

La rencontre Kohl-Mitterrand,
ici en 1984, fut le
plus grand jour de ma vie.

”

Ingrid Ferrand

La nature a repris
ses droits dans
ce boyau de com-
munication reliant
les forts de Douau-
mont et de Vaux.
Seuls des pieux
en béton sont
toujours visibles.



“

Dans notre tranchée, le déluge
de fer s'accroît. Les arbres sont fauchés,
la terre vole de toutes parts.

”

Témoignage de l'aspirant Bourdillat, 2^e bataillon
de chasseurs à pied (1916)

●●● réconciliation des deux pays était un acte militant. C'était pour moi un travail qui avait du sens, et qui en a toujours», raconte celui qui est aussi engagé dans des associations de mémoire françaises, et qui s'attache à son tour à passer le flambeau aux jeunes. Avec optimisme : «Le 100^e anniversaire de la bataille, ça remotive les gens.»

A Verdun, ce centenaire, attendu comme un événement majeur, met en lumière un autre fait : la mémoire de la Grande Guerre a changé. Dans les années 1990-2000, au moment où les derniers vétérans disparaissaient, Verdun a connu une chute de fréquentation. «Le nombre de visiteurs était en baisse continue», se rappelle la guide Ingrid Ferrand. Comme si, déserté par ses anciens, tout cet héritage n'intéressait plus et se figeait lentement.

Plus exactement, il changeait de nature, passant du temps du souvenir à celui de l'Histoire. A en croire les acteurs locaux, l'adaptation ne fut pas facile. Est-ce à cause du poids du symbole ? Des querelles politiques ? Ou des différends entre les associations ? Toujours est-il que ce n'est que récemment que la mobilisation s'est faite pour inscrire l'héritage de la Grande Guerre dans le XXI^e siècle. Avec, par exemple, la création en 2009 de la Mission Histoire du département de la Meuse. «Nous avons eu un rôle moteur pour fédérer les acteurs, créer une émulation, et initier la construction de quelque chose de nouveau», note Isabelle Nourry, l'une de ses responsables. Mais nous sommes partis de loin...»

Le nouveau mémorial ouvrira en février 2016 et proposera une approche franco-allemande

En 2013, un article du *Journal du Dimanche* s'inquiétait encore du «fiasco annoncé» du 100^e anniversaire de la bataille. Symbole du retard pris : la rénovation du mémorial de Verdun, ce cube austère planté depuis 1967 sur le champ de bataille, voulu en son temps par l'écrivain combattant Maurice Genevoix. Mis en chantier en 2013, le bâtiment resta fermé en 2014, alors que les visiteurs, attirés par «l'effet centenaire» de la Grande Guerre, affluaient sur le site. Il rouvrira en février 2016, juste à temps pour les 100 ans de la bataille.

Mais ce nouveau lieu montre bien le dépoussiérage en cours de la mémoire. «Avant, on venait ici pour se recueillir et rendre hommage. Aujourd'hui, on vient pour essayer de comprendre», résume le colonel Xavier Pierson, qui était son directeur ●●●

“
Beaucoup
de visiteurs sont
marqués par
les stigmates de
cette terre.

”
Maurice Michelet





Nicolas Czubak (à gauche) et Jérôme Dumont (à droite) gèrent le service pédagogique du mémorial de Verdun. Professeurs d'histoire, ils s'attachent à transmettre des valeurs d'humanisme aux jeunes générations : « On leur apprend à devenir des citoyens français et européens. »

A Bezonvaux, village « mort pour la France » en 1916 comme cinq autres autour de Verdun, il n'y a plus de maisons ni d'électeurs. Mais il y a toujours un maire, nommé par le préfet. Maurice Michelet occupe ce poste depuis 2015. Il est aussi président de deux associations de mémoire.

“
Sur toute l'étendue du secteur,
les explosions nous secouent jusqu'aux entrailles.

”
Témoignage du soldat Charles Cautain,
95^e régiment d'infanterie (1916)



Dans les environs de Douaumont, la terre ressemble à une mer démontée. Au milieu de ce paysage dévasté, une tourelle de mitrailleuse veille encore sur le fort, telle une sentinelle oubliée.



Jean-Claude Moschetti/Rea

●●● jusqu'au début de l'année 2015. Le responsable actuel, Thierry Hubscher, est sur la même ligne : «Le mémorial dispose d'un fonds d'objets et de reliques de la bataille, déposés par les anciens combattants. Mais la logique restait celle de l'accumulation. Désormais, le lieu sera un centre d'interprétation, avec une scénographie soignée, afin d'expliquer Verdun et montrer la souffrance du combattant.» Le tout dans une approche franco-allemande.

Comme l'est, de plus en plus, celle des visiteurs.

Le nouveau mémorial se voudra aussi une introduction à la visite du champ de bataille : car c'est là qu'est la vraie richesse de la région de Verdun. Ces milliers d'hectares sanctuarisés, perchés entre la vallée de la Meuse et la plaine de la Woëvre (sans oublier d'autres sites proches comme Vauquois et les Eparges), restent l'un des meilleurs moyens de s'immerger dans cette guerre si lointaine. «C'est un musée de plein air, où l'on peut faire de l'histoire

Près de Belleray, Frédéric Radet a racheté, en 2008, le fort de la Falouse qui servait de base arrière aux troupes françaises. Avec des amis, il a restauré le lieu dans ses moindres détails (ici, des mannequins représentent des poilus dans leur dortoir).

sur le terrain, s'enthousiasme Nicolas Czubak, professeur d'histoire et membre du service éducatif du mémorial. Un site comme le fort de Vaux, par exemple, permet encore d'éprouver l'enfer vécu par les soldats.» Dès les années 1970, des personnalités locales comprirent l'intérêt, pour les générations futures, de sauvegarder cette terre meurtrie.

Aujourd'hui, la préservation du lieu semble acquise : le site, recouvert après la bataille de hêtres et de résineux, vient d'obtenir le label Forêt d'exception, qui reconnaît son caractère hors norme. Joël Day connaît bien ces sous-bois chaotiques : ce Verdunois les sillonne depuis trente ans comme agent de l'Office national des forêts (ONF). Outre la gestion forestière classique, lui et ses collègues ont aussi des tâches particulières. Depuis trois ans, Joël Day travaille à l'aménagement de cinq circuits de randonnée, qui feront découvrir des vestiges méconnus des combats. Comme les «arbres reliques» (qui survécurent aux obus) ou les abris sommaires où les soldats se retranchaient. Le forestier se veut optimiste sur l'avenir de sa forêt : «Il y a plus de conscience de la mémoire qu'avant», observe-t-il. Il voit aussi comment les Verdunois se sont réappropriés les lieux : «Depuis dix ou vingt ans,

on voit de plus en plus de gens "monter à Douaumont", comme on dit. Ils viennent marcher, courir, faire du vélo... Je pense qu'ils y sont attachés.»

A quelques kilomètres au sud, Frédéric Radet travaille lui aussi à préserver les vestiges militaires, dans une démarche différente. Depuis l'enfance, cet ancien chauffeur livreur explore les forts qui défendaient jadis Verdun et aujourd'hui en ruines – une quarantaine en tout. En 2008, il racheta l'un d'eux, l'ouvrage de la Falouse, à Belleray. En retrait du front, ce fort

servait de base arrière aux soldats français. «Ils s'y reposaient dix jours avant de remonter au front. Il n'y eut jamais de combats ou de bombardements, tout était intact», explique ce passionné de 48 ans. Avec des amis, il entreprit de restaurer le lieu tel qu'en 1916, de la cuisine au dortoir et du télégraphe aux latrines, avec un souci maniaque du détail. Pour Frédéric Radet, c'était le «rêve d'une vie». Pour ses 5 000 visiteurs annuels, c'est une plongée dans le

quotidien du soldat qui peut les aider à aborder l'histoire du conflit, notamment pour les plus jeunes. «Aujourd'hui, pour saisir la réalité de la guerre, il faut se mettre à hauteur d'individu, utiliser les témoignages, les vestiges, le concret», indique le professeur Nicolas Czubak.

La question obsède ceux qui s'occupent ici d'entretenir la mémoire : un siècle après, comment transmettre aux nouvelles générations cet héritage qui marque leur région ? Certains s'inquiètent d'un manque d'intérêt pour ce passé omniprésent ; d'autres, au contraire, se réjouissent de leur passion croissante, de leur présence aux cérémonies... Dans les écoles, ils ont en tout cas peu de chance de passer à côté. «Tous les collèges et lycées participent de près ou de loin au centenaire, rapporte Patrick Stemmelin, proviseur d'un lycée professionnel de la ville. Il y a beaucoup d'entrées possibles, notamment artistiques, qui permettent d'aborder le sujet de façon plus positive et contemporaine.» Le chef d'établissement a lancé en 2013 le projet «Des pas qui résonnent», qui associe quatorze classes à autant d'artistes pour la réalisation d'œuvres qui seront exposées en 2016 dans le centre de Verdun. Certaines évoquent directement le conflit, d'autres en profitent pour parler... de la paix. Car pourquoi entretenir encore le douloureux passé de Verdun, si ce n'est pour en tirer des leçons ? Au mémorial, Nicolas Czubak détaille le message qu'il cherche à transmettre : «D'abord, la paix n'est pas une chose acquise. Ensuite, des pays ont à un moment donné

“
Pour raconter la
guerre aux enfants,
il faut partir
du vécu des soldats.
”

Nicolas Czubak

tout fait pour se détruire, avant de bâtir avec un projet commun l'Europe, pour que les générations d'aujourd'hui vivent en paix. Cette piqure de rappel est nécessaire.» En 1984, l'ossuaire de Douaumont fut le théâtre d'une scène historique : la «prise de main» entre le président Mitterrand et le chancelier Kohl. La ville de la Grande Guerre devenait celle de l'amitié entre les pires ennemis du siècle. Aujourd'hui, c'est au centre mondial de la

Paix, créé en 1994 à Verdun, que le message se perpétue : «Notre projet est de faire le trait d'union entre le champ de bataille, le passé et l'histoire contemporaine, explique son directeur Philippe Hansch. Ici, des peuples se sont opposés avec une violence rare. Désormais, ils sont amis. Voilà un signe d'espoir pour de nombreux conflits actuels.»

Certains, pourtant, refusent d'enfermer Verdun dans ses souvenirs guerriers. Dans son bureau de la mairie, près des quais de la Meuse, Samuel Hazard, le nouvel édile de la cité depuis 2014, ne renie en rien cet héritage qui fait de Verdun «la deuxième ville de France la plus connue dans le monde après Paris». Mais ce professeur d'histoire de 36 ans insiste : «Il ne faut pas réduire Verdun à sa bataille, sinon cela voudrait dire que notre ville ne vit pas.» Il entend profiter du tourisme de mémoire et de «l'effet centenaire» pour attirer les visiteurs vers des activités plus légères : flâner le long de la Meuse, faire du bateau ou emprunter la future véloroute... Le tout en logeant dans le nouvel hôtel 4 étoiles installé dans l'ancien mess des officiers. Avant de prendre congé, Samuel Hazard invite à visiter le petit musée de la mairie, où sont conservés d'étonnants souvenirs : les vingt-six médailles de la «ville la plus décorée de France» ou encore la canne d'André Maginot. Pour y accéder, on traverse la salle des mariages : sur un mur est accrochée une peinture représentant un poilu. Décidément, l'ombre de la bataille de 1916 n'a pas fini de planer sur la ville. ■

VOLKER SAUX

2016 L'ANNÉE DU CENTENAIRE

De février à décembre, Verdun et ses environs célèbrent l'anniversaire de la bataille. Résumé des rendez-vous.

21 FÉVRIER :

LE COUP D'ENVOI DES CÉRÉMONIES

En souvenir du jour où la bataille s'est déclenchée, la ville de Verdun va se mobiliser pour rendre hommage aux soldats. La cathédrale Notre-Dame, devant laquelle étaient tombés les premiers obus, sera complètement illuminée. Le mémorial de Verdun, porte d'entrée du champ de bataille, rouvrira ses portes après plusieurs années de rénovation. Sur le champ de bataille même, des lectures de textes et des mises en scène réalisées par l'association Connaissance de la Meuse redonneront vie à l'épopée des soldats de 1914-1918.

29 MAI :

LE SYMBOLE DE LA RÉCONCILIATION

Point d'orgue du centenaire, une cérémonie réunira à Verdun le président François Hollande et la chancelière Angela Merkel. Ensemble, ils inaugureront officiellement le mémorial de Verdun qui présente une vision de l'histoire de la bataille partagée par la France



En 2016, le mémorial de Verdun fait peau neuve et rouvre enfin ses portes.

Georgios Makkas/Panos-Réa

et l'Allemagne. Leur démarche prolonge celle de François Mitterrand et d'Helmut Kohl, qui, en se recueillant ensemble devant l'ossuaire de Douaumont, le 22 septembre 1984, avaient initié ce rapprochement mémoriel entre les deux anciens belligérants. Parallèlement à cette rencontre symbolique, des reconstitutions historiques, des spectacles et démonstrations militaires se tiendront dans la ville, du 27 au 29 mai, auxquels **4 000 lycéens français et allemands participeront**. Des cérémonies du souvenir qui ne sont pas exclusives à Verdun : dans le reste de la France, chaque commune organisera ses propres manifestations en hommage aux poilus.

90 ÉVÉNEMENTS POUR 300 JOURS DE COMBATS

A Verdun et dans ses environs, **90 manifestations historiques, expositions et performances artistiques, activités pédagogiques et même compétitions sportives** se tiendront tout au long des 300 jours qu'a duré l'affrontement, à l'initiative d'acteurs locaux, publics et associatifs. Le dimanche 21 février 2016, jour du centenaire de l'offensive allemande, **une évocation-hommage aux soldats du bois des Caures** aura lieu toute la journée sur les anciens champs de bataille. La journée sera ponctuée de lectures, de l'inauguration d'une stèle gravée et d'une visite des villages martyrs. En mars, la troisième édition du «trail des tranchées», organisée par l'office de tourisme du grand Verdun, prendra le départ. En avril, **une journée d'animation rappellera l'importance de la Voie sacrée**, qui menait au front. Autre rendez-vous incontournable, en juin et juillet prochains : le spectacle son et lumière, «Des flammes à la lumière», où 250 acteurs bénévoles retraceront le destin des combattants et civils des deux pays.

Retrouvez le programme complet sur verdun2016.centenaire.org.

ENTRETIEN

«Il est essentiel de transmettre cette mémoire à la jeunesse»

Président du comité de pilotage ministériel du centenaire de la guerre de 1914-1918, Jean-Marc Todeschini revient sur la place de Verdun dans notre destin commun.

GEO HISTOIRE : Quelle place Verdun occupe-t-il dans la commémoration de la Grande Guerre ?

Jean-Marc Todeschini : C'est le lieu national de la mémoire de la Grande Guerre. Avec la bataille de la Somme, Verdun fut l'affrontement le plus meurtrier. D'emblée, il est devenu un symbole en raison de l'ampleur des pertes humaines et du caractère français des troupes. Dans l'inconscient collectif, dans les familles, le poilu de 14-18 avait «fait Verdun», même si, en réalité, il était dans la Somme ou ailleurs.

Quelle est l'actualité du message porté par ce centenaire ?

Ce centenaire est marqué du sceau des relations franco-allemandes qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Les deux belligérants d'hier ont été les moteurs de cette Europe de la paix depuis maintenant un demi-siècle. C'est toujours le cas aujourd'hui, lorsque la chancelière allemande Angela Merkel et le président François Hollande mettent tout en œuvre pour que les armes se taisent en Ukraine.

Le rôle des commémorations reste, bien sûr, d'honorer ceux qui ont laissé leur vie pour notre liberté. Mais à l'heure où des populismes rejettent la construction européenne, où des extrémistes prônent le nationalisme, la fermeture des frontières et le rejet de l'autre, il est essentiel de transmettre cette mémoire à la jeunesse pour en faire des citoyens éclairés. Car rien n'est jamais acquis...

Quand il ne reste plus de témoins vivants, comment transmettre la mémoire aux plus jeunes ?

Même les grands-pères les plus âgés n'ont pas vécu le premier conflit. Les enseignants jouent donc un rôle très important. Mais se déplacer sur les lieux de mémoire amène aussi à réfléchir et à méditer. Toutefois, si l'on veut toucher la jeunesse, cela ne peut pas se faire uniquement par des commémorations devant les monuments aux morts. Il faut plutôt utiliser d'autres vecteurs plus modernes, comme Internet, avec, par exemple, des lettres de poilus mises en ligne. Autre exemple : nous avons noué des conventions avec plusieurs fédérations sportives. Au musée du sport de Nice, une borne interactive présentera ainsi les noms des athlètes disparus.

Après 2018, comment faire pour que le souvenir ne s'efface pas ?

Nous avons la volonté de graver cette mémoire, y compris au-delà du centenaire : il ne faut pas que tout s'arrête en 2018, que l'intérêt retombe avec la fin des commémorations. Il faut faire en sorte que le tourisme de mémoire se développe et se perpétue dans le temps. Et aussi que les territoires ruraux, qui portent les stigmates de cette Grande Guerre,

puissent aujourd'hui en bénéficier. L'enjeu mémoriel induit donc des retombées économiques. Dans la Meuse, d'ici 2018, ce seront plus de 32 millions d'euros d'investissements publics qui auront été réalisés sur les lieux de mémoire, avec par exemple la rénovation de nécropoles, du mémorial et de la citadelle de Verdun. ■

PROPOS RECUEILLIS
PAR ANNE DAUBRÉE



Jean-Marc Todeschini
Secrétaire d'Etat chargé des anciens combattants et de la mémoire, il coordonne cette année les cérémonies du centenaire de Verdun.

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

Ici, la terre parle... Verdun et ses alentours abritent de nombreux musées et monu



L'ossuaire de Douaumont sert de sépulture à 130 000 soldats inconnus français et allemands.

Manuel Cohen/Aurimagais

3 Le cimetière militaire du Faubourg-Pavé

L'une des 19 nécropoles nationales de la bataille de Verdun est aussi l'une des plus émouvantes. Plus de 5 000 tombes se trouvent dans l'enceinte. Sous une grande croix, le carré des Sept inconnus honore les dépouilles des soldats non identifiés (un huitième inconnu repose sous l'Arc de Triomphe, à Paris). Autre temps, autre guerre : à proximité de l'entrée du cimetière, on trouve le monument aux déportés et fusillés devant lequel repose un résistant inconnu fusillé quelques jours avant la libération de Verdun, en 1944, par la Gestapo, à Tavannes.

Route d'Etain, à la sortie de Verdun.

4 Le monument Maginot

Inauguré en 1935 par le président Albert Lebrun, c'est le premier monument que l'on aperçoit à la sortie de Verdun lorsqu'on se rend vers les anciens champs de bataille. Il figure le caporal André Maginot blessé, soutenu par le soldat François-Joseph Jolas qui lui sauva la vie pendant la bataille de Verdun. Derrière la statue, se dresse un bouclier, symbole de la ligne fortifiée qui jalonne les frontières de l'Est, dont le financement fut obtenu par Maginot devenu ministre de la Guerre.

Plateau forestier de Souville, au bord de la D112. Accès libre.

5 Monument du Lion de Souville

A l'emplacement de la chapelle Sainte-Fine, détruite durant la bataille, la sculpture d'un lion blessé rend hommage à la 130^e division de l'armée française qui s'est battue afin d'empêcher l'ennemi de passer. Sur le monument sont aussi gravées les autres divisions qui ont participé aux combats dans cette zone entre juin et octobre 1916. La statue marque la limite de l'avancée allemande dans le secteur de Verdun ; elle avait atteint cette ligne le 23 juin 1916.

Carrefour de la chapelle Sainte-Fine, Fleury-devant-Douaumont.

LES ENVIRONS DE VERDUN

1 Le musée de la Voie sacrée

Durant la guerre, la mairie de Souilly abrita le quartier général des commandants français : Pétain, Guillaumat, Nivelle et Hirschauer s'y succédèrent. Ce fut ensuite au tour de la première armée américaine du général Pershing de s'y installer à partir de 1918. On y trouve aujourd'hui une exposition permanente sur le quartier général et le rôle de la Voie sacrée pendant la guerre. Cette dernière permit d'assurer et d'organiser le roulement des hommes, ainsi que le ravitaillement des vivres et du matériel depuis Bar-le-Duc jusqu'à Moulin-Brûlé. On peut également emprunter la Voie sacrée rebaptisée

RD 1916 et balisée à chaque kilomètre d'une borne surmontée d'un casque de poilu.

A 20 kilomètres au sud de Verdun. Réouverture en avril 2016. Plus d'infos : voie-sacree.com

2 Le spectacle

«Des flammes à la lumière»

Chaque été, dans les carrières d'Haudainville, 500 bénévoles racontent, à travers 70 tableaux, la bataille de Verdun. Un spectacle son et lumière époustouflant, qui se découvre sur 2 hectares d'espace scénique, et qui illustre le destin des combattants belges, français et allemands ; l'insouciance de la Belle Epoque puis la plongée dans l'horreur du conflit ; l'armistice et les faux espoirs de paix...

Entrée sud de Verdun, sur la route départementale Nancy-Metz. En juin et juillet, à la tombée de la nuit. Plus d'infos : spectacle-verdun.com

ments qui permettent de comprendre et de revivre cette bataille emblématique.

6 Le mémorial de Verdun

Durant un demi-siècle, c'est ici que le souvenir de la bataille a vibré le plus fort. Créé en 1967, à l'emplacement de la gare de Fleury-devant-Douaumont et inauguré par l'écrivain Maurice Genevoix, ce haut lieu de la mémoire de la Grande Guerre avait besoin d'une sérieuse rénovation. Fermé depuis septembre 2013 pour travaux, il rouvre ses portes en février 2016 pour proposer une nouvelle architecture sur trois niveaux. Dès l'entrée, le visiteur suit le destin d'un soldat partant vers les premières lignes. Une scénographie, composée d'objets, d'archives visuelles et sonores, fait vivre les intenses combats dans un champ de bataille dévasté, et partager les émotions poignantes d'un

poilu terré dans un trou d'obus exposé au feu des canons. Le second niveau permet de mieux connaître le rôle des aviateurs et artilleurs qui ont pris part à la bataille, ainsi que la vie dans les arrières-fronts, et notamment le travail, souvent héroïque, des médecins chargés de soigner les soldats. Le quotidien en France et en Allemagne est relaté dans les regards des soldats en permission tandis qu'un film retrace les étapes du travail de mémoire de la terrible bataille depuis les années 1920 jusqu'à nos jours. Enfin, sur la nouvelle terrasse, le mémorial s'ouvre sur le paysage environnant et les traces immuables laissées par les combats de 1916. Des bornes interactives, un centre documentaire et des expositions temporaires

complètent la visite de ce mémorial entièrement repensé. Immanquable.

1, avenue du Corps-Européen, Fleury-devant-Douaumont. Réouverture en février 2016.
Plus d'infos : memorial-verdun.fr

7 Le fort de Souville

Dernière place forte des troupes françaises sur la rive droite de la Meuse après la chute de Douaumont et de Thiaumont, Souville subit plusieurs assauts allemands entre juin et septembre 1916, tous infructueux. On peut aujourd'hui y découvrir la casemate Pamart pour mitrailleuses ainsi qu'une cloche, partie émergée du fort. Le site est aussi le point de départ idéal pour une randonnée pédestre. Le parcours balisé permet notamment de découvrir la tourelle Bussière, équipée à l'époque de deux canons de 155 mm.

Fleury-devant-Douaumont. Accès libre.

8 La chapelle de Fleury

Hormis de lourdes pertes humaines, la bataille de la Meuse a entraîné d'importants dégâts matériels. Neuf villages autour de Verdun ont été entièrement détruits : Beaumont-en-Verdunois, Bezonvaux, Cumières-Le Mort-Homme, Douaumont, Fleury-devant-Douaumont, Haumont-près-Samogneux, Louvemont-Côte-du-Poivre, Ornes, Vaux-devant-Damloup... Cités à l'ordre de l'armée, ces villages martyrs se situent aujourd'hui dans la « zone rouge », un vaste périmètre boisé qui n'a pas été repeuplé. Entre tous, c'est Fleury (pris et repris seize fois entre juin et août 1916 !) qui évoque le mieux la tragédie de ces communes disparues. On peut dorénavant se recueillir dans la chapelle Notre-Dame-de-l'Europe construite sur l'emplacement de l'ancienne église. Depuis 1979, une statue de la Vierge Marie drapée de l'étendard européen accueille les visiteurs comme symbole de réconciliation entre les nations.

Avenue du Corps-Européen, Fleury-devant-Douaumont. Accès libre.



LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE



Manuel Cohen/Aurimages

Hommage aux combattants au fort de Douaumont.

9 L'ouvrage de Thiaumont

Située sur la rive droite de la Meuse, cette fortification fut le théâtre de violents affrontements entre soldats français et allemands : dès février 1916, elle fut bombardée par une pluie d'obus qui l'endommagea fortement. Elle servira malgré tout d'abri aux troupes successives qui se battront ensuite dans le secteur. Dans un paysage troué d'obus, on peut en voir aujourd'hui quelques traces, dont la cloche brisée et les casemates écrasées.

Fleury-devant-Douaumont. Accès libre.

10 Le fort de Vaux

Tout comme le fort de Douaumont, celui de Vaux appartenait au système Séré de Rivières construit entre 1881 et 1884, qui remplaçait les fortifications bastionnées mises en place par Vauban. Moins vaste, cet ensemble servait essentiellement d'observatoire, et fut le théâtre du plus incroyable acte de résistance française de la bataille de Verdun, lorsqu'en juin 1916, la garnison du commandant Raynal tint sept jours durant face aux assauts allemands. La visite des galeries du fort permet

aujourd'hui de comprendre les conditions de vie de ces soldats assiégés. A ne pas manquer : le poste du commandement, l'infirmerie, le poste de télécommunication, le pigeonnier mais aussi la casemate de Bourges avec ses deux canons 75 mm.

Vaux-devant-Damloup. Entrée : 4 €.

11 Monuments aux combattants juifs et musulmans

Construit en 1938, un mémorial juif de 25 mètres de long se dresse à une centaine de mètres de l'ossuaire de Douaumont et de la nécropole nationale. En son centre, deux tables de la loi évoquent le mur des lamentations. En 2006, un mémorial pour les combattants musulmans fut inauguré par le président Chirac.

Fleury-devant-Douaumont.

12 L'ossuaire de Douaumont

Français comme Allemands, 130 000 soldats inconnus reposent dans l'imposant monument construit entre 1920 et 1932 à l'initiative de Monseigneur Ginisty, évêque de Verdun, qui souhaitait

donner une sépulture décente aux hommes tombés lors de la bataille emblématique. Long de 137 mètres, il est composé d'un cloître, dans lequel 46 cénotaphes en granit portent chacun le nom d'un secteur du champ de bataille. On peut voir à travers des lucarnes les ossements des disparus. Tel un phare, la tour de l'ossuaire se dresse à 46 mètres de hauteur et est équipée d'une «lanterne des morts» qui peut projeter des rayons de lumière jusqu'à 40 kilomètres sur les alentours de Verdun, dont elle offre un panorama sans équivalent. Devant l'ossuaire s'étend l'immense nécropole nationale où reposent plus de 16 000 soldats français : c'est ici que François Mitterrand et Helmut Kohl se sont donné la main le 22 septembre 1984, afin de sceller l'amitié franco-allemande.

Fleury-devant-Douaumont. Plus d'infos : verdun-douaumont.com

13 Le fort de Douaumont

Considéré comme le plus armé et le plus défensif de la Meuse, ce fort est devenu le point straté-



Manuel Cohen/Aurimages

« Village martyr » détruit pendant le conflit, Fleury-devant-Douaumont est devenu un lieu de souvenir.

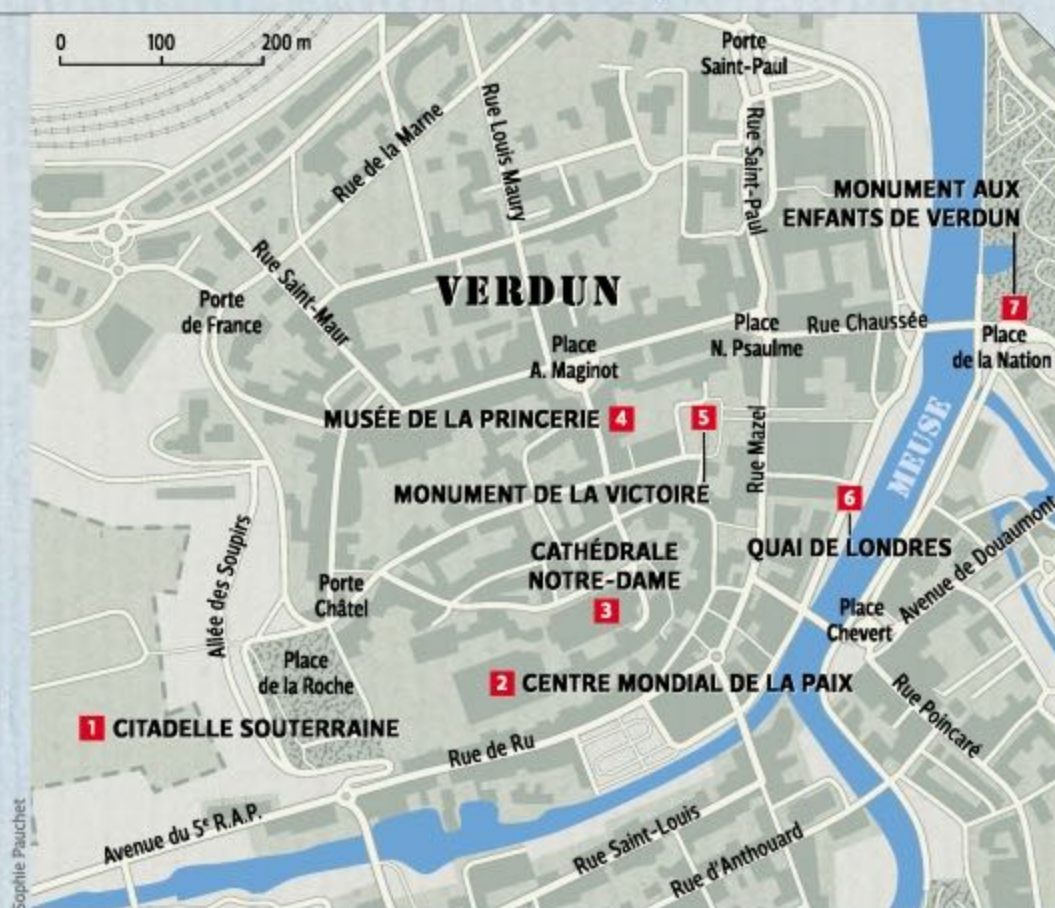
gique et symbolique de la bataille de Verdun. Pris par les Allemands dès février 1916, il devient un abri logistique important, tenant tout à la fois de poste de secours et de dépôt de munitions. Malgré plusieurs tentatives de reconquête, il sera seulement repris le 24 octobre par l'armée française. On visite aujourd'hui l'intérieur et trois niveaux de galeries, ainsi que les tourelles et les observatoires. Le site comprend également une nécropole où reposent 600 soldats allemands. Munis d'un visio-guide, les visiteurs peuvent appréhender au plus près l'histoire du grand fort de Verdun grâce à des films et photographies d'époque, des commentaires et des témoignages.

Commune de Douaumont. Réouverture fin février 2016. Entrée : 4 €.

14 Le bois des Caures

À partir de 1915, c'est ici que le lieutenant-colonel Emile Driant commanda les 56^e et 59^e bataillons de chasseurs à pied. Député de Nancy, engagé volontaire à 59 ans, Driant alerta l'état-major sur la vulnérabilité de cet emplacement alors que l'attaque de Verdun n'était plus considérée comme une hypothèse sérieuse par les généraux. Le 21 février 1916, un déluge de feu s'abattit sur la forêt. Les survivants des deux bataillons tinrent tête pendant deux jours aux ennemis avant d'être capturés ou tués. Mais leur résistance permit d'acheminer les renforts afin d'éviter la brèche. Un circuit pédestre long de 800 mètres évoque aujourd'hui l'épopée de ces premiers résistants de Verdun. On y découvre le PC, on s'arrête devant la tombe du lieutenant-colonel Driant et le monument des chasseurs des 56^e et 59^e BCP. Il est également possible de prolonger la marche en direction du village «mort pour la France» de Beaumont-en-Verdunois. A noter : le 21 février 2016 aura lieu une journée de commémoration des soldats du bois des Caures.

Flabas, au nord de la forêt domaniale de Verdun. Accès libre. Plus d'infos : Association Connaissance de la Meuse, 03.29.84.50.00.



15 La tranchée des baïonnettes

Sous un abri de béton situé près de Douaumont, des croix de bois peintes en blanc sont plantées sur un monticule de terre... On a longtemps pensé que les soldats français des 3^e et 4^e compagnies du 137^e régiment d'infanterie avaient été ensevelis debout, l'arme à la main, suite à un bombardement. Profondément ému par cette histoire, George T. Sand, un banquier américain, fit un don de 500 000 dollars afin qu'on élève ce tout premier monument de la mémoire du site de Verdun, construit en béton par l'architecte Alexandre Ventre en 1920. À l'entrée, on peut y lire cette inscription : «À la mémoire des soldats qui dorment debout, le fusil en main, dans cette tranchée. Leurs frères d'Amérique.» Depuis, la découverte de vingt-et-un corps couchés et désarmés a finalement contredit la légende. Le lieu n'en garde pas moins une atmosphère profondément hantée et poignante.

Flcury-devant-Douaumont, à 800 mètres de l'ossuaire de Douaumont. Accès libre.

VERDUN CENTRE

1 La citadelle souterraine

Dès que commence la bataille en 1916, la citadelle percée trente ans plus tôt devient un centre logistique pour l'état-major et ses services. Des kilomètres de galeries composées de bureaux, de dortoirs, d'un central téléphonique et même d'une boulangerie et d'un moulin ! On peut visiter aujourd'hui cette ville souterraine à part entière dans un parcours de 30 minutes en petit train : une quinzaine de reconstitutions font découvrir la vie quotidienne des soldats. C'est ici que fut désigné le Soldat inconnu qui repose toujours sous l'Arc de Triomphe, à Paris.

Avenue du 5^e RAP, Verdun. Entrée : 8 €. Plus d'infos : citadelle-souterraine-verdun.fr

2 Le centre mondial de la Paix

Situé dans le palais épiscopal de Verdun depuis 1994, le centre mondial de la paix, des libertés et des droits de l'Homme est devenu un rendez-vous incontournable ●●●

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE



Manuel Cohen/Aurimages

Le monument aux Enfants de Verdun rappelle avec fierté que les troupes françaises firent rempart contre l'ennemi.

●●● de débats et d'expositions. Jusqu'en 2018, «Que reste-t-il de la Grande Guerre ?» dévoile l'impact du conflit sur le XX^e siècle, l'Europe et le monde. Ce parcours accessible à tous les publics est rythmé par de nombreux documents sonores et visuels : images de propagande, lettres de poilus, affiches et films qui rappellent que, pour la première fois, une guerre fut photographiée, filmée, parfois même en couleur et en relief.

Place Monseigneur-Ginisty. Entrée : 5 €. Plus d'infos : cmpaix.eu

3 La cathédrale Notre-Dame

On peut encore voir les traces d'obus sur les murs de cet imposant édifice qui servait de poste opératoire et qui fut bombardé lors de la bataille de Verdun. Rebâtie et restaurée en 1935, elle reste la plus grande cathédrale romane de France. Les piliers ouest ont été ornés de sculptures évoquant la vie des poilus, tout comme l'émouvante crypte découverte après guerre...

Place Monseigneur-Ginisty. Accès libre.

4 Le musée de la Prinerie

De la préhistoire au XX^e siècle, la ville de Verdun retrace son destin dans ce joli musée situé près de la cathédrale. Une partie des collections est liée à la Première Guerre mondiale et notamment à l'histoire de la bataille, avec les sculptures d'Henri Varenne (1860-1933) sur la défense de la ville en 1916.

16, rue de la Belle-Vierge. Ouvert du 1^{er} avril au 31 octobre. Infos sur musee-prinerie-verdun.fr

5 Le monument à la Victoire

Conçu par l'architecte Chesnay et le sculpteur Boucher, il a été inauguré en 1929. Grand socle de pierre surmonté d'une statue de guerrier regardant vers l'est, il s'appuie sur l'ancien rempart romain de la ville, déblayé par les bombardements de 1916. Deux canons russes, pris par les Allemands puis repris par les Français, encadrent la tour. Les 73 marches conduisent à une crypte où sont exposés les répertoires des noms des soldats titulaires de la médaille de Verdun. Un hommage

à la France victorieuse qui offre aussi une vue imprenable sur la ville.

Ouvert du 1^{er} avril au 11 novembre, visite libre uniquement l'après-midi.

6 Le quai de Londres

Durant la bataille, de nombreuses maisons situées le long de la Meuse furent détruites par les bombardements. Le quai a été réhabilité après-guerre grâce à l'aide financière de la ville de Londres, et constitue aujourd'hui l'artère piétonne la plus agréable de la ville. En été, il abrite le festival «Musiques et Terrasses».

7 Le monument aux Enfants de Verdun

Inauguré le 1^{er} novembre 1928, il rend hommage aux Verdunois morts pour la France. Illustrant la devise «On ne passe pas», il met en scène cinq soldats : un fantassin, un sapeur du Génie, un artilleur, un cavalier et un territorial. Cinq grandes figures contre lesquelles l'armée allemande est venue se heurter.

Rond-point de la Nation.

LA SÉLECTION DE GEO HISTOIRE

DVD, ESSAIS, GUIDES ET ALBUMS...

RÉFÉRENCE

DU DÉLUGE DE FEU À LA VICTOIRE FINALE

La mémoire des poilus méritait bien un tel hommage : un livre de plus de 500 pages, racontant jour par jour, parfois heure par heure, l'enfer de Verdun. Un tour de force qui aura nécessité des années de travail : pour la première fois, le service historique de la Défense et le mémorial de Verdun ont ouvert leurs archives à l'équipe de Jean-Pierre Turbergue, qui a classé et sélectionné 1 500 photos et documents, dont les précieux journaux de marche et d'opérations (JMO) des unités françaises



engagées. On revit la bataille à travers les lettres et les témoignages de soldats qui évoquent aussi bien le traumatisme des combats que les instants de camaraderie lorsque se taisent les canons. On décortique les stratégies grâce aux trésors cartographiques et aux croquis d'artillerie qui replacent l'action dans son environnement. On découvre également les armes, les uniformes et les accessoires de tranchées tirés des collections privées et publiques. C'est bien simple : jamais un ouvrage n'avait relaté

avec tant de minutie le duel entre le poilu de Pétain et le Feldgrau du Kronprinz. Récemment complétée, cette œuvre-somme demeure une référence aussi bien pour les spécialistes que pour les néophytes.

Les 300 jours de Verdun, sous la direction de Jean-Pierre Turbergue, éd. Italiques, 2015, 60 €.



PHOTOS

Au plus près des combattants

Un visage raconte parfois plus qu'un discours. Après le succès de *La Grande Guerre vue du ciel* (éd. Perrin, 2013), Michel Bernard en prend aujourd'hui l'exact contre-pied. Cette fois-ci, ce ne sont plus les paysages dévastés par

la fournaise de Verdun que cet historien choisit d'explorer, mais le mental éprouvé des hommes, leurs visages ravagés par l'épuisement et la folie, leurs souffrances et leurs répit. Loin des stratégies et des querelles

d'état-major, c'est une guerre à hauteur d'homme que déroule cet album qui dévoile la vie des 140 000 Français mobilisés dans la bataille, à travers des photos commentées point par point. On en ressort bouleversé.



Visages de Verdun, de Michel Bernard, éditions Perrin, 2016, 30 €.

ET AUSSI...

Epinal-sur-Meuse

Sous la III^e République, l'imagerie d'Epinal illustre les événements à l'attention d'une population encore mal informée. Durant l'année 1916, la bataille de Verdun est ainsi retranscrite au travers de vignettes édi-fiantes (un poilu terrassant une division allemande) ou cocasses (des petits soldats sortent de leurs graines pour partir au combat). Elles sont aujourd'hui rassemblées dans un ouvrage idéal pour comprendre le poids des images (et de la propagande) dans la guerre.

Les Images d'Epinal, Verdun et la Grande Guerre. Collectif, éd. Chêne, 2016, 20 €.

Soldats à quatre pattes

Chiens, pigeons, équidés... Eux aussi ont été entraînés dans la guerre afin d'assister, secourir ou informer les soldats. Un professeur d'université de Lyon revient sur le destin de ces compagnons oubliés par l'histoire. Une enquête touchante et très bien documentée.

Bêtes des tranchées, d'Eric Baratay, CNRS éditions, 2013, 22 €.

De Gaulle avant de Gaulle

Pour la première fois, des archives éclairent une partie méconnue de la vie du «Grand Charles» : ses débuts à la tête d'une section du 33^e régiment d'infanterie en 1914, les combats à Douaumont deux ans plus tard, mais aussi la captivité en Allemagne, qui forgera son indomptable caractère.

La Première guerre de Charles de Gaulle 1914-1918, de F. Neau-Dufour, éd. Tallandier, 2013, 10 €.

EN IMAGES

LES TRANCHÉES DANS L'ŒIL DE LA CAMÉRA



France TV Distribution

Trois DVD reviennent sur la première guerre filmée. Après le succès des précédents volets sur *La Première Guerre mondiale* ou *Hitler*, la série **Apocalypse** d'Isabelle Clarke et Daniel Costelle se penche sur la bataille emblématique de 1916. Avec toujours le même principe : des images colorisées et une sonorisation minutieuse qui rendent compte du calvaire des poilus. Une immersion saisissante (DVD France Télévisions, 2016, 90 min, 20 €). Pour la

première fois, en 1916, des soldats étaient accompagnés de cameramen de la section cinématographique de l'armée. Truffé d'images rares (sur le transport des troupes, la vie dans les cantonnements...), un DVD revient sur cette collaboration inédite (**Verdun vu par le cinéma des armées**, éd. ECPAD, 2006, 15 €). Projeté pour la première fois en 1928 pour célébrer les

dix ans de l'armistice, **Verdun, visions d'histoire** (éd. Carlotta, 2006, 15 €) demeure une curiosité. Successeur de Louis Feuillade à la Gaumont, Léon Poirier alterna les images de la bataille et les scènes de fiction pour une chronique en trois actes : *La Force*, sur la préparation des soldats, *L'Enfer*, sur l'attaque allemande et *Le Destin* sur la riposte française. Grand succès de l'époque, le film sera, après 1945, amputé de toutes les apparitions de Pétain...

JEUNESSE

Trois albums pour nos ados

Pas facile de raconter aux enfants le cataclysme que représenta le premier conflit mondial... Avec pédagogie, l'historien Antoine Prost (que nous interviewons dans ce numéro) répond aux questions d'un garçon de 8 ans : qu'est-ce que la mobili-

sation ? Comment vivaient les poilus ? Comment est-on parvenu à la paix ? (**La Grande Guerre expliquée à mon petit-fils**, éd. Seuil, 2005, 8 €). Poignant et bien écrit, **Docteur à Verdun**, de Catherine Le Quenenec (éd. Oskar, 2016, 10 €), dévoile le destin de Nicole Mangin,

unique femme médecin au cœur des tranchées. Pour les adolescents, la bande dessinée **Verdun avant l'orage**, de Marko et Holgado (éd. Bamboo, 2016, 14 €) évoque les prémisses de la bataille en janvier 1916. Un premier tome qui en annonce d'autres...



TOURISME

Sur les traces des poilus

Qui a dit que le tourisme de mémoire était fastidieux ? Avec son style accessible et complice qui est devenu sa signature, Le Routard s'associe avec la Mission du centenaire et propose d'arpenter l'ancienne ligne du front de l'Ouest de la Belgique jusqu'aux Vosges. Lieux de mémoire, adresses incontournables et rappels historiques : rien ne manque.

Grande Guerre 14-18, Le Routard, éd. Hachette, 2016, 15 €.

Dix-huit circuits pour mieux comprendre

Complément indispensable pour arpenter les chemins de mémoire, ce petit livre propose dix-huit circuits inédits répartis en cinq zones : Verdun, le champ de bataille, l'Argonne, le saillant de Saint-Mihiel et l'arrière-front français. Un «guide vert» couleur... bleu horizon !

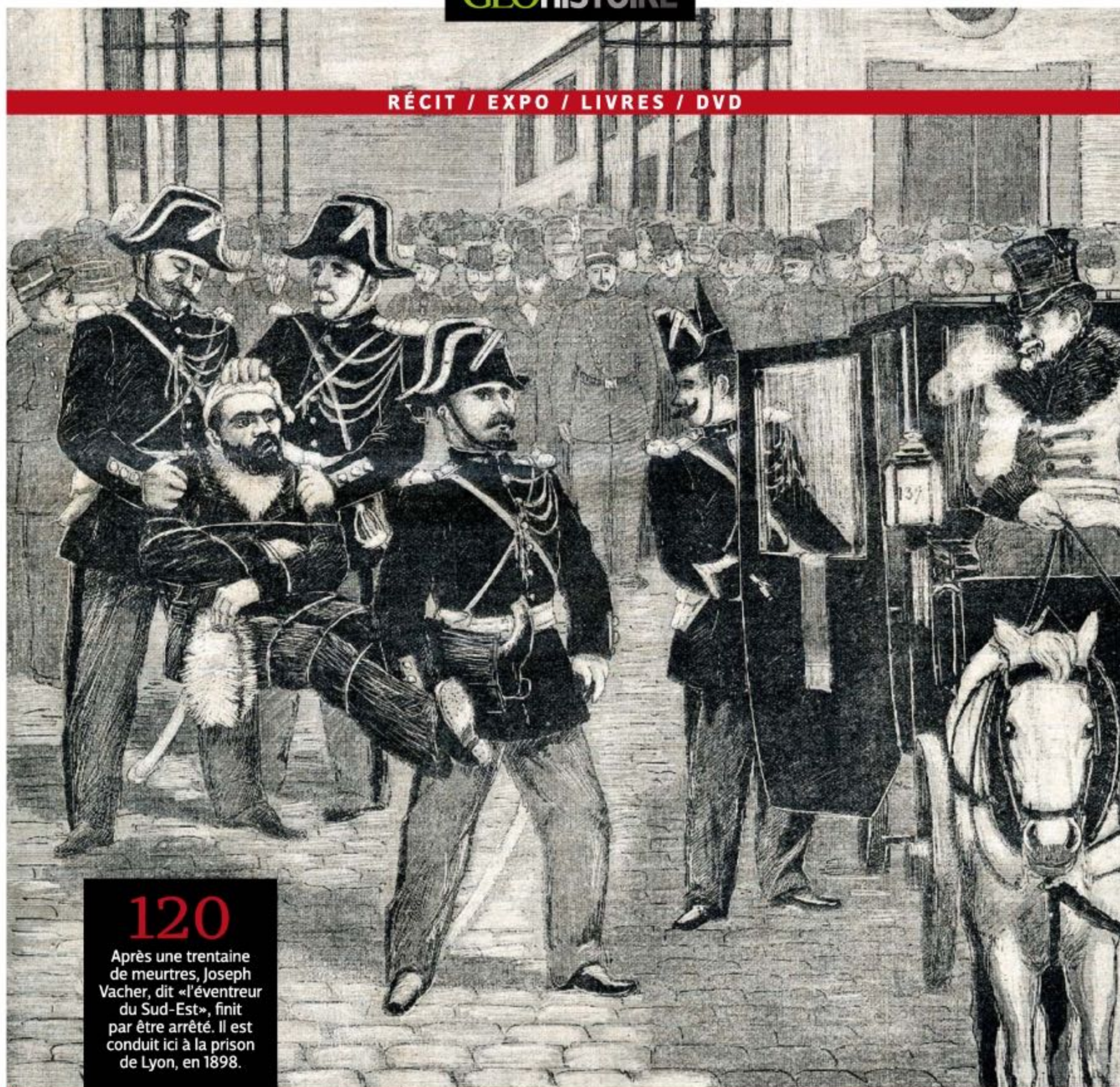
Les Champs de bataille - Verdun, Argonne, Saint-Mihiel, éd. Michelin, 2011, 13 €.

Le paysage et ses fantômes

Depuis vingt ans, Jacques Grison, natif de Verdun, arpente les champs de bataille qui furent les espaces de jeux de son enfance. Avec son objectif, le photographe guette les traces d'une histoire encore présente, et s'interroge : «Combien de temps faut-il à la terre pour effacer la guerre ?» Des images hantées qui racontent le Verdun d'hier à travers aujourd'hui.

Devant Verdun, de J. Grison, éd. Trans Photographie Press, 2016, 39 €.

RÉCIT / EXPO / LIVRES / DVD



120

Après une trentaine de meurtres, Joseph Vacher, dit «l'éventreur du Sud-Est», finit par être arrêté. Il est conduit ici à la prison de Lyon, en 1898.

LE CAHIER DE L'HISTOIRE

FRANCE A la fin du XIX^e, la traque du premier tueur en série **p. 120**

À VOIR Une exposition sur les métamorphoses du Marais, à Paris **p. 130**

À LIRE Notre sélection d'essais et de beaux livres **p. 131**



Vacher

LE PREMIER TUEUR EN SÉRIE FRANÇAIS

Dans les années 1890, un vagabond sème la terreur dans l'est du pays, égorgeant et mutilant femmes et enfants. Le criminel finit par être arrêté. Mais comment juger un «monstre» ?



Roger-Viollet

Bergère assassinée. En 1896, Rosine Rosier tombe sous les coups de Vacher. Elle n'est ni la première ni la dernière...



Bibliothèque municipale de Lyon

Mortelle randonnée. Dans un village du Rhône, on pose près de la dépouille d'un garçon de 14 ans tué par Vacher.

Toute la presse est en émoi. Le cadavre égorgé et affeusement mutilé d'un jeune berger a été retrouvé à Courzieu-la-Giraudière, près de Lyon. Le fait divers intrigue particulièrement un homme : le juge Emile Fourquet, qui découvre le 20 juin 1897 la sordide affaire en ouvrant son journal, *Lyon Républicain*. Décidément, la description de l'assassinat le trouble... Ce jeune juge de 36 ans, tout juste nommé à Bellay, dans l'Ain, est saisi d'une intuition qui va marquer sa carrière. Et bousculer à jamais l'histoire du crime...

Lors de sa prise de fonction, deux mois plus tôt, Emile Fourquet a en effet pris le temps de consulter les dossiers de ses prédécesseurs. Parmi eux, celui d'une affaire classée présente une étrange familiarité avec le crime de Courzieu. Le 31 août 1895, vers 15 heures, le cadavre de Victor Portallier, un berger âgé de 16 ans, avait été découvert à Bénonces, dans l'Ain. Selon l'acte d'accusation, le corps du jeune homme était «caché sous des genévriers, presque nu et couvert de blessures. Une énorme plaie s'étendant de l'extrémité inférieure du sternum au pubis ouvrait entièrement le ventre». Comme dans l'affaire de Courzieu, l'adolescent avait en plus été égorgé, sexuellement mutilé et violé post-mortem. Les témoins signalaient un vagabond sur les lieux portant «une cicatrice ou rougeur sur l'œil droit». En parcourant le dossier de l'affaire, le juge Fourquet tombe sur une note oubliée, émise par le procureur Fonfrède, basé à Dijon. De son côté, son confrère faisait lui aussi le rapprochement entre le crime d'Augustine-Adèle Mortureux, une

journalière de 17 ans, commis en Côte-d'Or le 12 mai 1895, et d'autres assassinats avec mutilations perpétrés l'année suivante sur de jeunes bergères dans l'Allier et en Haute-Loire. Il demandait à ses collègues des départements voisins de lui signaler tout crime pouvant présenter des similitudes avec ces affaires. Mais l'enquête avait tourné court. Aussitôt, le juge Fourquet entre en contact avec le procureur Fonfrède et, 48 heures plus tard, reçoit un dossier faisant état de sept crimes dans sept départements différents, présentant des caractéristiques communes. L'ambitieux magistrat devine qu'il est en présence d'une série meurtrière. Et s'il tenait là son «Jack l'éventreur», ce serial killer qui a terrorisé Londres et défrayé la chronique neuf ans plus tôt ?

Le juge Fourquet inaugure une technique d'investigation qui fera date : le «profilage»

Consciencieusement, il épluche chacun des dossiers et initie une méthode d'analyse comportementale qui, un siècle plus tard, sera adoptée par le FBI sous le nom de «profilage» criminel. Il dresse deux tableaux comparatifs. Sur le premier, il liste le nombre et l'emplacement des blessures, la position des corps, l'arme probable utilisée, et détermine ainsi ce que l'on nomme aujourd'hui «le mode opératoire» de l'assassin. Sur le second tableau, il compare, scène par scène, les dépositions des témoins et souligne les points communs pour aboutir à un signalement extrêmement précis du suspect qu'il envoie à 250 juges d'instruction dans toute la France. Il s'agit là d'un procédé totalement inédit. A la fin du XIX^e siècle, la police nationale n'existe pas. Les enquêtes et les instructions restent cantonnées à l'échelle des départements, et un criminel qui quitte le territoire après son forfait ●●●

MEURTRE, VIOL, MUTILATIONS...
A CHAQUE PASSAGE,
IL LAISSE SA SIGNATURE

REJETÉ PAR SA FIANCÉE, IL TENTE DE SE SUICIDER AVEC UN PISTOLET. ET SE DÉFIGURE...

●●● est assuré de passer à travers les mailles de la justice. Il faudra attendre 1907 et les brigades de police mobiles instituées par Clémenceau, les fameuses «brigades du Tigre», pour que la police commence à mener des enquêtes à l'échelle nationale.

Mais Fourquet n'a pas le choix. Selon toute vraisemblance son suspect est un vagabond qui se déplace à travers tout le pays. L'homme aurait une trentaine d'années, les cheveux et la barbe noirs, et se distinguerait par une cicatrice sur le côté droit de la bouche, le blanc de l'œil droit sanguinolent, avec un regard qui «impressionne désagréablement». Il porte un sac en toile en bandoulière, un long bâton à la main et, sur sa tête, un chapeau de paille à larges bords.

Le nombre de vagabonds renforce le sentiment d'insécurité des Français

Le pari du juge Fourquet est insensé. Retrouver un tel individu parmi tous ceux qui errent à travers les campagnes françaises revient à chercher une aiguille dans une botte de foin. En cette fin de XIX^e siècle où le chômage pousse les miséreux sur les routes à la recherche de moyens de subsistance, on estime le nombre des vagabonds, ou chemineaux comme on les appelle alors, entre 200 000 et 400 000. Leur présence est considérée comme un fléau par les pouvoirs publics et certains députés, tel l'abbé Lemire, appellent le gouvernement «à purger les campagnes de ces individus malfaisants». Le sentiment d'insécurité qui règne chez les habitants des provinces se traduit en chiffres. «En 1894, le ministre de l'Intérieur ne recense pas moins de 19 123 délits imputables à des vagabonds contre 2 544 pour les années 1826 à 1830», estime Jean-

Pierre Deloux, auteur de *Vacher l'éventreur* (éd. Claire Vigne, 1995).

Mais la chance sourit aux audacieux : en août 1897, Emile Fourquet est informé de l'arrestation à Champis, en Ardèche, d'un chemineau correspondant au signalement de l'assassin présumé. L'homme a été interpellé pour «outrage aux bonnes mœurs» alors qu'il agressait une paysanne. A la demande du juge, le prévenu est transféré depuis Tournon jusqu'à Bellay. L'individu est agité, incohérent. Lors du voyage, il tente de fausser compagnie aux gendarmes en sautant du train aux cris de «Vive l'anarchie ! Ceux qui nous gouvernent sont des canailles !» Son nom : Joseph Vacher. Dès que Fourquet le voit, il reconnaît en lui l'assassin : Vacher, qui ce jour-là arbore une toque en fourrure de lapin sur la tête, correspond en tout point au portrait qu'il a dressé.

L'instruction permettra de retracer le parcours du tueur en série. Vacher est né à Beaufort, en 1869, dans une famille de paysans. Les témoins de ses premières années le décrivent déjà comme un être violent et asocial. Il achève néanmoins sa scolarité et, à 16 ans, entre chez les frères maristes de Saint-Génis-Laval. Mais il en est exclu deux ans plus tard pour immoralité, ayant probablement eu des attouchements sexuels avec d'autres novices. Ici commence son errance : il enchaîne des emplois que son caractère étrange et ses accès de rage ne lui permettent pas de garder très longtemps. Il séjourne notamment à Grenoble chez l'une de ses sœurs, une prostituée surnommée «Kilomètres». C'est dans cette ville qu'après avoir contracté une maladie vénérienne, il doit subir l'ablation d'une partie d'un testicule. Cette opération le traumatise et il l'évoquera ●●●

LE PROGRÈS ILLUSTRÉ

Léon DELAROCHE Fondateur

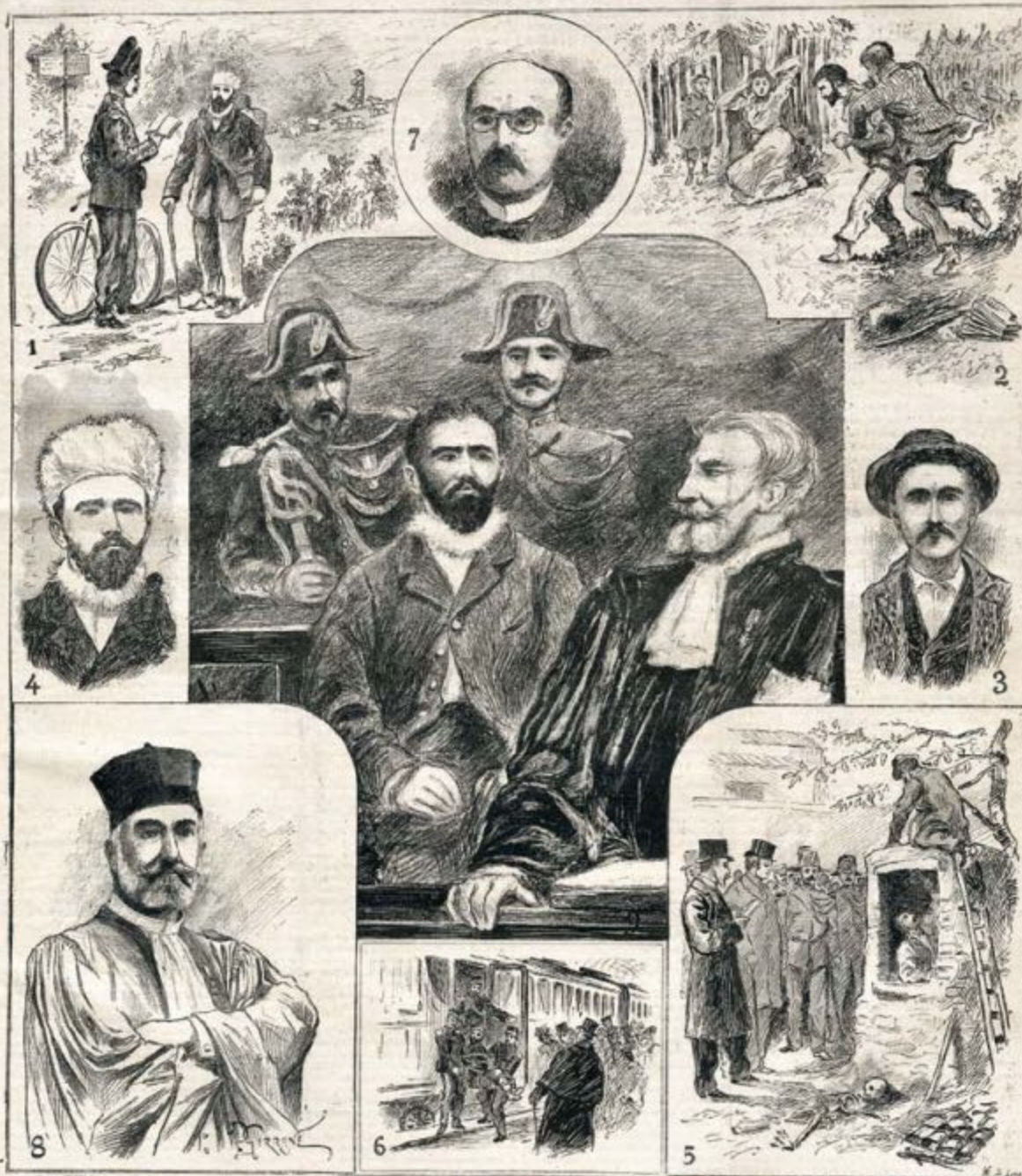
Supplément littéraire du « PROGRÈS DE LYON »

Léon DELAROCHE Fondateur

ABONNEMENTS
 Par an 2 f. 50
 Six mois 1 f. 25
 Trois mois 0 f. 65
 Lyon, Rhodan et limitrophes. 2 f. 50
 Dans les autres départements. 3 f. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
 85, Rue de la République, 85
 ADRESSER LES CORRESPONDANCES ET ABONNEMENTS
 À M. L'ADMINISTRATEUR

LES ANNONCES
 sont reçues directement aux Bureaux du Journal
 ET DANS TOUTES LES AGENCES DE PUBLICITÉ
 De France et de l'Étranger.



L'AFFAIRE VACHER DEVANT LA COUR D'ASSISES DE L'AIN

1. Le Champenois du crime. — 2. L'arrestation à Champigny (Ardèche). — 3. M. Flourens, avocat de l'accusé. — 4. Portrait de Vacher. — 5. Le petit « Vacher » à la Demi-Lune. Le squelette du jeune Doussard. — 6. Arrivée de Vacher à la gare de Parvanchère. — 7. M. Durquet, juge d'instruction. — 8. M. Charbonnier, du barreau de Grenoble, défenseur de Vacher. — 9. Aux assises : le tueur de bergères à côté de son défenseur et surveillé par les gendarmes.

Blanchetti/Leemage

Fureur médiatique. Le 30 octobre 1898, *Le Progrès illustré* consacre sa une à l'affaire qui passionne alors la France.



Bibliothèque municipale de Lyon

Face-à-face. L'amadouer pour le faire avouer ? Le juge Fourquet rend visite à Vacher dans sa cellule en 1897.

●●● souvent lors de l'instruction. Malgré son instabilité, en novembre 1890, à l'âge de 21 ans, il est incorporé dans le 60^e régiment d'infanterie de Besançon. Là encore son caractère violent l'isole de ses camarades. Il se plaint de harcèlement et tente même de se trancher la gorge quand on lui refuse une promotion. Il obtient néanmoins le grade de sergent en 1893. Cette même année a lieu un autre épisode qui sera déterminant dans le parcours de Vacher. Il tombe amoureux de Louise Barant, une jeune domestique, mais celle-ci refuse sa demande en mariage. Vacher tire alors à trois reprises sur elle avant de tenter de se suicider avec son pistolet. Louise est grièvement touchée. Vacher aussi survit. Mais il en gardera une surdité à l'oreille droite et une paralysie partielle du visage. Son œil restera aussi injecté de sang, ce qui le rendra plus facilement identifiable par les futurs témoins. Dans un état d'extrême agitation, il est interné à l'asile de Dole (Jura) où l'on diagnostique l'aliénation mentale et «le délire des persécutions». La tentative de meurtre débouche sur un non-lieu, et neuf mois plus tard, le 1^{er} avril 1894, il est déclaré guéri par ses médecins et lâché sur les routes de France. Sa cavale sanglante peut commencer.

Le premier des onze meurtres qu'il avouera se déroule moins de deux mois après sa sortie de l'asile. C'est celui d'Emilie Delomme, 21 ans, retrouvée étranglée, mutilée et violée à Beaurepaire, en Isère. Trois ans durant, le vagabond bat la campagne vivant d'emplois journaliers, mendiant son pain contre un air d'accordéon ou des cours d'écriture qu'il donne aux enfants des fermes isolées. Il est de plus en plus agressif, invectivant ceux qui croisent son chemin de discours dans lesquels il oscille entre délires mystiques et référence aux anarchistes qui, en

ce début des années 1890, entreprennent une campagne d'attentats contre les institutions. Celui qui se désigne alors comme «l'anarchiste de Dieu» traverse la Provence, la Drôme, l'Isère... Ses pas le conduisent jusqu'à la frontière belge. Il sème la mort sur son passage, avec pour victimes, le plus souvent de jeunes bergers et bergères.

Vacher justifie ses crimes abominables par la morsure d'un chien enragé

Le premier d'une longue série d'interrogatoires a lieu le 10 septembre 1897. Vacher commence par nier catégoriquement sa présence à Bénonces en août 1895. Pour le confondre, le juge Fourquet va le piéger. Simulant la fin de l'interrogatoire, il oriente la conversation sur la vie de chemineau qui, dit-il, le fascine. Heureux de se confier, Vacher commence à parler de son périple au long cours. Retraçant innocemment son itinéraire des dernières années, il vient, sans le savoir, de se trahir : il était présent sur les lieux et aux dates de huit meurtres. Après avoir été formellement reconnu par les témoins de Bénonces, l'assassin est conduit à la maison d'arrêt. Le 7 octobre, il rédige une lettre intitulée «A la France». Elle paraîtra dans *Le Petit Journal*. Assortie de la devise : «Dieu, droits, devoirs», elle commence par ces mots : «Tampis pour vous si vous me croyez responsable... Votre seule manière d'agir me fait prendre pitié de vous.» Il y avoue les meurtres et affirme avoir agi «dans des moments de rage» qu'il impute à une morsure de chien dont il aurait été victime enfant et aux remèdes qui lui auraient «vicié le sang».

Cet aveu ne suffit pas. L'homme est instable, il peut se rétracter. Pour étoffer son dossier, le juge Fourquet a besoin d'entendre de la bouche du tueur le détail ●●●

PRIS DE DÉLIRES MYSTIQUES, IL SE SURNOMME ALORS LUI-MÊME «L'ANARCHISTE DE DIEU»



UN DRAME EN IMAGES

LE JUGE ET L'ASSASSIN,
INSPIRÉ DE L'AFFAIRE VACHER

Dans les bonus du DVD et du Blu-ray sortis récemment, le cinéaste **Bertrand Tavernier** revient sur le tournage de ce film qui provoqua à l'époque une vive polémique.

Xavier de Fenoyl/PhotoPQR/La Dépêche du Midi

C'est en 1973, sur le tournage de *L'Horloger de Saint-Paul*, le premier film de Bertrand Tavernier, que les scénaristes Pierre Bost et Jean Aurenche exhumèrent l'esquisse d'un scénario : une quarantaine de pages écrites vingt ans plus tôt, inspirées de l'affaire Vacher. Le titre ? *Le Juge et l'Assassin*. Pour le cinéaste, c'est un choc. Fasciné par cette histoire, il se lance dans la lecture de *Joseph Vacher, l'éventreur*, le récit du juge Emile Fourquet qui a instruit le procès. «Ce qui m'a plu, c'est la richesse que l'on pouvait trouver chez les deux personnages, la force de leur affrontement dramatique, et comment, à travers cet affrontement, il y avait des dizaines de thèmes qui pouvaient être abordés», explique Bertrand Tavernier dans une interview

incluse dans le DVD et le Blu-ray du film qui vient de ressortir en édition remasterisée (Studio CANAL, 15 €). À travers le cas Vacher, c'est en effet le portrait de toute une société que dresse le réalisateur, une société bourgeoise pectée de morale chrétienne et obsédée par le souci de l'ordre. Une société qui «canalise ses besoins de meurtres par des moyens légaux : l'industrie, le commerce colonial, la guerre et l'antisémitisme», comme le souligne avec ironie dans le film le procureur Villedieu, incarné par Jean-Claude Brialy.

Derrière le cas du meurtrier,
l'ombre de l'affaire Dreyfus

Parfois grotesque, souvent tragique, l'assassin – rôle qui valut à Michel Galabru le César du meilleur acteur – est convaincu de sa propre folie et réclame d'être renvoyé à l'asile. «Le vrai coupable, c'est le médecin qui m'a laissé sortir de l'asile», dénonce-t-il, reprenant comme souvent dans le film les propres mots de Joseph Vacher (on peut se référer à l'édition des lettres et écrits de Vacher dans *Écrits d'un tueur de bergers*, parue en 2006 aux éditions A rebours). Le vagabond, qui porte dans le film le nom de Bouvier, semble être la victime d'une justice qui se cherche des boucs émissaires. À tel point qu'on en oublie parfois l'horreur des crimes dont il est coupable. Au détour d'une conversation, d'une affiche placardée sur un mur, Tavernier nous rappelle qu'en cette année 1898, une autre chasse à l'homme divisa profondément la France : l'affaire Dreyfus. Ceux qui souhaitent la mort du capitaine sont ici les mêmes qui

veulent en finir avec Bouvier. Le juge, incarné par Philippe Noiret, est le parfait représentant de cette classe bourgeoise, jalouse de ses privilèges. Froids et cyniques, magistrats et médecins suintent le même mépris pour les juifs, les vagabonds, les anarchistes ou les ouvriers. Coupable ou innocent, peu importe, Bouvier devra payer le fait d'être une menace pour l'ordre public. «Il est pauvre, il n'a aucune chance», ponctue encore le procureur Villedieu.

Le portrait au vitriol des notables d'un côté, les supplices angoissés de l'assassin qui voudrait être traité avec humanité de l'autre, contribuent à semer le trouble dans l'esprit du spectateur, ce qui a parfois été reproché à Tavernier lors de la sortie du long-métrage en 1976. Certains critiques ont notamment été choqués par la scène finale. Le film s'achève sur une occupation d'usine. Entonnant un chant inspiré de la Commune, des ouvriers en grève agitent un drapeau rouge face aux soldats prêts à donner l'assaut. Sur l'image d'un enfant du peuple, en surimpression, ces mots apparaissent : «Entre 1893 et 1898, le sergent Joseph Bouvier tua 12 enfants. Durant la même période, plus de 2 500 enfants de moins de 15 ans périrent dans les mines de charbon et les usines à soie, assassinés !» «J'avais envie de provoquer et ce n'est pas quelque chose que je renie», déclare le réalisateur, qui ne cherchait pas à disculper Bouvier de ses crimes odieux, mais simplement à rappeler la réalité sociale de la fin du XIX^e siècle. Quarante ans plus tard, ce classique n'a rien perdu de sa force subversive et constitue un point d'entrée idéal pour qui tenterait de comprendre l'odyssée meurtrière de Vacher.

V. K.

Le juge Emile Rousseau (**Philippe Noiret**) affronte Joseph Bouvier (**Michel Galabru**, qui remporta le César du meilleur acteur pour ce rôle en 1977).



Etienné Georges/Rue des Archives

MALGRÉ DES EXPERTISES QUI L'ESTIMENT IRRESPONSABLE, IL EST GUILLOTINÉ EN 1898

●●● de ses crimes. Jour après jour, il s'entretient avec Vacher et essaie de le faire parler. Avec un stratagème : il le convainc que reconnaître l'ensemble des crimes lui éviterait la peine capitale car il serait ainsi considéré comme irresponsable. C'est en partie vrai. «Face à l'horreur de tels crimes, l'attitude des aliénistes du XIX^e siècle était de considérer que seul un fou pouvait en être l'auteur», explique l'historien Marc Renneville, auteur notamment de *Crime et folie, deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires* (éd. Fayard, 2003). Or, à cette époque, «on faisait une vraie différence entre fous et criminels, on ne pouvait pas être les deux à la fois», poursuit-il.

En réalité, pour le magistrat de Bellay, il est hors de question que Vacher retourne à l'asile. Un non-lieu serait désastreux pour la carrière du juge car l'affaire fait grand bruit dans la presse nationale, et l'opinion publique réclame justice face à de telles abominations. *Le Petit Journal* a même ouvert une rubrique quotidienne intitulée «Vacher l'assassin» et contribue à maintenir l'indignation autour de la série meurtrière de celui qu'on nomme désormais «l'éventreur du Sud-Est». Voici comment le quotidien parisien, sous la plume de Jean Frolo, exposait en décembre 1897 les craintes de l'opinion : «Est-il fou ? (...) Le soumettra-t-on de nouveau à un régime réparateur pour que, une fois régénéré, il recouvre le droit de recommencer ses exploits ?» C'est aussi ce que redoute le médecin lyonnais Alexandre Lacassagne, l'un des fondateurs de l'anthropologie criminelle, qui, appelé pour examiner Vacher, estime dans un rapport d'expertise du 12 mai 1898 qu'«un internement pour folie est en effet trop souvent, pour certains criminels, un brevet d'impunité». Son rapport

conclut donc que les crimes de Vacher sont ceux «d'un antisocial, sadique, sanguinaire», autrement dit, l'accusé est responsable de ses actes et doit être jugé. Dédaignant les expertises contraires réalisées par d'autres médecins qui considèrent la responsabilité du prisonnier comme «très notablement diminuée», c'est ce témoignage à charge qu'avancera le juge Fourquet lors du procès. «L'affaire Vacher annonce ainsi un mouvement qui, jusqu'à aujourd'hui, va tendre à concilier l'anormalité psychique et la responsabilité pénale», juge Marc Renneville.

Curieusement, le tueur n'est jugé que pour un seul de ses nombreux crimes

Joseph Vacher est donc jugé en cours d'assises en octobre 1898 lors d'un procès expéditif de trois jours. Il est alors le tueur en série français qui détient le plus grand nombre de meurtres : il en a avoué onze mais l'enquête le soupçonne d'en avoir commis une trentaine. Paradoxalement, il n'est jugé et condamné que pour un seul, celui de Bénonces. Vacher est guillotiné en place publique, devant une foule immense, à Bourg-en-Bresse, le 31 décembre 1898. Le juge Fourquet avait finalement obtenu la tête de son assassin. A-t-il fait ce jour-là exécuter un pauvre fou ou un meurtrier sanguinaire responsable de ses actes ? Après la mort de Vacher, les experts vont continuer longtemps à se déchirer sur cette question. Tant est si bien que le juge ne tirera pas de cette affaire la gloire qu'il en espérait et que sa carrière s'achèvera comme elle avait commencé, modestement. Tandis que le fantôme de l'«éventreur du Sud-Est» continue, jusqu'à aujourd'hui, de hanter les mémoires et d'inspirer littérature et cinéma. ■

VALÉRIE KUBIAK



Exemple réussi de rénovation : le jardin de la place des Vosges, ici en cours d'aménagement en 1975.

Roland Liot/Musée Carnavalet

EXPOSITION

PARIS PRÉSERVÉ, PARI GAGNÉ !

Le Marais fut le premier secteur sauvegardé de la capitale. Une exposition, riche en surprises, en examine les métamorphoses depuis un demi-siècle.

C'est toujours l'un des quartiers favoris des Parisiens. Dédale de rues étroites, truffé d'hôtels particuliers et de boutiques tendance, le Marais a conservé son tracé originel et son patrimoine, de la place des Vosges jusqu'à l'Hôtel de Ville. A l'occasion des 50 ans de la loi qui protégea ce cœur de la capitale, le musée Carnavalet propose une promenade pédagogique, entre histoire et architecture. Rencontre avec Valérie Guillaume, directrice du musée et commissaire de l'exposition.

Le Marais est un quartier adoré des Parisiens. En a-t-il toujours été ainsi ?

Il a connu des fortunes diverses... Plébiscité au XVII^e siècle, comme en témoigne le nombre d'hôtels particuliers de l'époque, il tombe en désuétude à partir du XIX^e siècle, avec des immeubles vieillissants, défraîchis, les murs noircis de saleté... En 1959, André Malraux, alors ministre des Affaires culturelles, parle d'ailleurs d'un «Paris noir». Cela peut paraître impensable aujourd'hui, mais certains architectes

comme Le Corbusier songeaient alors à raser entièrement ce quartier...

Pourquoi la politique de Malraux dans les années 1960 marque-t-elle un tournant en matière de protection du patrimoine ?

Parce que pour la première fois, on n'évoque pas seulement la préservation des monuments historiques mais aussi celle des «décors», c'est-à-dire les traces, les façades, voire l'atmosphère générale d'un quartier considéré dans son ensemble. D'une extraordinaire richesse, le Marais devint ainsi, en 1965, le premier secteur parisien déclaré «secteur sauvegardé». Il en existe aujourd'hui 105 en France. Malraux rêvait d'en créer 400...

Comment avez-vous conçu cette exposition ?

On a souhaité convier le visiteur à une «immersion sensorielle» au cœur du Marais, en lui présentant des témoignages, cartes et maquettes sur les plans de rénovation du quartier. Depuis cinquante ans,

le quartier s'est métamorphosé. Ainsi le travail sur les couleurs de l'architecte Guillaume de Monfreid dévoile l'évolution des façades, passées de la grisaille du vieux Paris à des teintes pastel.

Grâce à la loi de préservation, le Marais est un musée à ciel ouvert. Au risque de devenir un quartier figé ?

Non, protéger un secteur historique ne signifie pas pour autant le plonger dans le formol, comme le prouvent les trois créations architecturales contemporaines que nous présentons dans l'exposition. Avec notamment la réhabilitation de l'ancienne Société des cendres (qui fondait les déchets de métaux précieux), transformée en magasin de prêt-à-porter. Dans le Marais, le passé est partout, même là où on ne l'attend pas. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FRÉDÉRIC GRANIER



«Le Marais en héritage(s) : 50 ans de sauvegarde depuis la loi Malraux», au musée Carnavalet, 16, rue des Francs-Bourgeois, 75013 Paris. Jusqu'au 28 février 2016.

ESSAI

UNE DYNASTIE IMPITOYABLE

On comparait souvent les Plantagenêts à des démons : des rois d'une cruauté inhumaine et jouissant d'un immense pouvoir», écrit l'historien et journaliste Dan Jones dans l'ouvrage qu'il consacre à cette dynastie. L'orgueil, l'ambition, la cupidité, la violence et la férocité semblent en effet inscrits dans l'ADN de ces souverains qui régnèrent sur l'Angleterre et une partie de la France au Moyen Âge.

La saga des Plantagenêts débute en 1154 avec Henri II, conquérant brutal, marié à une reine scandaleuse (Aliénor d'Aquitaine, de 28 ans son aînée). Elle s'achève deux cent cinquante ans plus tard, en 1399, avec Richard II, chassé du trône, emprisonné et sans doute assassiné en détention par son cousin, Henri IV, premier représentant de la Maison de Lancastre sur le trône d'Angleterre. On y retrouve avec plaisir des héros croisés lors de lectures de jeunesse. L'impitoyable Prince noir (Edouard de Woodstock, 1330-1376), le paranoïaque Jean sans Terre. Et son frère Richard I^{er}, alias Cœur de Lion, bien différent du souverain juste et bon de Robin des bois : le roi croisé fit exécuter 3 000 prisonniers à Acre (aujourd'hui en Israël) en juillet 1191. «J'ai pris un immense plaisir à écrire ce livre et j'espère qu'il sera d'une agréable lecture», indique Dan Jones à la fin de son ouvrage. Qu'il se rassure, la minutie avec laquelle il rapporte les faits ravira les férus d'histoire, et sa verve inspirée séduira les amateurs de *Game of Thrones*. ■

CYRIL GUINET

Les Plantagenêts, de Dan Jones, éd. Flammarion, 28 €.



Ce redoutable char allemand Tigre monte pour prendre sa position face aux Alliés, le 16 décembre 1944.

RÉCIT

DERNIER ROUND POUR HITLER

Fin 1944, le Führer lance sa contre-offensive dans les Ardennes. Une tentative meurtrière et vaine.

A qui s'intéresse à la Seconde Guerre mondiale, le nom du Britannique Antony Beevor est familier. On lui doit déjà de nombreux ouvrages qui, tous, ont cette particularité de mélanger le point de vue global aux témoignages des acteurs, des deux côtés, des hommes de troupe aux généraux. Ce livre-là ne fait pas exception. Quoique trapu, il se lit comme un roman haletant.

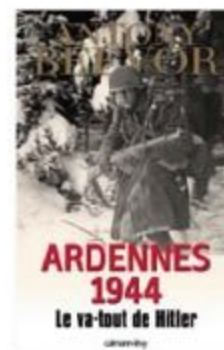
C'est en novembre 1944 que Hitler joue son va-tout. Prise en étau, l'Allemagne nazie se débat. Il lui faut gagner du temps pour mettre en place ses armes miracles. Mais les Russes sont sur la Vistule, les Alliés rognent les frontières occidentales. Avec beaucoup de mépris pour son adversaire, le Führer dépêche ses réserves, y compris les novices et les aviateurs

sans avion. Grâce à ses panzers, le front est percé sur 50 kilomètres. Les Américains reculent ; il fait jusqu'à - 20 °C. De Gaulle prend peur pour l'Alsace qui pourrait subir des représailles allemandes. Les combats sont terribles. Pas de prisonniers ! Et des répercussions sur les civils. Une «usine de mort», reconnaîtra un général allemand. Mais la contre-offensive est de courte durée, Hitler se brise les reins sur une armée fractionnée mais opiniâtre. Le moral change alors de camp. Bilan total : 150 000 morts et blessés. Berlin cède. La paix

fut au prix de cette lutte à mort dans les sapins, la neige et le gel – sursaut parfois jugé inutile car désespéré, comme le rappelle l'auteur. ■

JEAN-LUC COATALEM

Ardennes, 1944. Le va-tout de Hitler, d'Antony Beevor, éd. Calmann-Lévy, 26 €.



ENQUÊTE

L'HOMME À LA DROITE DE JÉSUS

Qui fut le bon larron crucifié au côté du Christ ?

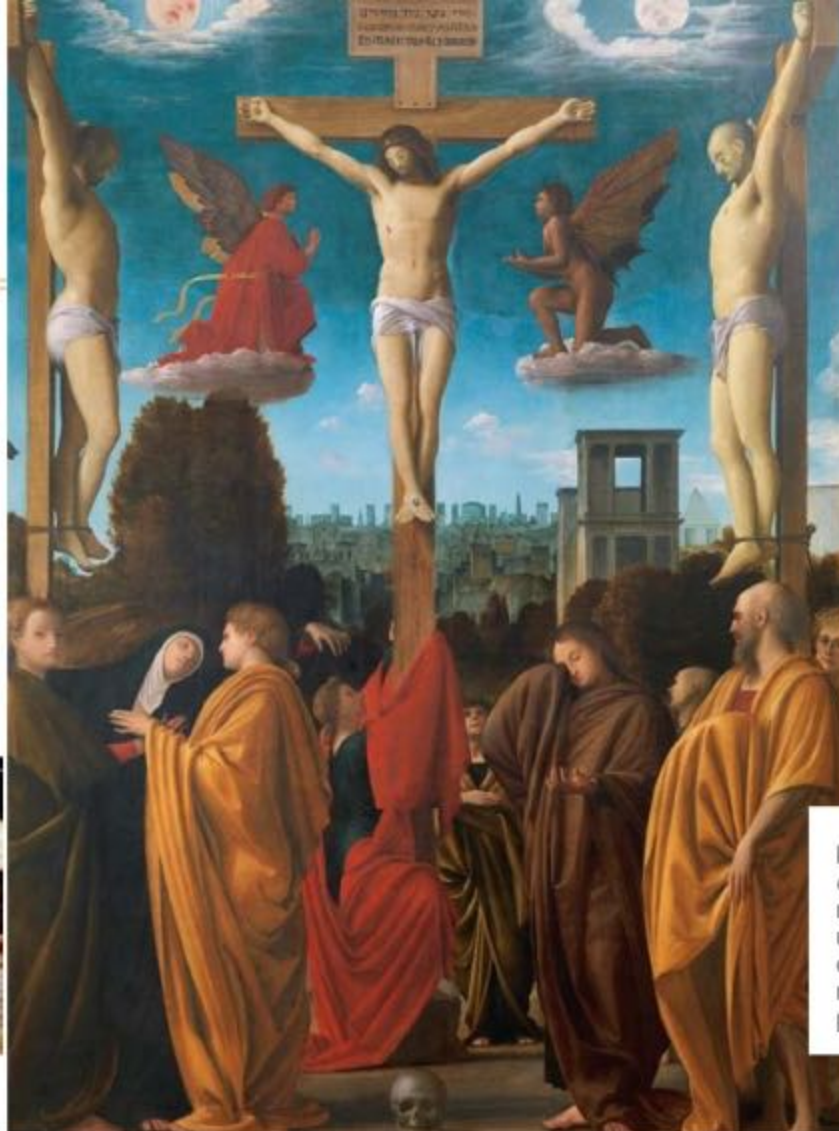
Dismas est l'un des deux voleurs exécutés avec Jésus sur le mont Golgotha. Mais alors que son comparse se mit à injurier le Sauveur, Dismas prit sa défense et exprima un sincère repentir. Selon l'Evangile de Luc, le seul à rapporter cette scène, Jésus accorda alors sa bénédiction au brigand, lui affirmant qu'il serait au paradis, à ses côtés, le soir même. S'appuyant sur une documentation exceptionnelle, l'historienne Christiane Klapisch-Zuber suit Dismas à travers les représentations qui en sont faites du XIV^e au XVI^e siècle. Récits populaires,



écrits, témoignages de pèlerins se rendant en Terre sainte et peintures nourrissent cette formidable enquête. Le bon larron incarne pour tous, y compris pour le dernier des pécheurs, la promesse de la rédemption et de l'accès à la vie éternelle.

Mais il est aussi le reflet de l'époque, des inclinaisons de l'Eglise et de la société. Une étude originale, très érudite et d'une grande clarté. **C. G.**

Le Voleur de paradis. Le bon larron dans l'art et la société (XIV^e-XVI^e siècles), de Christiane Klapisch-Zuber, éd. Alma, 29 €.



Dans cette *Crucifixion* de Bramante (1504), un ange pose aux côtés du bon larron, et un démon près du mauvais.

ESSAI

QUAND ROME ÉTAIT TOUTE PUISSANTE

Légions, gladiateurs, tribus gauloises... La vérité (parfois décoiffante) sur l'Empire.

On pensait tout savoir sur l'Empire romain, et on en apprend encore. C'est le pari réussi de cet ouvrage enlevé, précis, qui fonctionne par questions-réponses. La vérité sur les Gaulois ? Bien plus grands que les Romains, ils frappent leurs armes en cadence sur leurs boucliers, au son tonitruant des cors. Chevelus, à demi nus. Effet «wild» garanti. Et les jeux ? Vous saurez tout sur ce «ciment de l'Empire» oscillant entre pathétique et grandiose. Donnés sur plusieurs jours, face à des gradins

où l'ordre social était reproduit, ils éblouissaient le public avec leurs animaux sauvages, leurs condamnés mis à mort (tel cet homme qui doit affronter un ours enragé dans un décor amovible), leurs courses grotesques comme celles de chars à autruches !

Quant à César lui-même, les clichés tombent : le stratège voulait sortir la tête haute de ses conquêtes... mais, au besoin, maquillait l'Histoire. Quitte à passer sous silence la

faiblesse de ses ennemis ou la discipline impitoyable de ses légions, entraînées à marcher vite et à combattre sur des techniques dignes des gladiateurs («La sueur efface le sang»)... Un ouvrage passionnant de bout en bout, qui montre comment l'Empire romain fut, durant cinq siècles, une réussite sans égale avant de périr sous le poids... de sa puissance. **J.-L. C.**

Les Secrets de la Rome antique, d'Eric Teyssier, éd. Perrin, 21,90 €.



L'Histoire éclaire le présent



En vente chez votre marchand de journaux.
Pour trouver le plus proche, téléchargez :



Également disponible sur :

prismaSHOP

Télécharger dans
l'App Store

DISPONIBLE SUR
Google play



BEAU LIVRE

LA VIEILLE DAME EN NOIR

Retour sur la saga de la Série Noire, collection de polars qui fête allégrement ses 70 ans.

Privés de littérature américaine pendant l'Occupation, les Français avaient hâte de se replonger dans les ambiances poisseuses des polars d'Outre-Atlantique. À l'été 1945, Marcel Duhamel crée, au sein de la NRF, une collection dédiée aux romans policiers : la Série Noire. Après soixante-dix ans, 3 000 titres et presque autant de succès, un livre fascinant revient sur cette aventure éditoriale, du premier titre, *La même vert-de-gris* de Peter Cheney, jusqu'aux récents best-sellers. Car,



très vite, la collection ne se contente plus d'adapter les *pulps* (romans de gare américains). Elle inspire le cinéma. Accueille de nouvelles générations d'auteurs (Jérôme Leroy, Caryl Férey...) Et délivre un regard sans concession sur la société, comme le soulignait Marcel Duhamel : «Les volumes de la Série Noire ne peuvent pas sans danger être mis entre toutes les mains. (...) Parfois, il n'y a pas de mystère. Mais alors ? Alors il reste de l'action, de l'angoisse, de la violence.» Et toujours une promesse de nuit blanche... F.G.
C'est l'histoire de la Série Noire, 1945-2015, ouvrage collectif, éd. Gallimard, 29 €.

La Série Noire a adapté les grands classiques du polar américain, tels ceux de Raymond Chandler.

DVD

LE RÊVE AMÉRICAIN... À L'ÉPREUVE DU RÉEL

Portrait d'un historien célèbre qui révéla la part d'ombre du pays de la liberté.

Le 15 avril 1945, l'US Air Force bombarde Royan. Le lieutenant Howard Zinn, 23 ans, qui participe au raid, découvre alors qu'il vient de larguer une toute nouvelle arme dévastatrice : du napalm. 725 000 litres de liquide incendiaire sont utilisés contre une armée allemande déjà vaincue, sur une ville déjà détruite, faisant d'innombrables victimes parmi les civils. Le jeune officier, qui s'était engagé «contre le fascisme et pour la démocratie», voit

alors son destin basculer. Devenu universitaire, il s'intéresse au sort des opprimés et entame la rédaction de son best-seller *Une histoire populaire des États-Unis*. Une fresque monumentale dans laquelle il donne la parole aux esclaves, aux Indiens ou encore aux ouvriers en lutte.

Olivier Azam et Daniel Mermet, qui ont filmé l'historien à deux reprises avant sa mort en 2010, s'inspirent de sa trajectoire pour raconter le travail des enfants, les luttes

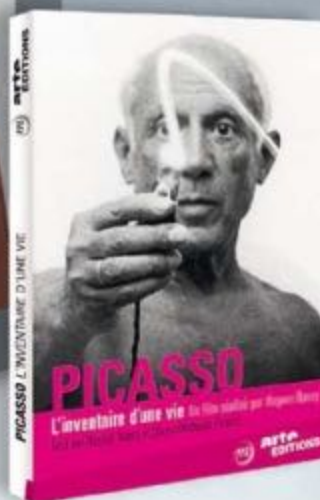
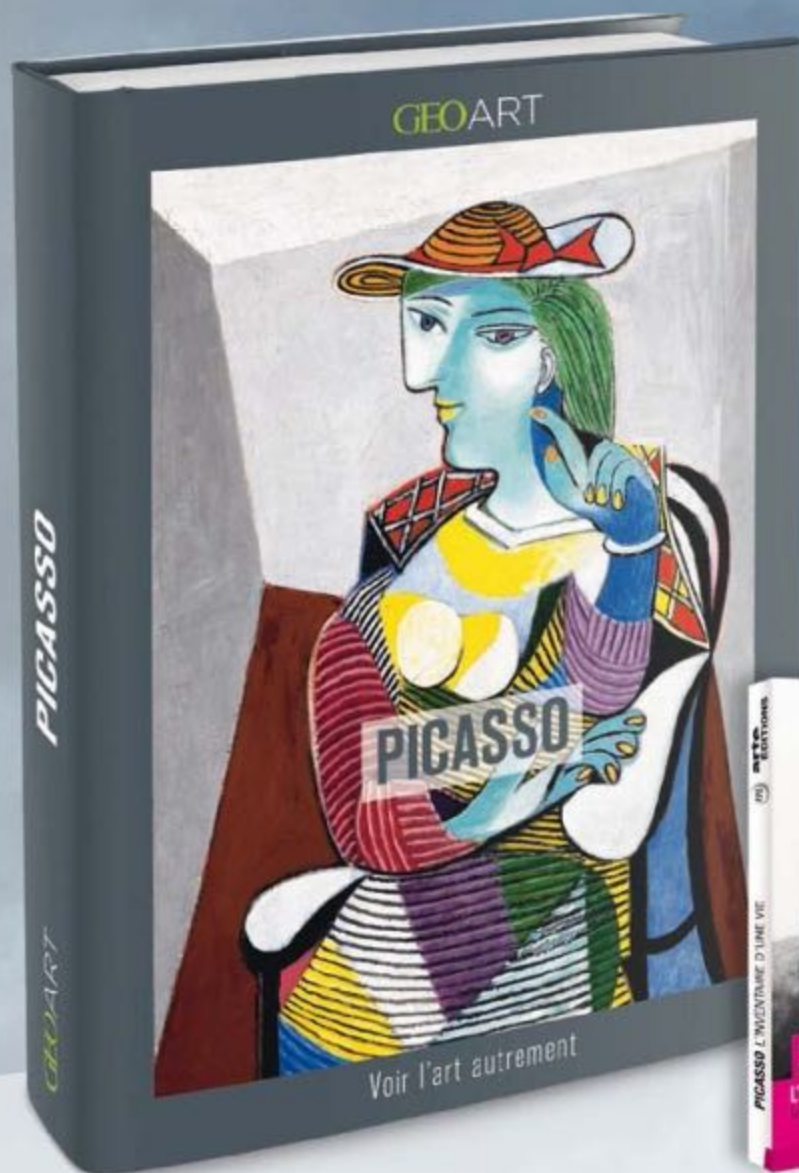
syndicales, les combats pour les droits civiques. Des archives inédites, des images rares et l'éclairage d'intellectuels engagés, comme Noam Chomsky et Chris Hedges, permettent de découvrir la face cachée du rêve américain. Loin d'être un film contre les États-Unis, ce premier épisode d'une trilogie documentaire apporte aussi les clés pour mieux comprendre le Nouveau Monde. C.G.

Howard Zinn, *une histoire populaire américaine*, un film d'Olivier Azam et de Daniel Mermet, Les mutins de Pangée, 1h 41. DVD : 20 €. VOD : 4 € (www.laboutiquedesmutins.org).



PICASSO

Un nouveau regard sur la vie trépidante et l'œuvre colossale de l'artiste le plus connu au monde



Exposition
Picasso.mania
GRAND PALAIS



- 10 chapitres et plus de 130 illustrations
- des reproductions d'œuvre de grande qualité

- 110 minutes de film : un documentaire essentiel et sans précédent pour comprendre la vie et l'œuvre de Pablo Picasso.



**POUR COMMANDER,
C'EST FACILE !**

@ Sur Internet, je tape : boutique.prismashop.fr/picasso

OU



Je renvoie ce bon de commande dans une enveloppe **NON AFFRANCHIE** à :
Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras cedex 9

Titre	Réf.	Qté	Prix	Total
Le livre GEO Art Picasso	13238	44,95 €
+ le DVD "Picasso, l'inventaire d'une vie"	13241
		Participation aux frais d'envoi		5,90 €
		TOTAL		

GH145V

Mes coordonnées :

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Date de naissance JJ / MM / AA

Prénom* _____

Nom* _____

Adresse* _____

Ci-joint mon règlement :

☐ Par chèque à l'ordre de GEO

☐ Par Carte Bancaire (Visa ou Mastercard)

N° _____

Date d'expiration MM / AA Cryptogramme _____

Signature :

Code postal* _____

Ville* _____

E-mail _____

Tél. _____



☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/03/2016. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à client@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers ou d'appeler au 0 811 23 23 23 (Service 0,06€/min + prix appel). Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser.

TOUT
GEO
S'OFFRE
À VOUS !

ABONNEZ-VOUS À NOTRE



GEO HISTOIRE 1 an - 6 n^{os}

TOUS LES DEUX MOIS, REVIVEZ LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE !

Connaître le passé pour mieux comprendre le présent, GEO Histoire vous invite à revisiter l'histoire avec l'excellence journalistique de GEO.



RETROUVEZ DES FRESQUES COMPLÈTES DE GRANDS MOMENTS DE NOTRE HISTOIRE.

De magnifiques visuels en 3D, des moments forts en images, des récits, des analyses, des témoignages, des documents inédits pour vous permettre de plonger au cœur des sujets et mieux cerner l'intensité de notre histoire...



GEO 1 an - 12 n^{os}

TOUS LES MOIS, DÉCOUVREZ UN NOUVEAU MONDE : LA TERRE !

Rêves ou projets d'évasion, compréhension du monde et de ses enjeux. Découvrez avec GEO, un magazine qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs. Sujets approfondis : reportages, photographies d'exception, GEO vous offre un nouveau regard sur le monde.



OFFRE DUO !



GEO HISTOIRE

1 an - 6 n°s



GEO

1 an - 12 n°s



Près de
35%
de réduction*

69€⁹⁰
au lieu de **107€⁹⁰***



Avec l'offre DUO, bénéficiez de près de **35% de réduction** par rapport au prix de vente au numéro.



Recevez vos **magazines à domicile** et vous êtes certain(e) de ne rater aucun numéro.



Bénéficiez d'offres privilégiées pour compléter votre collection GEO.



Gérez votre abonnement sur www.prismashop.fr

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO HISTOIRE - Libre réponse 10005 Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

☐ Je m'abonne à **L'OFFRE DUO 1 AN**
GEO HISTOIRE (6 n°s) + **GEO** (12 n°s)
pour **69€⁹⁰** au lieu de **107€⁹⁰***



☐ Je préfère m'abonner à **GEO HISTOIRE**
SEUL 1 AN (6 n°s) pour **31€** au lieu de **41€⁴⁰***



2 JE RENSEIGNE MES COORDONNÉES

☐ Mme ☐ M (Civilité obligatoire) GHI25D

Nom** : _____

Prénom** : _____

Adresse** : _____

Code Postal** : _____

Ville** : _____

Merci de m'informer de la date de début et de fin de mon abonnement

Tél. _____

E-mail _____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.
☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 JE RÈGLE MON ABONNEMENT

☐ Chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Carte bancaire (Visa, Mastercard)

N° : _____

Date d'expiration : M / A / A

Cryptogramme : _____

Signature : _____

Si vous êtes à l'étranger et que vous souhaitez vous abonner :



Suisse Par téléphone : (0041) 22 860 84 00
Par mail : Prisma-suisse@edigroup.fr
Site Internet : www.edigroup.ch/fr/5156-geo



Belgique Par téléphone : (0032) 70 233 304
Par mail : Prisma-belgique@edigroup.fr
Site Internet : www.edigroup.be/5156-geo



Canada Par téléphone : 514 355-3333 ou 1 800 363-1310 (sans frais, service en français)
Par mail : expressmagSAC@is-dna.com
Site Internet : www.expressmag.com



L'abonnement, c'est aussi sur www.prismashop.geo.fr/histoire

Si vous lisez la version numérique de GEO Histoire, [cliquez ici](#) !

Je peux aussi m'abonner au **0 826 963 964** (0,20€/min).

*Prix de vente au numéro. **Information obligatoire. À défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Photos non contractuelles. Délai de livraison du premier numéro: 2 mois. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cdi@prisma-media.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barouger (6061)

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)

Directeur artistique : Pascal Comte (6068)

Chefs de service : Cyril Guinet (6055), Frédéric Granier (4576)

Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)

Chef de rubrique geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougui (6089) avec Elodie Montréer (cadreuse-monteuse)

Chef de studio : Daniel Musch (6173)

Première rédactrice graphiste : Béatrice Gaulier (5943)

Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021), Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Jean-Jacques Allevi, Pierre Antilogos, Anne Daubrée, Christèle Dedeant, Laure Dubesset, Balthazar Gibiat, Valérie Kubiak, Jean-Baptiste Michel, Antoine Levesque, Marie Saumet, Léo Pajon, Volker Saux, Maud Guillaumin. Secrétaire de rédaction : Valérie Malek. Rédactrices graphistes : Claudie Devoucoux et Patricia Lavaquerie. Chef de rubrique photo : Alix de France. Rédacteurs photo : Jacky Pérand, Miriam Rousseau. Cartographe : Sophie Pauchet.

Fabrication : Stéphane Roussès (6340),

Gauthier Cousergue (4784), Anne-Kathrin Fischer (6286).

Magazine édité par

PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Les principaux associés sont Média

Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Editeur : Martin Trautmann

Directrice marketing adjointe : Julie Le Floch

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif de Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188).

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450).

Directrice commerciale (opérations spéciales) : Geraldine Pangrazzi (4749).

Directeur de publicité : Arnaud Maillard.

Responsables de clientèle : Evelynne Allain Tholy (6424),

Karine Azoulay (69 80), Sabine Zimmermann (6469).

Directrice de publicité, secteur automobile et luxe :

Dominique Bellanger (45 28)

Responsable back office : Céline Baudé (6467).

Responsable exécution : Rachel Eyrango (4639).

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50).

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsens (5338).

Directeur marketing client : Laurent Grolée (5320).

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétaire (5674).

Directrice marketing opérationnel et études diffusion :

Béatrice Vannière (5342).

Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.

© Prisma Média 2016. Dépôt légal : janvier 2016.

Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.

Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.



BEAU LIVRE

QUAND PARIS RAYONNAIT À LA BELLE ÉPOQUE

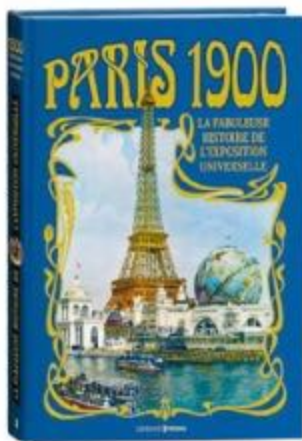
Riche de photographies anciennes, de gravures et de documents d'archives, ce livre de l'historien Pascal Varejka nous présente, à travers les installations de l'Exposition universelle de 1900, la Ville lumière dans le tourbillon du nouveau siècle. Paris ouvre alors sa première ligne de métro entre porte Maillot et porte de Vincennes. Avec l'automobile et surtout l'électricité, héroïne incontestée de l'Exposition, dont le palais illumine la nuit parisienne, le progrès technique est à l'honneur. La capitale rayonne dans le monde, et son dynamisme culturel – celui du cinématographe des frères Lumière et de l'Art nouveau – anime aussi les allées de cette manifestation internationale.

Eclectique, alliant la féerie, la foi dans le progrès et un attachement

viscéral à un passé idéalisé, cette Expo universelle est à la fois la plus visitée et la plus paradoxale de toutes celles qui se sont tenues à Paris depuis 1855. Alors que les nations invitées rivalisent d'invention dans l'architecture de leurs pavillons respectifs pour afficher leur grandeur et leur modernité, personne n'est dupe : derrière ces somptueux décors, la concorde universelle n'est qu'illusoire. La confrontation en apparence sereine des savoir-faire ne saurait

masquer les tensions qui montent et qui mèneront, quelques années plus tard, au déclenchement de la Première Guerre mondiale. Un livre original et inattendu par son approche du Paris de la Belle Époque.

Paris 1900. La Fabuleuse histoire de l'Exposition universelle, de Pascal Varejka, éd. Prisma/GEO, 29,95 €, disponible en librairie.



RÉCITS

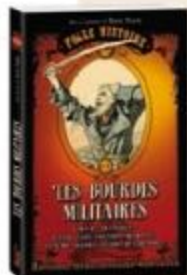
Inutiles batailles...

Saviez-vous que sans la désastreuse opération des Alliés dans les Dardanelles, en 1915, Verdun aurait pu être évité ? Outre les combats mal engagés et les opérations

ratées, ce livre revient sur les batailles qui n'auraient jamais dû avoir lieu, les situations les plus absurdes sur les terrains de guerre et leurs stratégies délirantes. Soixante histoires incroyables mais authentiques qui donnent crédit à la célèbre phrase

de Georges Clémenceau : «La guerre est une chose trop sérieuse pour être laissée aux militaires.»

Les Bourdes militaires, coll. Folie Histoire, éd. Prisma, 17,50 €. Disponible en librairie.



BEAU LIVRE

Au cœur de l'enfer

L'historien Jean-Yves Le Naour, spécialiste reconnu de la Grande Guerre, signe ici un texte passionnant, poignant et riche en repères et anecdotes sur le quotidien des hommes au front et le déroulement des opérations. Son texte accompagne quelque 500 photographies issues du fonds iconographique de la revue illustrée *Le Miroir*, qui publiait, au fil des opérations militaires, des clichés envoyés par les combattants. Des photos d'époque colorisées qui nous rendent plus sensible encore le sort épouvantable des poilus.

La Grande Guerre, de Jean-Yves Le Naour, éd. Prisma/GEO, 49,95 €. Disponible en librairie.



GEOHISTOIRE

DÉCOUVREZ NOS AUTRES NUMÉROS SUR LA GUERRE DE 1914-1918

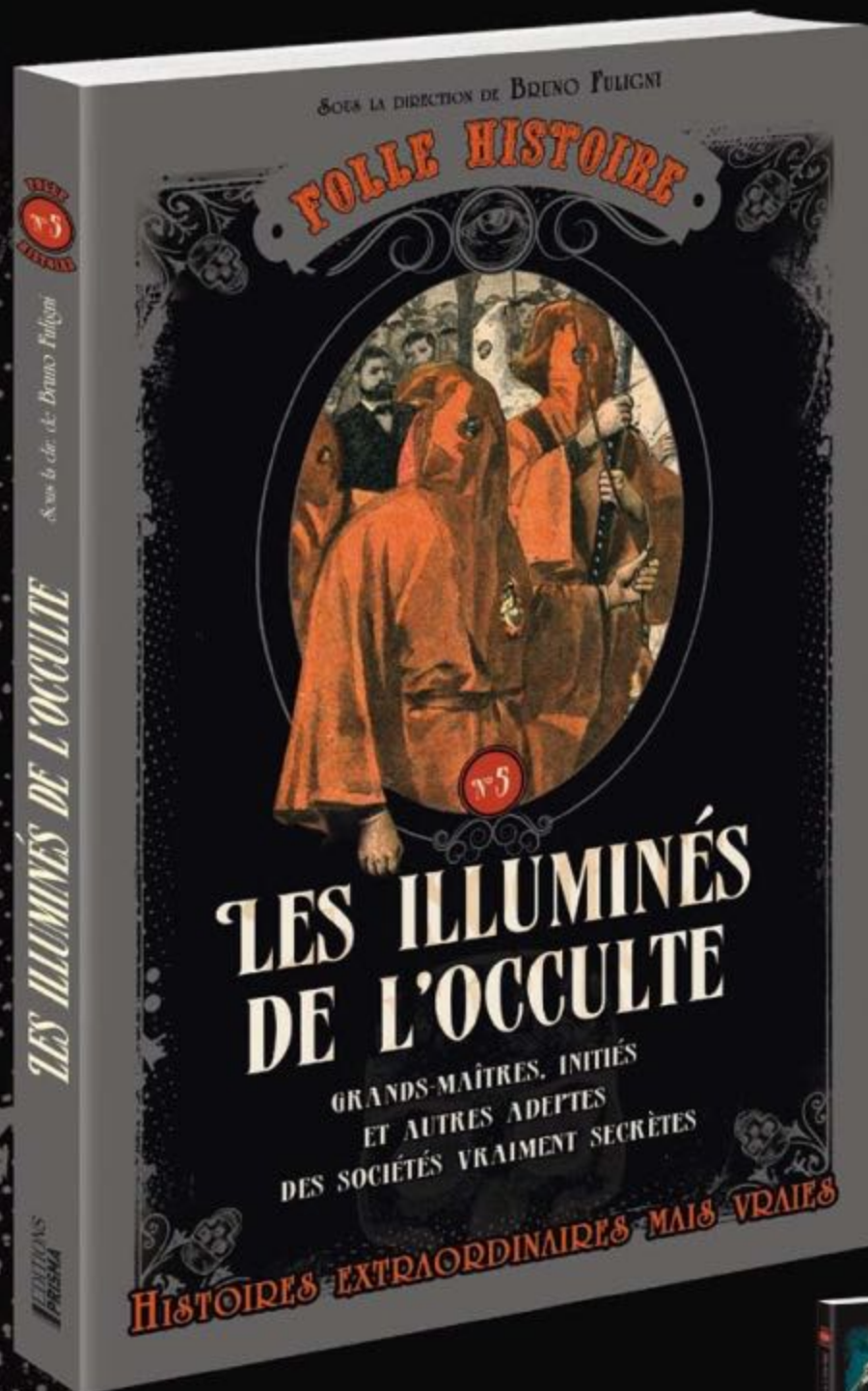


ET SUR LA GUERRE DE 1939-1945



Retrouvez ces numéros sur l'App Store  (Le monde de GEO)
ou sur Google Play  (Le monde de GEO magazine)

ATTENTION HISTOIRES VRAIES !



La collection **FOLLE HISTOIRE**

Découvrez les affaires oubliées et les personnages extraordinaires du passé sous un angle humoristique mais toujours véridique ! Des historiens reconnus vous livrent des récits passionnants.

Sous la direction de Bruno Fuligni, historien et auteur d'ouvrages à succès.

Avec ce nouveau tome, plongez dans l'univers des sociétés les plus secrètes !

Au sommaire, une galerie de portraits décapants : l'histoire de fondateurs d'ordres initiatiques ou d'Églises dissidentes, de conseillers occultes, mais aussi d'adeptes du vaudou ou de messes noires !

À retrouver dans la même collection :



Disponibles en librairies (17,50€)
et en version e-book (12,99€)
192 pages

EDITIONS || PRISMA

www.editions-prisma.com

